

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy to the ge

La E

The imag possible c of the ori filming cc

Original c beginning the last p sion, or ti other orig first page sion, and or illustra

The last r shall cont TINUED") whichever

Maps, pla different r entirely in beginning right and required. method:

I

D

N
c

E

Ch

A

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'

EN LA MISSION DES PERES

de la Compagnie de IESVS,

AV PAYS DE LA

NOUVELLE FRANCE,

depuis l'Eté de l'année 1651. jusques à

l'Eté de l'année 1652.

*Enuoyée au R. P. Provincial de la Prouince
de France.*

Par le Superieur des Missions de la mesme
Compagnie.



A PARIS,

Chez { SEBASTIEN CRAMOISY,
Imprimeur ordinaire du Roy,
& de la Reyne.
ET
GABRIEL CRAMOISY. } rue S.
Jacques
aux Ci-
cognes.

M. DC. LIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

CONFIDENTIAL

MEMORANDUM FOR THE DIRECTOR

DATE: 10/15/54

FROM: SAC, NEW YORK

SUBJECT: [Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

490773

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]


[Illegible]

[Illegible]

[Illegible]



T A B L E
DES CHAPITRES
CONTENVS EN CE
Liure.

 ELATION de ce qui s'est
passé en la Mission des Peres de
la Compagnie de IESVS, au
pays de la Nouvelle France, depuis l'Esté
de l'Année 1651. jusques à l'Esté de l'An-
née 1652. page 1

CHAP. I. Lettre du Pere Superieur de la
Mission au R. P. Prouincial,
touchant la mort du P. Iac-
ques Buteux. page 1

II. De la Residence de saint Ioseph, à Sil-
lery. 10

III. De la Colonie Huronne en l'Isle
d'Orleans. 25

Table des Chapitres.

IV. De la Mission de sainte Croix à Faddoussac.	36.
V. De la Mission de saint Jean dans les Nations appellées du Porc-Epic.	56
VI. De la Mission de l'Ange Gardien au pays des Oumamioek ou Bersiamites.	71
VII. De la Mission de l'Assomption au pays des Abnaquiois.	76
VIII. Des bonnes dispositions qu'ont les Abnaquiois pour la foy de Iesus-Christ.	92
IX. De la Guerre des Hiroquois.	112
X. De la vie & de la mort de la Mere Marie de saint Ioseph, decedée au Seminaire des Ursulines de Kebec.	126
De son Enfance.	130
De son Nouviciat & de sa Profession.	138
Comme Dieu l'appella & la fit passer en la Nouvelle France.	148
De son amour, & de son application à Iesus-Christ, & à ses souffrances.	160
De sa deuotion enuers la sainte Vierge &	

Table des Chapitres:	
<i>enuers saint Ioseph.</i>	167
<i>De quelques-unes de ses Vertus.</i>	174
<i>De sa Patience & de sa mort.</i>	188



Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois ancien Escheuin & ancien Iuge-Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS, aux Hurons pays de la Nouvelle France, és années 1651. & 1652. enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.* Et ce pendant le temps & espace de neuf années consecutiues, avec deffenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 26. Ianuier 1653.

Signé, Par le Roy en son Conseil.

CRAMOISY.

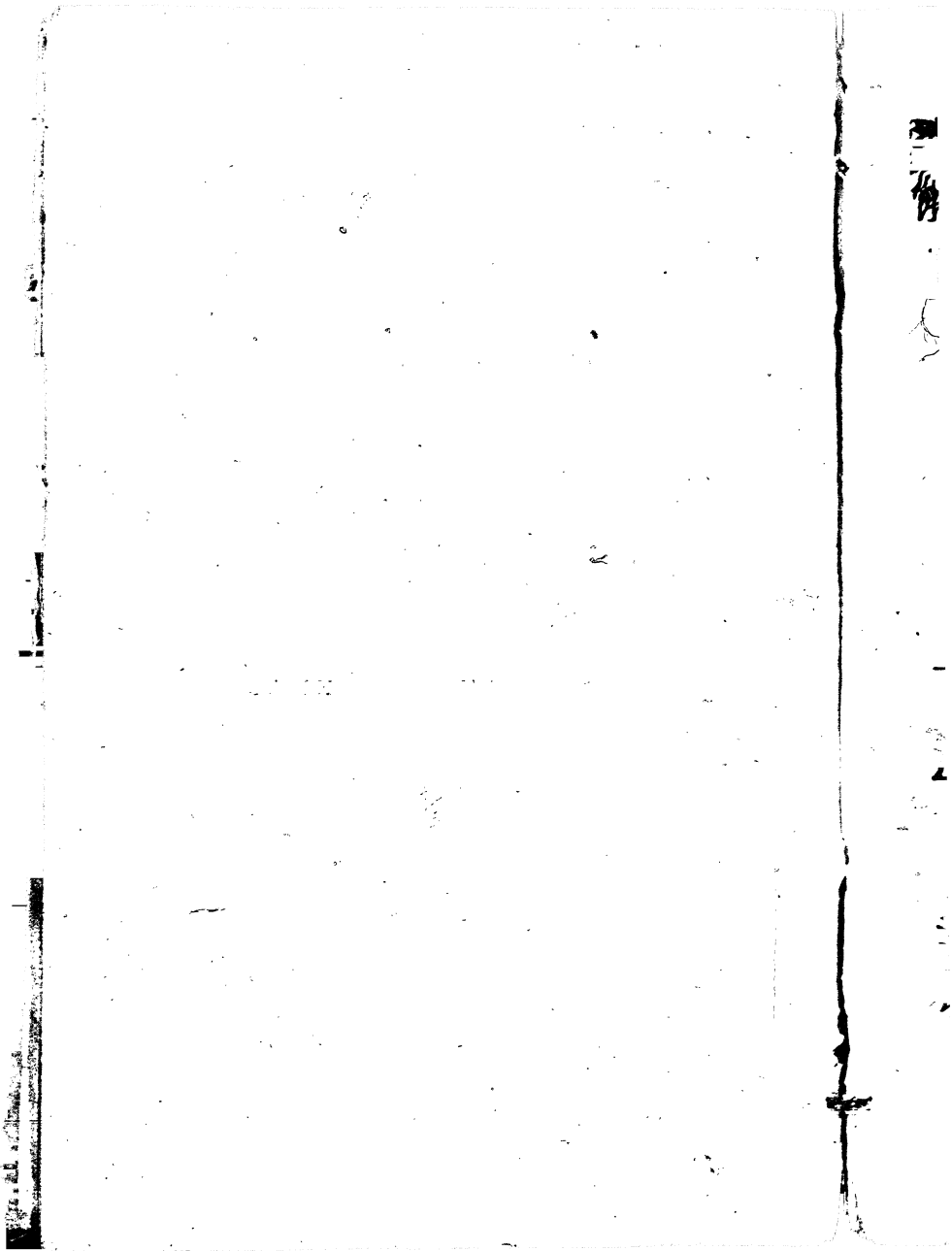
Permission du R. P. Provincial.



Ovs François Annat Provincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois & ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris ce 10. de Fevrier 1653.

FRANÇOIS ANNAT.

RELATION





RELATION

DE CE QVI S'EST
PASSE' EN LA MISSION
DES PERES DE LA COMPAGNIE
de IESVS, au Pays de la Nouvelle
France, depuis l'Eté de l'Année
1651. jusques à l'Eté de l'Année
1652.

CHAPITRE PREMIER.

*Lettre du Pere Superieur de la Mission
au R. P. Provincial, touchant la
mort du P. Jacques Buteux.*



ON REVER. PERE,

PAX CHRISTI,

La presente lettre sera pour informer

A

2 *Relation de la Nouvelle France,*

vostre Reuerence, de la glorieuse mort du Pere Jacques Buteux, massacré par les infideles Hiroquois, le dixiesme iour de May, de la presente année 1652.

Le Pere Jacques Buteux estoit d'Abbeuille en Picardie, né dans le mois d'Auril de l'année 1600. Il entra dans la Compagnie à Rouën, le deuxiesme d'Octobre 1620. Il fut enuoyé en ces Missions de la Nouvelle France l'année 1634. apres auoir acheués ses estudes de Theologie.

Il a employé l'espace de dix-huit années en la conuersion des peuples Montagnetz & Aigonquins. Dieu luy auoit donné vne grace toute particuliere ; de toucher les cœurs de ces pauvres gens, & de leur instiller les sentimens de pieté : de sorte qu'on reconnoissoit entre nos Neophytes, ceux qui estoient sortis de sa main, par vne tendresse de douotion, & vn esprit de foy solide, & tout à fait extraordinaire.

C'estoit vn homme d'oraison, & d'vne mortification si constante, que sa vie a esté vn ieusne quasi cōtinuel, il couchoit toujours sur la dure, & retranchoit de son sommeil, vne grande partie de la nuit : &

qu
lic
de
me
for
de

sou
to
qu
for

tre
ie
est
vr

me
es
ne
de
de
qu

pa
d
qu
ch

cc
S

quoy qu'il fut d'une complexion fort delicate, & toujours dans les souffrances, de quelque maladie, il y adioustoit des mortifications volontaires au dessus de ses forces, ne pouuant rassasier les grands desirs qu'il auoit de souffrir.

Entendant quelques personnes, qui souhaittoient plustost la mort, que de tomber vifs entre les mains, des Hiroquois; Pour moy, (disoit-il à ceux à qui son cœur deuoit s'ouurer,) ie m'estimerois trop heureux, si Dieu auoit permis que ie tombasse en leurs mains, leur cruauté est grande, & de mourir à petit feu, c'est vn tourment horrible: mais la grace surmonte tout, & vn acte d'amour de Dieu, est plus pur au milieu des flammes, que ne le sont toutes nos deuotions séparées des souffrances, & en effet, il a esté plus de mille fois dans des lieux, où l'Hiroquois estoit à craindre, sans iamais y auoir pally, & sans que iamais la veüe d'aucun danger l'ayt arresté de faire vn pas, lors qu'il y auoit esperance d'y faire quelque chose pour la gloire de Dieu.

Sa mort a esté le seau de sa vie. Il auoit conuertiy à la Foy quantité de nations Sauvages, pour lesquelles il auoit des

4 *Relation de la Nouvelle France,*

tendresses de Pere, & qui auoient toutes pour luy des amours de veritables enfans. Mais sur tout la Nation des Attikamegues, que nous nommons les Poissons-blancs; qui estoient les enfans de son cœur, & dans l'ame desquels il auoit imprimé des sentimens de deuotion si puissans, & si efficaces pour leur Salut, qu'il sembloit que ces bonnes gens ne fussent nez que pour le Ciel, que l'innocence fust leur partage, & que le peché fut banny de tout leur país, depuis que la Croix du Sauueur du monde y estoit plantée, & que d'un peuple tout barbare, la Charité de ce bon Pere en auoit fait vn peuple tout Chrestien. Il y auoit fait vn voyage il y à vn an avec des peines & des fatigues inconceuable, dont nous auons fait le recit en nostre derniere Relation.

Cette année, apres auoir passé l'hyuer aux trois Riuieres, avec quantité de Sauvages, qui s'y estoient assemblez pour y recevoir ses instructions; quelques familles de Poissons-blancs l'inuiteront à les suiure dans leur País; où se deuoient trouuer quantité d'autres peuples plus esloignez entirant vers le Nort, qui auoient donné leur parole de se rendre

des années 1651. & 1652.

5

Chrestiens. Y eut-il mille vies à perdre, & mille Hiroquois en chemin, le zele de ce bon Pere l'engagea dans tous ces perils. Ils partirent le quatriesme iour d'Avril, voicy ce qu'il m'escriuit la veille de son départ.

Mon Reuerend Pere, c'est à ce coup qu'il faut esperer que nous partirons, Dieu veille que les resolutions soient fermes, & qu'enfin nous partions vne bonne fois, & que le Ciel soit le terme de nostre voyage. *Hæc spes reposita est in sinu meo.* Nostre equipage est foible; la plupart d'hommes languissans, ou de femmes & d'enfans: le tout enuiron soixante ames. Les viuandiers & les prouisions de cette petite troupe, sont entre les mains de celuy qui nourrit les oyseaux du Ciel. Je pars accompagné de mes misereres, i'ay grand besoin de prieres, ie demande en toute humilité celles de vostre Reuerence, & de nos Peres. Le cœur me dit que le temps de mon bonheur s'approche. *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* Ce sont ses dernieres paroles.

Après vn mois; & plus, de beaucoup de fatigues, & sur tout de la faim, qui

6 *Relation de la Nouvelle France,*

les suiuoit par tout en ce voyage, estans souuent plusieurs iours, sans que leur chasse leur donnast dequoy viure; ils se resolurent de se separer, & de prendre diuerfes routes. *Si venerit Esau ad vnā turmā, & percusserit eam; alia turma, quæ reliqua est, saluabitur.* Toute-fois leur separation ne fut qu'au iour de l'Ascension, apres que le Pasteur eut Confessé, & eut repeu tout son Troupeau; & que leurs cœurs animez d'vne nouvelle deuotion, se furent disposez au voyage de l'eternité.

Les autres bandes ayant pris le deuant, le Pere resta en compagnie d'vn ieune François, accoustumé à la vie des Sauuages, & d'vn ieune Chrestien Huron. Les neiges estoient fonduës, & les riuieres déglacées. Ils s'embarquerent dans vn petit canot d'escorce, qu'ils auoient fait eux-mesmes; & ils cabanerent, où la nuit les obligea de s'arrester.

Le lendemain, qui estoit le dixiesme iour du mois de May, ils continuënt leur route; & ayans esté obligez de se débarquer par trois fois, en des endroits où la riuere va tombant dans des precipices, & où elle n'est plus nauigable, (c'est à dire qu'en ces rencontres, il faut porter sur ses

espaules, son canot & tout son bagage :) Lors qu'ils faisoient leur troisieme portage, chargez chacun de son fardeau: ils se virent inuesty d'une troupe d'Hiroquois, qui les attendoient au passage. Le Huron, qui marchoit le premier, fut faisy si subitement, qu'il n'eut pas le loisir de faire aucun pas en arriere. Les deux autres, vn peu plus esloignez, furent iettez par terre, les ennemis ayant fait sur eux la descharge de leur fuzils. Le Pere tomba blessé de deux balles à la poitrine, & d'une autre au bras droit, qui luy fut rompu. Ces barbares se ruèrent incontinent sur luy, pour le percer de leur espées, & pour l'assommer à coups de haches, avec son compagnon. Ils n'eurent point tous d'eux, d'autres parole en bouche, que celle de Iesus. Ils furent despoüllez tout nuds, & leurs corps furent iettez dans la riuere.]

Deux iours apres, d'autres Chrestiens, qui tenoient le mesme chemin, tomberent dans les mesmes embusches, & vn ieune Algonquin, que les Hiroquois prirent vif, y fut bruslé cruellement sur le lieu mesme n'ayant point d'autre consolation, sinon de Dieu, qu'il inuocqua ius-

8 *Relation de la Nouvelle France,*

qu'au dernier soupir. Ils reseruoient le ieune Huron, pour le brusler en leur pais: mais Dieu luy donna le moyen de rompre ses liens au bout de quelques iours; & s'estant eschappé tout nud de sa captiuité, il arriua heureusement aux trois Riuieres, le huitiesme iour de Iuin : & ce fut luy qui nous apporta ces tristes nouvelles: assez heureuses toutefois, puis qu'elles sont glorieuses à Dieu, dans la mort de ceux qui consomment leur vie pour le salut des ames.

Du depuis, les Sauvages Chrestiens allerent chercher le corps de leur bon Pere; mais quelque diligence qu'ils y ayent apportée, jamais ils ne l'ont pû trouuer, quoy qu'ils ayent rencontré celuy de son Compagnon demy mangé des Corbeaux, & des bestes.

Deus venerunt gentes in hereditatem tuam. Posuerunt morticina seruatorum tuorum, escas volatilibus cæli; carnes Sanctorum tuorum, bestijs terræ: effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam. Et non erat qui sepeliret.

Je n'ay pû rien dresser que cette lettre pour la Relation. Les Peres qui ne font que de retourner de leurs Missions, m'ont rendu trop tard leurs memoires, ie

des années 1651. & 1652. 9

lesenuoyé au P. Paul le Jeune Procureur de nos Missions qui les presentera à V. R. pour en estre fait selon sa volonté. On en peut tirer des sujets d'une bonne & d'une sainte edification.

S'il plaist à nostre Seigneur de preferuer le pays de la fureur des Hiroquois, nous auons de l'employ pour sa gloire, plus qu'il ne nous resté de vie: & nous verrons son nom adoré dans ce nouveau monde, où depuis cinq mille ans il n'auoit iamais esté conneu. Nous demandons pour cet effet l'assistance de vos prieres, & de tous ceux qui ont de l'amour pour le salut des ames.

Mon Reuerend Pere.

De Kebec, ce 4. d'Octobre
1652.

Vostre tres-humble & tres-obeissant
seruiteur en nostre Seigneur PAUL
RAGVENEAY de la Compagnie de
I E S V S.

C H A P I T R E II.

*De la Residence de Saint Joseph.
à Sillery.*

L Es Chrestiens de cette Residence, ont donné de l'employ toute l'année, à deux de nos Peres : qui ont fait toutes les fonctions de bons pasteurs auprès de leurs ouailles ; administrans les Sacremens de Baptême, de la Confession, de l'Eucharistie, de l'Extreme-onction, & de Mariage, consolans les malades, enterrans les morts, Catechisans & preschans les vivans : en vn mot, traueillâs des deux mains : car il à fallu, notammét cette année, ioindre le secours temporel au secours Spirituel, pour deux raisons.

L'vne est, que les Hiroquois estant toujours en campagne, font que ces bons Neophytes, ont peur de trouuer la mort dans les forests, où il vont chercher leur vie. Ils craignent d'estre massacrés, voulans aller massacrer des bestes, qui leur seruent de nourriture ; la plus part de l'année, cette apprehension les a iettés dans

vne
eu
cet
ue
fai
po
mc
roi
té
n'e
Fra
les
I
me
Ne
&
gu
té
tar
mc
qui
les
l'ir
Or
qu
dit
fer
de

vn extrême disette. L'autre est, qu'il y a eu si peu de neiges cét hyuer passé. Que ceux qui ont hazardé leur vie, pour trouver de la chasse; ont pensé mourir de faim, & de froid, si bien qu'estans dépourueus de toutes choses, ils seroient morts miserablement, ou du moins ils auroiét souffert dans l'extremité, si la bonté de quelques personnes, d'ont la charité n'est point limitée par les bornes de la France, ne nous eut donné le moyen de les secourir.

Je voudrois qu'on pût voir, les sentimens de reconnoissance, qu'ont ces bons Neophytes pour leurs Bien-faicteurs; & qu'on pût entendre les belles harangues, qu'ils font sur ce sujet, qui en verité leur causent vn estonnement d'autant plus grand, qu'ils ont naturellement moins d'amour, & de respect, pour ceux qui ne sont pas de leur nation. Ils'ayment les vns les autres: mais ils n'ont que de l'importunité pour tous les Estrangers. Or quand ils voyent que des personnes, qu'on leur dit estre de merite, & de condition, comme des Capitaines, ou des femmes de Capitaines, leur font du bien de mille lieux loing, cela les touche, &

12 *Relation de la Nouvelle France,*

leur en fait rechercher la raison : & comme ils apprennent , que tous ceux qui croient en Iesus-Christ se doiuent aimer comme des freres : puis qu'ils seront tous ensemble au Ciel ; & que cest dans cette veuë , & dans cette consideration qu'on les assiste : cela leur donne vne haute idée de la Foy. Je ne croiois pas , disoit vn iour, vn Capitaine , qu'il y eut au monde des gens si bons , que d'enuoier des presens , à ceux qu'ils n'ont iamais veus. La priere & la creance ont vne estrange force : puis que de plusieurs nations elles n'en font qu'vne. Depuis que ie suis Baptisé, il me semble que i'ay aquis vne grande parenté. Quand i'entre dans l'Eglise des François, il m'est aduis que les François sont mes parens. Quand ie voy vn Huron baptisé, ie le regarde comme mon parent, & si les Hiroquois estoient baptisés, ie les tiendrois pour mes parens : car ils ne seroient plus meschans.

Vn autre disoit à vn Pere , puis que tu sçais peindre la parole, c'est à dire que tu sçais écrire. & que ces personnes d'importance , qui sont au dela du grand Lac, c'est à dire au de-là de l'Ocean, entendent des yeux , c'est à dire sçauent bien lire, dis leur

que nous croyrons en Dieu, & que nous le prierons pour eux toute nostre vie. Que nous sommes leurs enfans, & qu'ils sont nos peres & nos meres; & qu'ils parlent au grand Capitaine des François, afin qu'il nous secoure contre les Hiroquois, qui tuent, & qui massacrent, & qui brulent ceux qui prient, & qui croyent en Dieu.

Le Pere Superieur de nos Missions, demandâ à quelques femmes Chrestiennes si elles pouuoient bien aymer des personnes qu'elles n'auoient iamais veu ny connu, parlant de quelques Dames qui les ont secouruës. L'une d'entre-elles prit la parole, & luy dit, pourquoy non mon Pere. Ces saintes femmes de charité nous aimēt bien sans nous auoir veu; pourquoy ne les aimerions nous pas bien sans les voir? Elle n'ont rien deuant leurs yeux qui les porte à nous aimer, & nous voyons leurs presens, & leurs amosnes. Elles nous aimēt pour l'amour de Dieu, qui leur a commandé; de faire du bien aux miserables, & nous les aimons aussi pour l'amour de Dieu, qui veut qu'on aime ceux qui font comme luy, c'est à dire, qui font du bien à tout le monde. Enfin nous aimons ces

14 *Relation de la Nouvelle France,*

saintes femmes de Charité sans les voir, comme nous voulons aimer Dieu sans le voir. Nous les verrons dedans le Ciel lors que nous verrons Dieu qui leur donne ces compassions pour nous, & qui est nostre Pere, comme elles sont nos meres, voila la réponse d'une femme Sauvage, qui n'a rien de Sauvage.

On escrit que le Capitaine des Sauvages de cette Residence, imite genereusement la bonté de ceux qui ne donnent aucunes limites à leurs cœurs, & à leurs mains: qui se croient redevables aux Barbares aussi bien qu'aux Grecs. *Novit bona data dare filiis suis.* Ce brauc Neophyte sçait de partir les biens que Dieu & les hommes luy ont donnés, aux pauvres Chrestiens, qu'il considere comme ses enfans: Il secoure les vieilles femmes, les pauvres veuves, les orphelins, il leur donne du pain, des pois, du bled d'Inde, des anguilles, des robes mesme. Voila ce qu'on remarque de ce Capitaine.

Vne Dame Françoisse, qui s'est fait sa voisine en ce pais-là, en parle en ces termes, dans vne lettre qu'elle a enuoïée à vne personne de vertu, & de condition. Noel Tekouerimat, qui se nommoit iadis

Negabamat grand Capitaine de Sillery, excellent Chrestié, qui n'a rien de Sauvage que le nom, vous remercie de l'honneur de vostre souuenir, en qualité de vostre tres-humble seruiteur : il espere, & nous aulli, que si Dieu donne la paix à l'ancienne France, que vous trouuerez pour leur secours contre les Hiroquois; ie laisse au R. Pere le Jeune, à vous dire le détail de nos afflictions, & de nos besoins. Ie parle au nom des Sauvages que j'aime tendrement, ce sont les propres mots de sa lettre.

Adioustons quelque chose, de ce qui s'est fait en cette Residécce, & qui n'a point encor paru dans les autres Relations. Voicy vn Paradoxe, qui aura peine de trouuer creance dans les esprits, qui ne cognoissent pas les Sauvages. On a Baptisé vne ieune femme,agée d'environ vingt-trois à vingt-quatre ans, qui est demeurée Vierge ayant eu trois maris successiuement, cette pauvre fille, pour la nommer ainu, a esté nourrie dans l'innocence des premiers siecles, elle a tiré sa naissance, d'vne nation fort esloignée de Kebec, comme elle fut en l'ance de Saint Ioseph, vn ieune homme, apres quelque temps de

16 *Relation de la Nouvelle France,*

sejour, la voulant rechercher en mariage, luy fit demander secrettement par vne personne de confiance, si son dernier mary, ne l'auoit point laissée enceinte, elle respondit avec vne pudeur, & avec vne simplicité si naturelle, qu'on donna facilement creance à ses paroles. Il est vray, dit-elle, que mes parens m'ont mariée trois fois, & neantmoins pas vn homme ne m'a encore touchée. Ce que ie vay dire pourra iustifier la verité de sa réponse.

Premierement, ces peuples se comportent ordinairement, les deux, trois, & quatre premiers mois de leur mariage, comme s'ils estoient freres & sœurs, dorians pour raison, de leur façon de faire, qu'ils s'entraimēt d'vn amour de proches parens, qui ont horreur des actions de la chair. Cēt amour de parenté, est plus grand, & plus fort parmy les paiens, que l'amour du mariage, dans lequel enfin il degenerate. Quē si dans ces premiers mois, ils viennent à se desgouter l'vn de l'autre, ils s'esloignent sans bruit, demeurans comme ils estoient auparauant.

Secondement, si le Pere, ou le proche, parent d'vne fille, luy commande de s'afscoir aupres du ieune homme qui la recherche

cherche , c'est à dire de l'espouser , la fille obeïra sans mot dire : mais si elle ne l'aime pas , où si elle n'a pas encor enuie d'estre mariée , il à beau demeurer auprès d'elle , iamais elle ne luy souffrira aucune action de mary. Et le ieune homme , n'oseroit quasi tesmoigner qu'il s'en fasche , autrement il feroit voir qu'il ne l'aime pas : mais enfin , comme il veut estre aymé reciproquement , & que ce n'est point la coustume des Sauvages de se violenter les vns les autres , la liberté estant le plus grand de tous leurs biens , il abandonne cette fille au bout de quelques mois , la laissant dans son premier estat , c'est en cette façon que celle dont nous parlons , auoit conserué sa pureté dans trois de leurs mariages. Il semble que nostre Seigneur la vouloit épouser au Saint Baptême , deuant qu'elle eut donné son cœur & son affection à aucun homme.

Vne mere ayant perdu sa fille , qu'elle aimoit vniquement : vn François l'allât visiter , luy dit pour la consoler , qu'il se falloit soumettre à la volonté de Dieu , qui sçait bien quand il est temps de nous retirer de ce monde , & qu'il n'est faut iamais

laisser abbattre à la tristesse, hélas ! Dit-elle, ie ne suis pas triste de la mort de ma fille, puis que ma fille ne l'étoit pas de sa mort mesme; la pauvre enfant me disoit, au fort de sa maladie, ma mere ie suis bié aise de mourir, ie m'en vay au Ciel, ie verray celuy qui à tout fait. Je croy, disoit cette bonne mere, qu'elle y est maintenant: car elle aimoit bien la priere, c'est pourquoy ie n'ay garde de m'attrister, voyant que ma fille est en si bon lieu.

Vn ieune homme estant mort saintement, vn sien camarade nous dit; en verité ie sens bien, que ie serois triste de la mort de mon amy, n'estoit que ie croy fermement qu'il est au Ciel: car il alloit tout droit, il ne s'ecartoit point, il croioit fortement, il obeissoit promptement; ie viens de prier pour luy en la Chappelle, mais mon cœur me disoit, c'est en vain que tu prie, il est au Ciel: il n'est point retenu en chemin; car il marchoit tout droit. Cette foy, & cette simplicité sont aymables.

Voicy vne action qui fera voir que Dieu est le Docteur des ames simples. Vne bonne mere demandoit vn iour, si la priere qu'elle faisoit, n'estoit point mauuaise; car disoit-elle, ie ne l'ay apprise de person-

ne. Quand ie couche ma petite fille dans son berceau, ie fay le signe de la Croix sur son front, puis i'adresse ces paroles à celui qui à tout fait. Ma petite fille te dit par ma bouche, & par mon cœur, car elle ne scauroit encor parler, c'est toy qui m'as donné la vie, conferue la moy, éloigne de moy le meschant Manitou. Quand ie seray grande, ie croiray en toy, ie t'aimeray, ie t'obeiray. Voila ce que dit ma fille par ma bouche. Assiste moy afin que ie l'instruise bien, & qu'elle te dise vn iour par foy-mesme, ce qu'elle te dit par le cœur, & par la bouche de sa mere la foy & l'amour ont bien de l'industrie.

Cette bonne Chrestienne, ayant eu l'approbation de sa priere, adiouta ce qui suit. Mon cœur est bien méchant: nous auons en nostre Cabanevn ieune garçon, d'vne nation estrangere, qui fera bien grossir le papier, où sont escrits mes péchés: on ne scauroit le rassasier, Il mange incessamment, & il veut toujours manger (en effet il est trauaillé d'vne faim canine) il derobe tout ce qu'il rencontre de bon à manger, cela me cause vne tristesse, qui à la verité ne vient pas iufques à la bouche, car ie ne dy mot, mais mon

20 *Relation de la Nouvelle France,*

cœur est méchant, ie voudrois bien qu'il n'eut point cette facherie. Il est vray que ie ne le hay pas: mais ie n'ayme point ses façons de faire. Cette bonne ame prenoit les sentimens d'Adam pour des consentemens de l'esprit.

Vn homme d'un naturel assez vif, racomptoit vn iour, les combats qu'il rendoit, quād la nature, ou les demons luy donnoient quelque pensée, ou luy causoient quelque dereglement dans les sens. Je me frappe moy-mesme, comme ie frapperois vne autre personne, qui voudroit offencer Dieu. Je me dy ces paroles, c'est le demon qui parle, le veux tu escouter? Es-tu encor de son party? N'es-tu pas Baptisé? N'as-tu pas dit ces paroles, ie hay, & ie renonce au méchant Manitou? le demon s'enfuit quand ie parle si haut, & ie demeure en paix.

Vne femme étant aupres du feu:quelqu'un fit tomber sur elle vn tison ardent, qui la brusla bien fort, & qui l'offensa grandement; A mesme temps que son corps sentit la douleur, son cœur fut faisi d'un mouuement de colere: or comme il n'y a pas loing du cœur à la bouche, ce mouuement vint iusques sur le bout des levres pour

for
pas
l'ar
fan.
son
(
tre
des
mo
au
trau
t'il
d'el
est
des
der
elle
enf
au
est
uoi
cor
nou
qu'
fau
voi
I
sep

sortir avec éclat, mais cette pensée (N'est pas Chrestienne?) se iettant à la trauerse, l'arresta tout court, & fit rentrer sa colere sans que iamais elle dit vn seul mot. Ce sont ces violences qui rauissent le Ciel.

Quelques femmes Chrestiennes, s'entretenans des Religieuses hospitalieres & des Ursulines, qui sont en ce bout du monde, l'vne d'entre-elles dit aux autres, au suiet de leurs maladies, & de leurs trauaux, dont elles parloient, qu'importe-t'il à ces filles Vierges d'estre malades, où d'estre en santé? La vie & la mort leur est vne mesme chose, si elles sont malades, elles souffrent patiemment, & se rendent agreables à Dieu: si elles s'ont en santé, elles assistent nos malades, instruisent nos enfans, si elles meurent elles vont tout droit au Ciel, elles en sçauent le chemin. Il n'en est pas le mesme de nous autres, nous n'auons pas encor de bons yeux, nous ne connoissons pas tout ce qu'il faut faire, nous ne sçauons pas, comme elles, ce qu'il faut dire à Dieu, & comme il luy faut parler. Mais changeons de propos, voicy vn rencontre agreable.

Les Sauvages du quartier de Saint-Ioseph estans tous à la Messe, on derou-

22 *Relation de la Nouvelle France,*

ba dans l'une de leurs cabanes, vne robe de castor toute neufue: celui à qui elle appartenoit, ne la trouuant point à son retour, assemble les principaux d'entre eux, qui conclurent tous par des coniectures tres-apparentes, que ce vol n'auoit pas esté fait par vn Sauvage, mais par quelque François. Les ieunes gens entendans cela, courent aussi-tost apres deux François, qui venoient de passer, ils les attrapent, & les amènent en leur quartier, leurs voulans oster leurs habits, & tout ce qu'ils auoient, iusques à ce que le Capitaine des François, eut fait retrouver la robe, où qu'il l'eut payée. Celui à qui elle appartenoit leur dit, tout beaux ieunes gens, mettons bas nos coustumes, puis que nous en auons embrassé d'autres; nous ne sçauons pas comme il se faut comporter en ce rencontre, enuoyons querir l'un de nos Peres, & il nous dira ce qu'il faut faire. Aussi-tost dit, aussi-tost fait, le Pere estant venu, il luy exposa les raisons, qui leur faisoient conclurre, que ce Larcin, fut commis par vn François; c'est nostre coustume, adiousta-t'il, de depouiller les premiers qu'on rencontre, de la parenté, ou de la nation de celui qui à

fait
que
ren.
que
mai
que
ton.
Qu
re le
nell
Fra:
qui
tou
Or
bier
uor
faci
acc
deu
inn
cou
rec
con
déc
mo
ter
rest
On

fait le vol. On garde ses depouilles, iufques à ce que fon Capitaine, ou fes parens, ayent donné fatisfaction à celuy auquel on à fait tort. Voila noſtre couſtume: mais comme nous auons receu la foy, & que nous ſommes Baptifés, nous les quittons pour ſuiure celles des Chreſtiens. Que doiuent ils faire en ce cas là? Le Pere leur dit que les fautes eſtoient personnelles, & qu'il falloit punir ces deux François, s'ils eſtoient coupables, ſinon qu'il les falloit mettre en liberté, & faire tout le poſſible, pour decouurer le larron. Or encore que ces bonnes gens viſſent bien, que ce procedé ne leur eſtoit pas favorable, pour ce qu'on ne deſcouure pas facilement les larrons, ſieſt-ce qu'ils s'y accorderent, & ayans reconnus que les deux François qu'ils tenoient, eſtoient innocens, ils les renuoyerent avec beaucoup d'humanité. Or comme ce vol eſtoit recent, & que le François, qui l'auoit commis, ſe voyoit en grád danger d'eſtre, decouuert, touché d'ailleurs d'un remords d'auoir offenſé Dieu, il porta cette robe à ſon Confefſeur, le ſuppliant de la reſtituer en ſorte qu'il ne fut point connu. On reporte la robe aux Sauvages, & pour

24 *Relation de la Nouvelle France,*

ce qu'ils sçauent que Monsieur le Gouverneur du pays , fait punir publiquement les crimes , on leur dit , que celui qui estoit tombé dans cette offence , s'estoit venu confesser , qu'il auoit demandé pardon à Dieu , qu'il auoit rendu la robe , qu'on luy auoit donné vne bonne penitence. On leur adioute qu'ils sçauoient bien , que ce qui se passoit dans le Sacrement de Penitence , estoit vn secret de Dieu , à qui on declaroit ses pechés , & qu'on n'en parloit iamais aux hommes , que personne ne connoissoit le criminel. Ces bonnes gens furent ravis , voyans dans la pratique , ce qu'on leur auoit presché du secret de la Confession : admirans ce tribunal , & cette Iustice , si favorable à ceux qui reconnoissent , & qui detestent leurs offenses. Iamais ils ne demãderent & iamais ne parurent coniecturer , qui pourroit estre le coupable , afin des'en deffier , s'imaginans qu'vn homme , qui confesse son peché , ne le doit iamais plus commettre , notamment s'il est tant soit peu notable. Finissons ce Chapitre par la deuotion d'vne Dame , qui ne veut estre connue , que de celui , des yeux duquel elle nese peut dérober. Voyant que le Be-

re
d
fon
gin
ma
ce
rife
tou
enf
Iof
uot
fero
ait
ror
me

I
gn
no
de
ce

des années 1651. & 1652. 25

re Eternel auoit mis son fils sous la conduite de Saint Ioseph, elle a creu que son amour l'obligeoit, de suiure cet original, elle a donc mis son fils entre les mains de Saint Ioseph, & afin d'obliger ce grand Saint (pour ainsi dire) à le favoriser plus particulièrement, elle donne tous les ans vne aumosne, pour nourrir vn enfant, baptisé en la Residence de Saint Ioseph. I'ay creu qu'en publiant ceste deuotion, la personne qui la pratique, n'en seroit pas moins cachée; & que ceux qui aiment ces nouvelles Eglises, honoreront deuant Dieu, vne mere, si saintement amoureuse de son enfant.

C H A P I T R E III.

De la Colonie Huronne en l'Isle d'Orleans.

Ie n'ay rien à mettre sous ce tiltre, que la Lettre d'vn Pere de nostre compagnie, adressée à vn autre Pere de sa connoissance qui a esté en ce nouveau monde: ce sont les seuls memoires que i'ay receus touchant cette Colonie; qui à ses

26 *Relation de la Nouvelle France,*
tristesses & ses ioyes, ses mal-heurs & ses
benedictions. Dieu vueille que ses affli-
ctions soient limitées par cette vie, & que
ses consolations soient éternelles, mais
lisons nostre lettre, voicy comme parle
le Pere, apres deux mots de preambule
que j'ay obmis.

Pour nouvelle de nostre Colonie Hu-
ronne, ie vous diray, que le 26. iour du
mois de Iuin passé, nous perdismes six de
nos meilleurs Chrestiens, qui s'en al-
loient à Tadoussac, dans vn grand Canot
que nous leur auions presté. Voicy leurs
noms Pieer Ahandation, André An-
nenharifonk, Martin Honahahoiannik,
René Hondeánionhé, Dominique On-
nhoudei, & le pieux Ioseph Taondecho-
ren. Trois enfans se perdirent avec eux,
Louys fils de Ioseph, Paul fils de Pierre,
& Nicole fille de Martin. Ils estoient tous
de nostre chere Mission de la Conception.
Comme ils descendoiet de l'Isle d'Orléas
à Tadoussac, pour vendre de leurs fari-
nes de bled dinde, aux Algonquins, &
tirer d'eux quelques peaux, pour en faire
des robes à leur vsage, vne tempeste, les
ayant surpris au milieu de la grande riuie-
re, vis à vis de Tadoussac, les englouti

dan
retr
qu'
de
che
dire
Qu
res
enf
me
à m
qu
pay
j'ay
aise
me
uer
dir
E
tot
for
rer
né
du
Ch
vic
aye
pe

dans les eaux, sans qu'on ait iamais pû retrouver n'y hommes, ny Canot. Ah qu'elle perte ! Si les grandes occupations de nostre R. P. Superieur ne l'empeschoient point de dresser vne Relation, il diroit des merueille de nostre bon Ioseph. Quoy que vous ayez esté tesmoins oculaires de ses vertus, lors que nous demeurions ensemble chez luy, en mesme cabane, à mesme feu, & à mesme table, où plustost à mesme pot, ou à mesme chaudiere, puis que les tables ne sont pas en vfrage en ce pays-là, quoy dis-je, que vous l'avez connu i'ay crû néantmoins que vous seriez bien-aise, que ie vous en parlasse, veu mesme-ment, que i'ay eu la consolation, de conuerfer avec luy iusques à la mort. Ie vous diray donc.

En premier lieu, qu'il n'est iamais tombé en aucune faute notable, depuis son Baptesme, ce qui est d'autant plus remarquable, qu'il auoit esté fort adonné aux femmes, au ieu & aux superstitions du Pays. Iamais depuis qu'il a esté fait Chrestien, il n'est tombé dans ces trois vices, quoy que ses compatriotes, l'en ayent sollicité, au delà de ce qui s'en peut dire. Vne femme, deuant qu'il fut

28 *Relation de la Nouvelle France,*
remarié , le sollicita plusieurs mois for-
tement; non seulement il ne l'écouloit pas,
mais il trembloit à son abord , me disoit-
il , & n'en pouuoit supporter la veuë.
Elle le surprit vne fois , dans les tenebres
de la nuit , sous vn appanty , où ils n'a-
uoient que Dieu pour tesmoing.

Le fus , racontoit-il, saisy soudainement
d'vne sueur , qui se respendit par tout mon
corps , & d'vne crainte qui troubloit mon
esprit , dans l'apprehension que iauois
de succomber. La chair ne laissa pas de
se reuolter , & de rendre vn si puissant
combat contre mon esprit , que ie ne sçay
lequel des deux , auroit remporté la vi-
ctoire , sans vn petit rayon , qui me fit
faire vne Oraison à Dieu bien courte,
mais bien feruente : à la faueur de la-
quelle , ie me tiray des mains de cette
femme , où de ce tison d'enfer.

En second lieu , les sentimens qu'il au-
oit de la Foy , estoient si rauissans , que
nos Peres en estoient estonnez. Il ne pou-
uoit se souler de parler de nos mysteres,
auec des termes , & auec des comparai-
sons si proportionnées à ses Auditeurs,
que luy mesme s'estonnoit , qu'ayant esté
si ignorant , & si idiot deuant son Ba-

pte
des
qu'
en
qu'
ku
ie r
des
de
loit
l'ha
no
nou
este
ces
am
que
en
ten
pre
E
noi
me
qu'
De
Fo
m'a
m'e

ptesme , il conçeut , & parlast si bien des maximes de l'Euangile. De là vient qu'il faisoit assez souuent, des parenteses en ses discours , pour faire entendre qu'il n'estoit rien de son estoc. *Otfinonaku Iouei*. Je suis parent, & allié des vers, ie n'ay rien de moy , c'est Dieu qui me deslie la langue. On a remarqué que plus de quatre mois deuant sa mort , il parloit tousiours dans ses Harangues , de l'heure incertaine de nostre départ , tenons nous toujours prests, disoit-il, car nous serons surpris, & nous dirons avec estonnement, nous voila morts. Ses nieces m'ont fait faire cette reflexion. Il a montré disoient-elles, que ce qu'il inculquoit si souuent , s'est trouué veritable en sa personne ; car il est mort en vn temps , & en vn lieu , qu'il n'auoit pas preueu.

En troisieme lieu , il estoit fort reconnoissant du benefice de la Foy, il commençoit le plus souuent , les discours qu'il tenoit à ses gens, par ces paroles. De graces , mes freres, faites estat de la Foy. O que ie suis obligé à Dieu de m'auoir retiré des tenebres de l'idolatrie, m'esclairant du flambeau de la Foy! Com-

bien y a-t'il maintenât de mes compatriotes en enfer, faute d'auoir eu cette lumiere? Et pour comble de ses faueurs sa bonté m'a fait venir à Kebec, où ie suis au milieu de la Chrestienté, tant des François, que des Algonquins, qui par leurs bons exemples, me portent au bien. Au lieu que si i'eusse pris party ailleurs, apres la deroute de mon pays, i'eusse esté en danger d'estre peruerty, par les façons de faire des infidelles, avec lesquels i'auois conuersé, mais ce que ie prise d'auantage, c'est l'amour de nos Peres, qui nous instruisent à Kebec, aussi bien qu'aux Hurons.

Ils nous donnent le moyen de tenir nos ames toutes nettes du peché, & d'entrer, en suite dans de fortes esperances, que nous irons au Ciel: quand quelqu'un luy rapportoit quelque medisance proferée contre luy: Attendés, disoit-il, le iour du Jugement, & vous verrés ce qui en est. Ces calomnies me font du bien, car ie les offres à Nostre Seigneur en satisfaction, de mes offenses.

En quatriesme lieu, l'amour qu'il auoit pour l'oraison, le rendoit fort considerable. Vous vous souuez bien, que luy-

uer
se l
qu
ter
no
foi
no
che
bli
tou
uer
me
ror
ge,
acc
en
Pe
dor
esti
roq
nos
nie.
qu
trit
sa f
uer
qui
pot

uer que nous passâmes en sa cabane, qu'il se leuoit deuant le iour, à mesme temps que nous; qu'il faisoit oraison aussi long-temps que nous, qu'il entendoit en suite nos deux Messes, & qu'il donnoit sur le soir, vn bon espace de temps à la priere en nostre Chapelle. Et tout cela ne l'empeschoit pas, de se trouuer aux prieres publiques, & communes, qu'il faisoit faire tous les iours à sa famille. Sa deuotion enuers la Sainte Vierge estoit aymable. Il me disoit souuent, ô que i'ayme la couronne ou le Chapellet de la Sainte Vierge, iamais ie ne me lasse de le dire, elle ma accordé tout ce que ie luy ay demandé, en luy offrant cette priere. C'est le bon Pere Isaac Jogues, adioutoit-il, qui ma donné cette deuotion, lors que nous estions tous deux captifs au pays des Hiroquois, souuent nous recitions ensemble nostre Chapelet, dans lesruës même d'*An-niené*, c'est vn bourg des Hiroquois, sans que ces infideles s'en aperceussent. Il attribuoit sa deliurâce, & la benediction de sa famille à cette deuotion. Il prioit souuent pour ses biens-facteurs, pour ceux qui se recommandoient à ses prieres, & pour les Chrestiens de France, qui don-

32 *Relation de la Nouvelle France,*

noient quelque secours à ces pauvres contrées. Quand il trauailloit en son champ, s'il se relachoit de son trauail, c'estoit pour s'occupper à l'o aison, & iamais il ne manquoit de dire quelques dizaynes de son Chappellet, depuis son champ iusques en sa maison.

En cinquiesme lieu, son zele pour le salut de ses compatriotes, a toujours paru grād dans sō pays, mais il s'étoit augmēté de beaucoup, depuis qu'il estoit icy. Votre Reuerence se souuiēt-elle, que luy demandant vn iour, s'il auoit exhorté quelques personnes, qui ne faisoient pas leur deuoir, il nous repartit. L'ayme mieux parler à Dieu pour ceux-là, & le prier pour leur conuersion, que de parler à eux mesmes. Car ie sçay ce qu'il faut dire à Dieu, quand ie m'adresse à luy: mais ie ne sçay pas, comme il faut parler à ces gens-là, pour leur toucher le cœur. Reponse qui fait voir sa prudence, sa discretion, son discernement, & son zele. Depuis qu'il estoit à Kebec, où la foy tient le dessus, il ne manquoit pas de visiter quasi tous les iours les Cabanes, & d'exhorter vn chacun de tenir ferme en la foy, me rapportant avec vne candeur tres-aymable,

tres-aimable, les biens & les maux qu'il remarquoit; ce qui me seruoit fort pour la conduite de mon petit troupeau.

En sixième lieu, Nostre Seigneur qui auoit esprouué ce bon Chrestien par la perte de sa premiere femme, de ses enfans, & de tous ses biens, par de grandes maladies, par la captiuité, par la faim, & par vne infinité de mesaises, le voulut exercer les dernieres années de sa vie, par la mauuaise humeur de sa seconde femme. Elle deuint ialouse vn an deuant sa mort, & le soupçonna si fortement d'aimer vne autre femme, qu'elle ne donnoit aucun repos à son pauvre mary.

Vn iour comme il faisoit festin à ses amis, ayant ietté les yeux par mégarde, vers le lieu où estoit cette femme, ce regard innocent qui luy donnoit de la ialousie, la ietta hors d'elle-mesme; elle prend ses enfans deuant toute la compagnie, & leur dit en pleurant: Allons, allons, mes enfans, allons chercher vne autre demeure, vous n'avez plus de pere; Ne voyez-vous pas bien qu'il vous defaduotie pour ses enfans, puis qu'il ne me recognoist plus pour sa femme, ayant de l'amour pour vne autre que pour vostre

34 *Relation de la Nouvelle France,*
infortunée mere? A mesme temps elle
quitte le festin, & la cabane, & s'en va
dans les bois: Je vous laisse à penser quel-
le affliction pour ce bon Neophyte: Il me
vint trouuer, & m'ayant raconté l'histoi-
re, ie les remis ensemble. Quand ie tan-
çois cette pauvre femme, elle m'escoutoit
volontiers, auoiant que c'estoit vne forte
tentation: Elle obeissoit à tout ce que ie
luy disois, mais c'estoit tous les iours à
recommencer. Je vous confesse que j'ad-
mirois la patience de ce grand homme,
il souffroit ce martyre avec vne constan-
ce admirable, taschant à tous momens de
ne donner aucune occasion à cette fem-
me de nourrir ses soupçons: mais il n'en
pouuoit venir à bout; pource que Nostre
Seigneur le vouloit purifier deuant sa
mort, & le disposer pour sa gloire. Au
reste, les Hurons qui sont descendus çà
bas, sont, vne partie, aux Trois Riuieres,
& l'autre partie à l'Isle d'Orleans, où ie de-
meure avec le Pere Garreau, & quatre de
nos anciens domestiques. Nous viuons à
demy à la Huronne, mangeans de leur
sagamité, sans toutefois nous priuer tout
à fait du pain des François.

Nous auons aidé ces bonnes gens à dé-

fri
pri
sez
ne
po
co
de
Fr
ou
co
gra
au
au
till
ge
tes
Fo
co
po
d'
est
est
pr
ter
ne
rit
ue

fricher des terres, comme vous aurez appris: Ils ont recueilly cette année vne assez bonne quantité de bled d'Inde, tous neantmoins n'en auront pas suffisammét pour leur prouision. Nous les secourerons comme nous auons secouru les autres, des charitez que l'on nous enuoyera de France. Nous auons fait bastir vn Reduit, ou vne espece de Fort, pour les defendre contre les Hiroquois; il est à peu pres de la grandeur de celuy qui estoit aux Hurons, au lieu nommé, *Abouendaé*. Nous auons aussi fait dresser vne Chappelle assez gentille, & vne petite maison pour nous loger. Les Cabanes de nos bons Neophytes sont tout aupres de nous, à l'abry du Fort. Les Hiroquois nous obligent de secourir les corps, de ces pauures exilez, pour sauuer leurs ames. Dieu les conduit d'vne façon estrange, & par des voyes estonnantes; il a sans doute enuie de les esleuer bien haut, puis qu'il les abbaisse si profondément. Qu'il soit beny dans les temps & dans l'eternité. Ces Barbares nous menassent d'vne ruine totale: *Si fuerit voluntas in celo, sic fiat.* Nous nous reuerrons au Ciel.

C H A P I T R E IV.

*De la mission de sainte Croix
à Tadoussac.*

NOUS auons desia remarqué dans les Relations precedétes, que Tadoussac n'est autre chose qu'une anse, ou comme vn grand bassin d'eau, qui sert de Port aux Nauires François. La Nature luy a donné vne assez belle entrée, & l'a abrié contre les vents, de hauts rochers, & de terres fort releuées qui l'environnent. Ce Port est au dessous de Kebec, esloigné d'environ quarante lieües. Il est voisin d'un beau fleuve, appellé par les François, *le Sagné*, qui se descharge en cet endroit dans la grande riuier de saint Laurens, dont la largeur est bien de dix ou douze lieües deuant ce Port. Les Sauvages qui se retirent ordinairement en ce lieu, voyans que les Algonquins & les Montagnets de la Residence de saint Ioseph auoient receu la foy de Iesus-Christ, de leguerent quelques-vns d'entr'eux en l'année 1640. pour tesmoigner à Mon-

sieur le Gouverneur du pays, & à nos Peres, qu'ils desiroient participer au bonheur de leurs compatriotes; & par conséquent qu'ils les supplioient de leur donner le Pere Paul le Jeune, pour leur apprendre vne doctrine qu'ils auoient condamnée deuant que de la connoistre; mais qu'ils en admiroient maintenant la beauté dans les mœurs de leurs parens, & de leurs alliez. Côme le Pere estoit occupé ailleurs, & qu'on vouloit esprouer leur constance, & fortifier ou eschauffer leur desir, on les remit à l'année suiuant. Le Capitaine de Tadoussac ne manqua pas de se trouuer luy-mesme à Kebec, au temps qu'on luy auoit designé. Sa Requête estant enterinée, le Pere alla donner commencement à cette Mission au mois de May del'année mil six cens quarante & vn.

On n'a pas manqué depuis ce temps-là d'y enuoyer tous les ans vn ou deux Peres, qui passent l'Esté sur les riués de ce Port, assistans les François qui y abordent, & traueillans à la conuersion des Sauvages qui s'y rencontrent. Le Pere Jean de Quen est celuy qui a cultiué plus ordinairement cette Mission, & qui en a

38 *Relation de la Nouvelle France,*
commencé deux autres par l'entremise
des Neophytes de cette nouvelle Eglise,
comme nous dirons en son lieu. Au com-
mencemēt de cette Mission, l'Eglise, & le
logis des Peres n'estoient qu'une longue
cabane d'escorces: mais en fin on a dressé
vne Chappelle, & vne petite chambre de
bois de charpente, où le Fils de Dieu, &
deux de ses seruiteurs habitent, pendant
que les François & les Sauvages font leur
sejour en ce Port. Voicy l'ordre qui se
garde dans cette Mission.

Lors que l'Hyuer commence ses appro-
ches, & que toute la contrée se dispose à
changer son habit vert en vn habit blanc;
& que le cristal se forme petit à petit sur le
bord des riuieres, les Sauvages de Ta-
doussac redoublent leurs deuotions; ils
se confessent & se cōmuniēt avec beau-
coup de pieté; ils font mille questions à
leurs Peres, & à leurs maistres, desquels
ils se vont separer pour aller faire la guer-
re aux Elans, aux Cerfs, aux Caribous,
aux Ours, aux Castors, & à quantité d'au-
tres animaux plus petits, comme aux Ble-
reaux, aux Porcs-Epics, aux Chatssauua-
ges, aux Lièvres, aux Ecurieux, aux Per-
drix, & autres especes d'oit ie ne me souuiēs.

pas. Comme cette chasse dure autant que l'Hyuer est long, ils demandent des Calendriers, pour reconnoistre les iours d'honneur & de respect, c'est à dire, les iours de festes & de Dimanches, qu'ils gardent fort soigneusement. Ils demandent la solution des difficultez qui se peuvent rencontrer, en l'absence de leur Pere. Quelques-vns prient qu'on leur fasse entendre comme il faut parler à Dieu dans la maladie; ce qu'il luy faut dire quand on est triste; quand on ne trouue point de chasse; quand on monte quelque montagne; quand on trauese quelque riuere, ou quelque lac; quand on est saisi de quelque crainte; quand Dieu leur accorde ce qu'ils ont demandé. En vn mot, chacun fait ses demandes à sa mode, & selon sa portée. Cela fait, ils troussent bagage, ils leuent le camp, & leur premier pas est vers la Cappelle, où ils vont prendre la benediction de Nostre Seigneur, & en suite chacun tire vers son quartier d'Hyuer; n'allans neantmoins qu'aux endroits dont ils ont conuenü, deuant que de se separer les vns des autres. Pour les Peres, ils se retirent à Kebec. Quelques-vns se ioignent par fois aux

40 *Relation de la Nouvelle France,*

plus grosses bandes, pour les instruire dans ces profondes forests, où on ne rencontre que des arbres, des glaces, & des neiges; & quelques animaux, qu'il faut prendre à la course, sur peine de la vie: Car c'est la mort de ces bestes, qui donne la vie à ces pauvres peuples. Tous les lieux sont autant d'hostelleries basties dedans les neiges, où l'on ne trouue iamais ny pain, ny vin, ny sel, ny fausse, ny ragoût: mais vn grand appetit; à qui on ne donne quelquefois pour l'appaiser, qu'un mets de patience, de quoy il se faut contenter les deux & les trois iours entiers. Il est vray que Dieu l'affaisonne si doucement, qu'il semble par fois qu'on soit en la table des Anges.

L'Hyuer quittant la place au Printemps, fait sortir ces chasseurs du bois, pour se ranger sur les riués du grand Fleuve, au lieu qu'ils recognoissent plus particulièrement pour leur país. Ceux dont nous parlons, se rassemblent à Tadoussac, où les Peres qui ont charge de cette Mission, les vont trouuer. C'est en ce rencontre que la ioye se fait paroistre de tous costez: Ils reuiennent quelquefois gros & gras, ramenans leurs traîneaux, ou leurs petits

canots chargez de gros paquets de chair, qu'ils ont fait bouccaner à la fumée. D'autrefois, quand la chasse n'a pas donné, ils sont maigres & défaits comme des squelets, ne rapportans que la peau & les os. Quoy qu'il en soit, leur abord est toujours plein de ioye, notamment à la veüe de leur Chappelle, & de leur Pasteur: Mais si les ouailles font paroistre leur ioye, en verité leur Pasteur seroit insensible, s'il n'estoit remply de consolation.

Leur candeur à rendre compte de leur conscience; l'innocence de leur vie dans l'exercice de leurs chasses, au milieu de ces grands bois, où iamais ne firent leur repaire les monstres de la superbe & de l'ambition, qui rauagent, & qui mettent en feu toute l'Europe: En vn mot, leur bonté & leur sincerité sont la ioye & la gloire de leur Pere. Les vns s'accusent publiquement des fautes qu'ils ont commises; ils en demandent des penitences, ils n'osent entrer dans leur Eglise qu'ils n'ayent satisfait pour leurs offenses, qui tres-souuent ne sont que legeres, & qui passeroient pour des vertus en quelques endroits du monde. Quelques-vns apportent & dépliant les images qu'on leur

42 *Relation de la Nouvelle France,*

a données à leur depart, expliquans les bons actes qu'ils ont formez à la veüe de ces pourtraits, & les recours qu'ils ont eu aux Saints qu'ils representent. Ceux qui gardent les Calendriers, & qui ont charge d'annoncer les festes, les viennent représenter, pour voir s'ils ne se sont point égarez, comme ils disent; les chefs de chaque famille rendent compte des prieres publiques. En vn mot, tous se confessent le plustost qu'ils peuuent, & quelque temps apres cette confession, ils s'examinent derechef, & retournent au mesme Sacrement, pour s'approcher du Fils de Dieu avec plus de netteté, disans qu'il est bien difficile de se souuenir du premier coup de tous les pechez qu'on a pû faire dans l'espace de cinq ou six mois.

Les memoires que l'on nous a enuoyez cette année, portent qu'on a veu aborder en ce Port de Tadoussac pendant l'Esté dernier, enuiron huit à neuf cens Sauvages de diuers endroits; qu'ils ont tous fait paroistre du respect pour la doctrine de Iesus-Christ. Qu'enuiron quatre vingts ont esté faits enfans de Dieu par le saint Baptesme. Que deux à trois cens se sont venus confesser en ce lieu.. Que la Chap-

pelle, qui n'est pas des plus petites, se remplissoit quatre fois le iour, où les Carachumenes & les Neophytes se faisoient instruire; qu'on y chantoit tous les iours pour vn temps, les loüanges de Dieu en François, en Huron, en Algonquin, en Montagnets, & en langue Canadienne, Miscoüienne. **Q**ui tous ceux qui ont receu le saint Baptême, y entendoient tous les iours la sainte Messe, & que les prieres s'y faisoient generalement tous les soirs, où tous les Sauvages, Chrestiens ou non, y pouuoient assister, autant que la Chappelle estoit capable de les contenir. Mais descendons à quelques actions, & à quelques bons sentimens particuliers, que nous expliquerons en peu de paroles.

L'Esprit de Dieu est par tout saint, & par tout adorable: mais il n'est pas escouté par tout également. Le silence des bois semble plus propre pour recevoir ses impressions, que le grand bruit des Loures & des Palais. Voicy l'une de ses belles & de ses riches inuentions, pour conserver la ferueur & la deuotion de ses nouveaux disciples, en l'absence de leurs maistres, & de leurs Pasteurs. Ces bons Neo-

44 *Relation de la Nouvelle France,*

phytes, du moins les plus esclairez, se voyans esloignez de leur Eglise, ne s'esloignent pas des petites pratiques de leur deuotion. Ils employent sainctement dans les bois, le temps qu'ils donnent les Dimanches & les festes à entendre la sainte Messe, lors qu'ils sont proches de leur Chappelle, ils se mettent dans la mesme posture, se figurans qu'ils sont presens au Sacrifice. Ils recitent l'oraison, qu'on leur fait dire au commencement & à la fin de la Messe, & pendant l'esleuation de la sainte Hostie, s'offrans en holocauste au Pere eternal avec son Fils. Et ceux qui se seroient confessez & communiez ce iour-là, examinent leur conscience, demandent pardon à Dieu de leurs pechez, se mettent à genoux deuant luy, comme aux pieds du Prestre, les declatent les vns apres les autres avec douleur, comme ils font en confession, protestans qu'ils s'amenderont, & qu'ils s'en accuseront à la premiere entre-ueüe à celuy qu'il a commis pour ce sujet en terre, le supplians de leur donner par auancel' Absolution; & en suite ils font quelque penitence, conforme à celles qu'on leur donne quand ils s'approchent de ce Sacrement. L'inuo-

ec
qu
gr
I
fa
ce
ab
iar
ay
l'v
pe
se
u
de
ne
qu
ce
tu
ce
fa
vi
ce
pe
n
re
c
c

ence & la sainteté de cette pratique, qu'homme du monde ne leur a enseignée, font assez voir qui en est l'auteur.

Plusieurs Sauvages errans font morts de faim l'Hyuer passé dedans les bois, pour ce que la neige n'estant pas tombée en abondance, n'arrestoit pas les grandes iambes des Elans & des Cerfs.

Vn chasseur Chrestien nommé Charles, ayant couru troisiours sans manger, apres l'vn de ces animaux, sans le pouuoir attraper, se vid à deux doigts de la mort: mais se souuenant que son Dieu estoit le souverain Seigneur des bestes aussi bien que des hommes, il se iette à genoux sur la neige, luy adresse ce peu de paroles: Toy qui as tout fait, tu es le maistre de mon corps & de mon ame, tu en determines; si tu veux que ie meure de faim, j'en suis content, ie mourray paisiblement, & sans fascherie: mais tu me peux dōner de quoy viure, si tu veux, & me conseruer mes forces. Fais ce que tu voudras; si tu prends la pensée que ie doiue mourir presentemēt, ne iette point mon ame avec ces malheureux Esprits qui brulent dans les feux, c'est l'vnique chose que ie te demande: car tu sçais bien que ie t'aime. Son orai-

46 *Relation de la Nouvelle France,*

son finie il se leue, il sent son courage & ses forces augmentées, il reprend la piste qu'il auoit abandonnée ; Il attrappe dans peu de temps la beste, qu'il auoit si long-temps poursuiuie, & enfin il la tué quasi sans peine.

Vn autre moins deuot, se trouua en mesme temps, mais en vn autre endroit, dans vn mesme danger. Il y auoit desia cinq iours, qu'ils rodoit dans ces vastes forests, pour decouurer quelque proie. Enfin ayant fait rencontre d'vn Orignac, il luy donne la Chasse deux iours durant, avec tant de fatigues causées par le ieunesse, & par le travail, que les forces venans à luy manquer, il fut contraint de s'arrester tout court. Le froid, qui estoit fort grand, commençant desia de le saisir, il tire son fusil pour le battre, & faire du feu, mais ses mains engourdies, luy manquent au besoin : il creut donc que c'estoit fait de sa vie, en effet c'est ainsi que plusieurs sauuages meurent dans les bois, ils s'engagent si auant dans la poursuite d'vn animal, qu'estans espuisés ils n'ont plus la force, ny de faire du feu, ny de retourner en leur cabane, & le froid esteignant bien tost le peu de chaleur qui

leur reste, ils perdent la vie. Cet homme qui auoit quelque estime de soy-mesme, se voyant dans cette extremité, s'humilia. Je sçay bien (disoit-il parlant à Dieu) que ie ne vaus rien, que ie suis vn meschant, que ie ne merite pas d'estre escouté: mais toy tu es bon, regarde ces pauures femmes & ces pauures enfans qui sont dans nostre cabane, ils sont bien meilleurs que moy; escoute leurs prieres, ils te demandent à manger; tu peux tout; cet animal que ie poursuis est à toy, tu le peux donner si tu veux; pour moy il n'importe que ie meure, mais aye pitié de ceux qui t'aiment, & qui t'obeissent. Ce pauure homme sentit son courage releué, il se réchauffe en courant derechef apres cet Orignac, sur lequel il sentit vn si grand aduantage, qu'il le chassoit deuant soy comme on feroit vn bœuf, ou vn autre animal domestique; si bien qu'il le fit aller tout droit vers sa cabane, & quand il en fut bien proche, il luy donna le coup de la mort, & à mesme temps rendit la vie à de pauures petits innocens, ausquels ce bon homme attribua cette benediction.

Les Chrestiens estans r'assemblez aupres de leur Eglise, vont assez souuent pen-

48 *Relation de la Nouvelle France,*

dant le iour salüer le S. Sacrement S'ils se veulent embarquer, ils vont chercher du bois de chauffage, ils commencent, ou ils finissent quelque ouillage, ils vont presenter leur action au Fils de Dieu, & si la Chappelle est fermée, ils se mettent à genoux deuant la porte.

L'vn des deux Peres qui ont recueilly cette année les fruiçts de cette vigne, ayant rencontré dans l'Eglise vne bonne femme nommée Angelique, dont la premiere action du iour est de venir adorer son Maistre & son Sauueur dans sa maison. La voyant fort attentiuë, & ayant remarqué qu'elle entroit tous les iours trois ou quatre fois dans la Chappelle, luy demanda en quoy elle s'occupoit deuant Dieu. Je remercie, respondit-elle, le Pere, le Fils, & le S. Esprit, de ce que ie suis baptisée, de ce que ie suis leur fille, il me semble que mon cœur dit des paroles que ie n'entends pas. Je remercie mon bon Ange de ce qu'il m'accompagne, & de ce qu'il a soin de moy. Je remercie la Sainte dont ie porte le nom, de ce qu'elle prie pour moy. Mais j'honore principalement ma bonne mere la saincte Vierge, & S. Ioseph son espoux. Je leur demande tous
jours

je
t
t
c
q
l
c
P
r
c
v
r
c
i
t
f
v
c
h
a
v
r
l
r
l

jours quelque chose, tantost qu'ils me de-
tournent du peché, tantost qu'ils m'ob-
tiennent la perseuerance en la Foy ius-
ques à la mort. Ieles prie que tous ceux
qui sont baptisez, fassent grand estat de
leur baptesme, & qu'ils ouurent les yeux à
ceux qui ne le sont pas. Je les prie encore
pour tous ceux qui nous secourent, & qui
nous font du bien. Le Pere luy demanda
qui luy auoit enseigné cette deuotion. Je
vous escoute parler, respondit-elle, puis
me mettant en oraison, ie laisse dire mon
cœur. Je le sens quelquefois si remply de
ioye, que ie ne scay d'où cela vient. Cette
bonne femme à vne merueilleuse indu-
strie pour gagner les ames à Dieu: Elle
visite les malades, les console, & les en-
courage. Que sert-il, disoit-elle, il n'y a
pas long-temps, à vne personne qui tiroit
à la mort, de s'attrister pour la perte d'vne
vie si miserable, puis que nostre baptesme
nous fait aller en vn lieu où il n'y aura plus
ny mort, ny maladie? puis que nous al-
lons voir nostre Pere? & que là nous trou-
uerons nos bons Anges, & que nous ver-
rons nos freres qui ont aimé Dieu, & qui
luy ont obey en ce monde?

Les François qui vont trafiquer en ces

30 *Relation de la Nouvelle France,*

contrées, portent avec eux vn malheur quasi inéuitable: ce sont des boissons, qui font pour l'ordinaire le plus grand peché des Sauvages. L'vn d'eux en ayant pris par excez, s'en alla trouuer le Pere, & ietta à ses pieds quelques peaux de Castors, luy adressant ces paroles. Mon Pere, tu sçais desia mon offense, voila vne aumône pour les pauvres: adjouste telle penitence qu'il te plaira. Le Pere luy dit, Que Dieu ne se payoit pas de peaux de bestes mortes, mais d'vn veritable regret de l'auoir offensé, & que le respect qu'ils portoient à sa maison, n'y ofans entrer quand ils auoient commis quelque grande offense, estoit à la verité bien louable: mais qu'il falloit qu'vn homme qui auoit trop pris de boisson, se passât de vin quinze iours durant, ou vn mois, quelque presse qu'on luy pût faire de boire. Cela fut executé fidelement.

Vn bon vieillard venu de bien loing, pressant l'vn des Peres de luy donner le baptesme, luy disoit avec affection: Ne differe pas de me donner ces eaux precieuses, qui lauent nos pechez: Tu vois mes cheueux blancs, qui disent que ie ne suis pas loing du tombeau: j'aime la prie-

re
ne
er
pi
te
qu
sta
re
te
ce
se
lu
ue
tu
ne
na
pe
ni
m
lu
gr
to
pa
ce
to
le.
er
m

re, c'est tout de bon que ie croy ce que tu nous enseigne : Si tu me laisses retourner en mon pais sans baptesme, ie seray surpris de la mort deuant que ie puisse retourner en ce lieu. Le Pere luy repliqua, Qu'il n'estoit pas suffisamment instruit, qu'il ne scauoit pas encore les prieres que les Chrestiens presentent à Dieu tous les iours. Ce bon homme attristé de cerefus, se ietté dans l'Eglise, pour presenter sa demande à Nostre Seigneur. Il luy adresse ces paroles : Toy qui gouerne & qui determine de toutes choses, tu m'as donné le desir d'estre baptisé, donne-m'en donc l'effect. Tu sçais bien que ie ne suis pas venu icy pour trafiquer, n'estât point chargé de marchandise : Ie suis venu expres pour estre baptisé, j'ay quitté mon pais pour cela : Si la pensée qu'a celuy qui est vestu de noir, & qui nous enseigne, & qui me refuse cette grace, vient de toy, ie te prie pour le moins, ne permets pas que ie meure sans baptesme. Il faisoit cette priete quasi la larme à l'œil. Ce qui toucha si bien le Pere, qu'il l'instruisit sur les articles les plus necessaires de nostre creance, pendant le peu de iours qu'il demoura à Tadouffac, & ensuite l'ayant re-

52 *Relation de la Nouvelle France,*

ceu au nombres des enfans de Dieu, le renuoya tout ioyeux en son païs.

Les Artikamagues espouuantez par la mort du Pere Iacques Buteux leur Pasteur, que les Hiroquois ont tué, avec vn bon nombre de ses ouailles, ayans fait plus de cent lieües de chemin dans ces grandes forests, se sont refugiez en partie au Port de Tadoussac, où ils ont fait paroistre que ce grand defastre n'a point esbranlé leur constance en la foy, ny diminué leur deuotion. I'ay remarqué (dit le Pere qui a donné ces Memoires) que la perte de leurs biens, de leur patrie, de leurs parens, & de leurs amis, ne les touche pas à l'égal de la perte qu'ils ont faite de leur Pere & de leur Pasteur. Ils ne se pouuoient lasser d'en parler, & on ne les pouuoit consoler sur cette mort. C'estoit vrayement nostre Pere, disoient-ils, car il nous aimoit comme ses enfans: Il nous faisoit viute au plus fort de nostre famine, & par ses aumosnes, & par ses prieres. Il auoit vn tres-grand soing de nos ames: Il nous seruoit de Capitaine, nous dirigeant dans nos petits affaires. Il est vray que nous auons tort de le pleurer, car il n'est pas mort, il est viuant au Ciel, où il

prie pour ses enfans. Il faut confesser, ad-
jouste le Pere, que l'innocence, la can-
deur, & la simplicité dece peuple est ra-
uissante. Je n'ay iamais rien veu de si
traictable, de si obeissant, & de si defe-
rant à ceux qui les enseignent.

L'vn d'entre eux estant malade, me fit
appeller pour sçauoir de moy, comme vn
Chrestien se doit comporter dans sa ma-
ladie. Je le fus voir, & ie trouuay qu'il
faisoit ce que ie luy aurois pû recomman-
der. Il surmontoit la crainte naturelle de
la mort, par vne excellente soumission à
la volonté de Dieu, se resiouissant de l'al-
ler voir. Le Pere luy demanda, s'il n'a-
uoit point quelque pensée que les chants,
& les tambours de leurs Iōgleurs le pour-
roient soulager. Il ya long-temps, fit-il,
que ie me mocque de toutes ces supersti-
tions, & que j'ay mis toute mon esperan-
ce en celuy qui determine de nos vies.
Après qu'il se fut confessé, il prit vn Cru-
cifix attaché à son Chapelet, & s'adres-
sant à Nostre Seigneur, il luy disoit ten-
drement ces paroles: Toy qui te nommes
Iesus, en verité tu es bon! *Quoy donc?*
c'est tout de bon que tu es mort pour
moy en la façon que cette image me re-

54 *Relation de la Nouvelle France,*
presente: C'est tout de bon que tu as voulu estre mon frere aîné: C'est tout de bon que tu m'aimes, ayant voulu lauer mes pechez dans ton sang: Je t'ay quelquefois fasché: mais comme tu es bon, & que tu escoutes ceux qui te prient, ne prends point la pensée de m'enuoyer au feu; mène-moy avec toy, car ie t'aime, tu le sçais bien. Je ne suis pas marry de souffrir, & d'estre malade, car ie l'ay bien merité, & toy-mesme tu as voulu souffrir. Puis se tournant vers moy, il me disoit: Mon Pere, ie priertay pour toy au Ciel: Je diray à celuy qui a tout fait, quand ie le verray: Aime ceux qui ont eu tant de soin de moy. L'allant voir la veille de sa mort, ie trouuay son Crucifix posé sur sa poiétrine toute descouuerte. Je luy en demanday la rason: Je l'ay mis sur mon cœur, me dit-il, pource que ie n'aime plus rien que celuy qui m'a sauué par sa mort, c'est luy qui me conduira dans le Ciel, qui applanira le chemin. Je sçay bien que mes pechez se iettent à la trauerse, mais il osterà ces obstacles, il m'ouurira la porte de son Paradis, où iamais plus ie ne pourray mourir. Je ne crains point de sortir de ce monde, puis que Iesus est avec moy. Sa fem-

r
f
r
v
r
f
É
a
l
e
v
r
c
l
r
j
r
l
c
F
S

me qui estoit aupres de luy, auroit, deuant son baptesme, pouffé les hauts cris, veu mesmement qu'elle portoit en son sein vne petite fille malade à la mort, & en regardoit vne autre quasi agonizante dans son berceau, & dans cet abyfme d'affliction, la pensée du bonheur eternal dont alloit iouyr son mary, tarissoit toutes ses larmes, & la consoloit. Si tost qu'il fut enterré, & l'une de ses deux filles, elle vint trouuer le Pere, & luy dit: Je ramasse tous les pechez que j'ay commis depuis mon baptesme, pour les dire, & les detester tout à la fois, afin que rien ne m'empesche l'entrée du Paradis, comme j'ay donné quelquefois occasion à mon mary de se fascher; ie crains que cela ne l'arreste à la porte du Ciel, & moy aussi: c'est pourquoy ie voudrois bien satisfaire pour ses offenses, & pour les miennes.

Surgunt indocti, & rapiunt calum.

C H A P I T R E V.

*De la Mission de saint Jean dans les
Nations appellées du
Porc-Epic.*

S Viuons, s'il vous plaist, le Pere qui à soyn de cette Mission, & prestons l'oreille à ce qu'il en dit dans ses memoires. Le lac que les Sauvages appellent, *Piagouagami*, & que nous auõs nommé le Lac de Saint Jean, fait le pays de la Nation du Porc-Epic. Il est esloigné de Tadoussac de cinq ou six iournées. On s'embarque pour y monter sur le fleue du Sagné, & quand on à vogué quelque temps sur ce fleue, il se presente deux chemins, l'vn plus court, maistref-fâcheux: l'autre plus long, mais vn petit plus doux, où pour mieux dire vn peu moins rude: car à parler sainement ces chemins ne semblent pas faits pour les hommes tant ils sont afreux. La cause de cette difficulté, prouient de ce que le fleue du Sagné, qui à bien 80. brasses de profondeur aupres de Tadoussac; est fort inegal dans son lit, il

est tout barré de rochers en quelques endroits, en dautres il est tellement reserré, qu'il fait des courrans si rapides, qu'il est insurmontable à ceux qui le nauigent : si bien qu'il faut mettre pied à terre, pour le moins dix fois par le plus court chemin, & quatorze par le plus long, pour aller de Tadoussac au Lac de Saint Jean.

Et ces endroits s'appellent des portages, dautant qu'il faut porter sur ses epaules tout le bagage, & le nauire mesme, pour aller trouuer quelque autre fleue, ou pour euites ces brisans, & ces Torrens, & souuent il faut faire plusieurs lieuës chargés comme des mulets, grauiffans sur des montagnes puis descendans avec mille peines, & avec mille craintes dans des vallées, & parmy des rochers, où parmy des brofailles, qui ne sont conuës que des animaux immondes. En fin a force de peine & de trauail, on trouue ce Lac, qui paroist d'vne figure ouale, & de cinquante lieuës d'estenduë ou environ. Il est enflé par dix riuieres qui remplissent son bassin, & qui seruent de chemin, a quantité de petites Nations repandues dans ces grandes forests, qui viennent trafiquer avec les Sauvages qui

58 *Relation de la Nouvelle France,*

habitent vne partie de l'années sur les rives de ce Lac lequel se decharge par quatre ou cinq canaux , qui ayans courru separément quatre ou cinq lieuës , se rejoignent ensemble pour faire vne seule riuie-re, que nous appellons le Sagné , laquelle sevient degorger dás la grande riuie-re de saint Laurens aupres de Tadoussac , mais venons au destail de nostre voyage. Je m'embarquay pour cette Mission , le 16. de may , en la compagnie de douze Canots qui s'en alloient en traite c'est à dire en marchandise vers les peuples de ce beau Lac. Je ne manquois point, tous les matins & tous les soirs , de faire les prieres publiques , où assistoient tous les Sauvages.

Le 19. de May iour de la Pentecoste, les Chrestiens me dresserent vn autel , chacun y apporta ses richesses pour l'orner, & quand il fut paré de tous nos biens il estoit encor bien pauvre , il eut peut estre neanmoins plus d'effet , que ces brillans, qui sont sur les autels de l'Europe , des lumieres d'or & d'azur. Toutes ces beautés ne s'estallent que pour toucher les cœurs, & donner quelque idée de la grandeur de Dieu, le Saint Esprit fait dans le cœur des

P
r
C
P
v
b
r
ic
q
P
P
E
sp
re
ch
le
b
n
re
er
se
at
d
re
P
v
q

pauvres , ce que l'or & l'argent ne scauroient faire dans l'ame des plus riches. Quoy qu'il en soit ; tous nos bons Neophytes entendirent la Sainte Messe avec vne riche deuotion , quoy que l'Autel fut bien pauvre. Apres la Messe chacun se rembarqua dans sa petite gondole , nous iouasmes de lairon iusques apres midy , que nous mismes derechef pied à terre , pour honorer ce saint iour. Le leur fy vn petit entretien sur la descente du Saint Esprit , nous chantasmes des Cantiques spirituels en leur langue , ils reciterent tout haut leur Chapelet comme à deux chœurs , & puis nous poursuiuismes nostre chemin. Nous rencontraismes souuent sur les riuies du fleuue qui nous portoit , des tombeaux de trespasés : ces peuples estans venus l'année precedente à Tadoussac , furent saisis d'vne maladie , à leur retour , qui en gorgea plusieurs. On voyoit sur leurs sepulchres les marques de leur creance , ils auoient dressé des Croix sur quelques vns : d'autres auoient planté vn baston sur le tombeau de leur amy , duquel on voyoit prendre vn Chapelet d'autres auoient mis vn airon marqué de Croix sur la fosse de quelque bon navigateur : le Dieu du Ciel,

60 *Relation de la Nouvelle France,*
est le Dieu des viuans, & des morts.

Le vintiesme du mesme mois de May, nous fismes rencontre de trois Canots, dans l'vn desquels estoit vn homme, qui pour estre trop attaché aux femmes, n'a iamais pû gouster la loy de Iesus-Christ. Les Chrestiens de nostre escouade, ne se peuent empescher de luy donner quelques saubriquets en passant. Il estoit marié à trois femmes, qui estoient toutes trois dans son canot, la plus ancienne auoit vn petit enfant né depuis deux ou trois mois; mon Nocher, dit le Pere, luy demanda si elle voudroit bien qu'il fut baptisé. Helas! dit elle; ie voudrois bien que la mere & l'enfant le fussent: cela depend de mon mary. Ce bon homme, luy adressât sa parole, luy dit si tu ne veux pas aller au Ciel n'empêche pas pour le moins que tes femmes & tes enfans, ny aillent? Enfin il donna son consentement, & me pria, ajoute le Pere, de luy donner vn billet, afin que son enfant fut admis au Baptême, si tost qu'il seroit arriué à Tadoussac. La mere voyant que le bon-heur estoit accordé à son fils, me pressa fortement de luy faire la mesme grace au retour de mon voyage. Il y a si long-temps disoit elle, que ie vous

d
l
v
c
m
q
d
fe
fu
se
d
m
re
t
ra
vo
lu
l
fo
n
M
de
C
ne
qu
au
de

des années 1651. (ll) 1652. 61

demande cette faueur. Iay appris toutes les prieres que font les Chrestiens. Je vous assure que c'est tout de bon que ie croy en Dieu, & que ie luy veulx obeir. Si mon mary à trois femmes, moy ie n'ay qu'un mary, & ie ne suis pas responsable de ses defauts. Je suis sa femme legitime, selon que ie vous ay ouy dire, puis que ie suis la premiere. Il promet qu'il me laissera viure selon ma creance, pourquoy donc me refusés vous ce que ie vous demande depuis quatre ans? Voyāt que ie la remettois au printemps de l'année suiuantte, hélas! s'écria elle, qui sçait si ie passeray l'hyuer? Si ie meurs où ira mon ame? vous serés cause de ma perte. } Enfin il fallut ouuir la porte du Baptesme, & de l'Eglise, & du salut, à celle qui fraploit si fort, & si constamment depuis tant d'années.

Le soir du mesme iour vintiesme de May, nous arriuasmes sur les riués du Lac de Saint Iean. Où nous trouuasmes trois Cabane, dans lesquelles il y auoit bon nombre de malades, qui n'attendoient que ma venuë pour mourir contens. Ils auoient passé tout l'hyuer dans de grandes douleurs, qui leurs auoient causé vne lan-

62 *Relation de la Nouvelle France,*

gueur mortelle. Sitost qu'ils m'apperceurent, la ioie qui frappa leur cœur, ouurit leurs yeux, & espanoüit leur visage, *ou-nakou ma ka michakheien*, ô que voila qui va bien que tu sois arriué! Que tu nous sois venu voir deuant nostre mort. Il est auerty de nostre maladie (disions nous) il a dit ie les iray voir, nous auions cette pensée de toy, il ne ment point, il viendra donc nous confesser, il viendra nous donner celuy qui est mort pour nous. Enfin te voila venu. Nous sommes tout prests de nous confesser: mais tu es las, repose toy, tu as bien trauaillé, voila du poisson, & de la chair de Castor, que nous auons pris dans cette riuere prochaine, reprends, tes forces. Dieu nous conseruera la vie iusques à demain & tu nous confesseras, tu diras la Sainte Messe, & tu nous comunieras, & puis nous mourrons en paix. La simplicité de ce peuple est aymable.

Le lendemain vint & vniesme du mesme mois, les Chrestiens bastirent vne Eglise, qui fut en état d'y dire la Sainte Messe, en moins de deux heures. Ils sont adrois à planter des perches, pour faire vne Cabane, ronde où quarrée. Il courirent ces perches de leurs robes, & de

le
dr
te
Ie
ce
me
ch
fai
leu
my
deu
con
cet
se
aut
cōr
ne
foy
ma
L
uer
& l
fé p
Vne
plit
deu
liet

leurs castelongnes, & voila le bastiment dressé. I'y celebray la saincte Messe: l'entendis de confession tous les Chrestiens: Je donnay la saincte Communion à tous ceux qui en estoient capables: Nous fismes l'action de graces publiquemét: Nous chantasmes des Cantiques spirituels. Les sains & les malades estoient ravis de voir leur país honoré, & eux fortifiez par des mysteres si adorables.

Vn Chrestien banny de l'Eglise depuis deux ans, pource qu'il auoit pris vne seconde femme, & causé du scandale par cette action à tous les fideles, n'osa iamais se presenter: Il estoit cabané loing des autres, qui le regardent comme vn ex-cōunié: si bien qu'il s'écarte toujours, ne conuersant quasi avec personne. La foy & les femmes balancent son cœur, mais les femmes l'emportent.

Le vingt-deuxiesme de May nous trauersâmes le Lac, par vn temps le plus doux & le plus agreable du monde: l'auois pensé perir dans ce Lac deux ans auparauant. Vne tempeste s'éleuant tout à coup, remplit nostre petit bateau, & nous ietra à deux doigts de la mort. Nous fismes huit lieues comme des gens qui sont aux abois,

64 *Relation de la Nouvelle France,*

combattans pour la vie, contre les flots. Si deux mariniers, qui me conduisoient, n'eussent eu de la force, & de l'industrie, les ondes nous auroient seruy de sepulcre. Dieu qui commande aux vents comme il luy plaist, les enchaïna dans ce dernier voyage. Nous voguions doucement dans vn calme agreable sur des eaux, qui frappées des rayons du Soleil, nous paroissent belles comme vn cristal liquide. Et comme nous estions plusieurs Canots de compagnie, ie prenois vn grand plaisir dans les diuers discours de nos Sauvages. Vne femme entr'autres raconta ce qui suit. Il y a dix Lunes ou enuiron, que trauersant ce Lac, vne tempeste nous accueillit, les vagues nous éleuoient sur des montagnes d'eau; moy qui n'estois pas encore baptizée, ie voulus prier Dieu dedans ma crainte, ayant appris des Chrestiens qu'il estoit bon, & que tout le monde luy pouuoit parler. Ie prononçay ces paroles: Voila qui va mal, que nous mourions icy abyfmez dans les eaux. Toy qui gouernes le Ciel & la terre, la mer & les lacs, & les riuieres, ne nous sauueras-tu pas de ce naufrage? Vn Chrestien me reprit tout sur l'heure, & me dit: Ta parole n'est

n'est pas droicte, il ne faut point dire, Voila qui va mal que nous mourions, ne nous tireras-tu point du danger? Ta langue s'est écartée de son chemin, il falloit dire: Mon Dieu, nous mourrons quand tu voudras, dispose de nos vies aussi bien dessus l'eau que dessus la terre, tu es le maistre: Si tu prends cette pensée, qu'ils eschappent ce danger, nous l'eschapperons: Si tu veux que nous mourions icy, nous ne laisserons pas de t'aimer. Voila vne petite oraison bien saincte. Au reste, cette bonne femme adjoustoit, qu'elle trembloit toujours sur les eaux deuant son baptesme: mais depuis que les eaux saintes auoient passé sur sa teste, qu'elle ne craignoit plus d'estre noyée.

Le vingt-troisiesme, nous arriuasmes où estoit le gros des Sauvages. Si tost que nous fusmes apperceus, tout le monde sortit de sa cabane. Ils me receurent avec vne ioye, & avec vne affection qui s'explique moins par la bouche, qu'elle n'est sensible au cœur. Le Capitaine fait mettre tout le monde en campagne, pour me battir vne Eglise, & vne maison. Les ieunes hommes vont abbatre les poultres & les chevrons, c'est à dire, de longues per-

66 *Relation de la Nouvelle France,*

ches: Les femmes apportent des planches, c'est à dire, des escorces, pour couvrir ce Palais: Les filles vont chercher des tapifferies pour orner nostre Alcoue; ce sont des branches de sapin fort belles, dont ils tapissent le bas de leurs cabanes. Vn si grand nombre d'ouuiers, si lestes, & si experts en leur art, & si affectionnez à leur ouurage, bastirent en vn moment vn Palais à Nostre Seigneur, qui auoit plus de rapport à celui de Bethlehem, qu'au Tabernacle dont saint Pierre forma l'idée sur le mont de Tabor. Mon Eglise & ma maison estant en estat de me receuoir, ie fus bien tost dans l'exercice de ma charge; on m'apporte les petits enfans pour les baptizer; les adultes se disposent à receuoir la mesme grace; chacun se prepare à la Confession & à la Communion: Les prieres, les entretiens en public & en particulier, bref tous les exercices de la Religion Chrestienne se continuerent quasi sans relasche, tout le temps que ie fus avec eux. Je n'en toucheray point le détail, ie diray seulement deux mots de quelques Sauvages estrangers que ie rencontray en certe assemblée.

Vn bon Neophyte du pais des Attika-

megues, s'estant refugie en cette contrée, & ayant appris que l'un des Peres qui enseignoit le chemin du Ciel, estoit arriué, accourut pour me voir. Il fit paroistre vne ioye, & vne satisfaction si douce, que j'en fus attendry. Je suis baptizé, me dit-il, le Pere Bureux m'a donné le nom de Pierre en mon baptesme. O que j'aimois ce bon Pere ! ô qu'il m'a fait de bien ! Il m'a fait perdre par le baptesme la crainte du Manitou, c'est à dire, du Demon. Il m'a deliuré de l'apprehension de la mort : Il m'a osté l'amour de toutes les choses de la terre : Il n'aime rien maintenant que le pais où nous devons aller, où nous verrons nostre Pere qui a tout fait. Je le cōnoissois vn petit deuant que d'estre baptizé, & deuant que vostre parole eust frappé nos oreilles. J'ay toujours sçaché de n'estre point méchant. J'ay toujours aimé ceux qui estoient bons. Je defendois à mes enfans de faire aucun mal. Je les faisois prier celuy qui nous gouerne, quoy que ie ne le conusse pas comme ie le cōnois maintenant. Mon esprit ne pense quasi qu'à vous autres, qui enseignez à bien viure. Mon cœur voudroit beaucoup parler à Dieu, mais il ne sçait pas ce qu'il luy faut dire.

68 *Relation de la Nouvelle France,*

Je luy dis quelquefois, ayant fait les prières qu'on nous a enseignées: Je voudrois bien parler dauantage, mais ie ne sçay pas ce qu'il te faut dire. Je ne sçay pas ce qu'il faut faire pour te complaire, & pour te contenter: mais ie suis bien assure que les Robes noires t'aiment, qu'ils sçauent comme il te faut prier; qu'ils prient, & qu'ils demandent pour moy ce qu'il faut demander: Je te dis tout ce qu'ils te disent: Je te demande tout ce qu'ils te demandent pour moy. Exaucez-les, car tu les aimes bien. Cette Rhetorique est aussi sainte qu'elle est simple; elle rend les ames bonnes, & celle de Ciceron & d'Aristote les rend sçauantes.

Vn bon Israélite me racontant la mort de sa femme, en parloit en ces termes: Tant que tu verras que j'auray de l'esprit, & le iugement bon, (disoit-elle à son mary dedans sa maladie) fais-moy souuenir de Dieu, parle-moy de luy, remets-moy en memoire les points de nostre creance, rapporte ce que tu as ouy dire du Paradis, approche-toy de moy, & difons encore vne fois nostre Chapelet ensemble. Lors que ie ne pourray plus ny prier, ny me mouuoir, fais le signe de la Croix sur mon

front, & sur mon cœur, & prie pour moy. Helas! disoit ce bon homme, elle est morte en priant celuy qui a tout fait. Dieu sert de Prestre & d'Éuesque quand il luy plaist, & le Sainct Esprit a des operations bien saintes, & bien secretes dans les ames de ces bonnes gens.

Vne mere me consola, m'entretenant du tréspas de sa fille. Ah! que n'estions-nous proche de toy, disoit-elle! ma pauvre fille souspiroit apres toy pour se confesser, & voyant que tu n'y estois pas, elle me dit tous ses pechez pour en demander pardon à Dieu, elle le prioit incessamment. La veille de Noël, sentant les approches de la mort, elle me dit: Mame-re, ie n'en puis plus, ie suis foible, & toute abbatuë & assoupie; puisque nous ne pouuons pas assister à la Messe de minuit, esueillez-moy en ce temps-là, si ie suis assoupie, afin que j'honore pour la derniere fois le temps de sa naissance. Et ie vous prie qu'on ne m'oste point mon Chappelet quand ie seray morte, car c'est l'vnique chose que j'aime à present. Sa bonne mere ne fit point comme ceux, qui craignans de faire perdre vn peu de santé à vn malade, ou luy voulans prolonger la

70 *Relation de la Nouvelle France,*

vied'vn moment, luy causent bien souuent vne mort eternelle. Ces bons Neophytes n'ont point de ces delicateffes, qui ruent l'ame pour sauuer le corps.

Mais finissons ce chapitre. Le Pere ayant fait toutes les fonctions d'vn charitable Pasteur, & d'vn Ouurier Euangelique, dans l'espace de douze iours que ses conducteurs luy accorderent, remonta dans son nauire d'escorce, emportant les cœurs de ses ouïailles. Il repasse avec ses Nochers sur ses brisées. Il loge dans les mesmes hostelleries. Il trouue par tout le mesme liç; dressé depuis la naissance du monde, & qui, depuis Adam, n'a iamais esté remué, sinon par quelque tremble-terre. L'appetit luy fait trouuer vn peu de bouccan, sec comme vne semelle de soulier, delicat comme vn perdreau. Le trauail luy donne vn sommeil fort doux. La bonté & la candeur de ses braues Neophytes le comblent de ioye. Dieu luy conserue par tout la santé; & ses iambes, & son auiron ioint aux auirons de ses Nochers, luy font trouuer la fin de son voyage, pour en entreprendre vn autre bien tost apres.

C H A P I T R E VI.

*De la Mission de l'Ange Gardien au
pays des Oumamiouek ou
Bersiamites.*

A Peine le Pere Iean de Quen, auoit-il acheué sa Mission du Lac de Saint Iean , qu'il donna commencement à la Mission de l'Ange Gardien , au pays, que les Sauuages de Tadoussac , appellent la contrée des, *Oumamiouek*. Je croy que ce sont les Bersiamistes , ou quelques alliés des-Esquimaux, qui habitent les costes du Nord , au dessous de l'Isle d'Anticosti. Je membarquay dit-il , dans vne Chaloupe, en la compagnie de quelques Sauuages , le douziesme de Iuin. Nous descendimes sur le grand fleuue qui paroît comme vne mer au dessous de Tadoussac , vogans sans relasche six iours durant; ce qui ne fait dire, que le lieu que nos Sauuages cherchoient , & qu'enfin nous trouuâmes, estoit bien éloigné de Tadoussac de 80. lieuës. Nous abordâmes vne anse, escarpée de hautes montagnes, ou plustot

72 *Relation de la Nouvelle France,*
de hauts rochers, sur lesquels estoit vn petit nombre de ces peuples, qui nous regardoient de loing, pour voir si nous n'estions point de leurs ennemis. C'est chose estrange, que les hommes dans tous les endroits de la terre, sont ennemis des hommes. Ils se tuent, ils s'égorgent, ils se consomment par des guerres immortelles. *Homo homini lupus, homo homini Deus.* L'Homme est vn Dieu, & vn loup à l'homme. Ces pauures gens qui n'ont autre richesses, les vns, que le Baptesme, qu'ils font venus chercher à Tadoussac, les autres que le desir de le receuoir: sont poursuiuis par les Sauuages de Gaspé, qui trauersent le grand fleuue, pour les aller massacrer dedans le pays des bestes. Puis que les forests de cette contrée, nourrissent plus d'Orignaux, plus d'Ours, & plus de Castors que d'hommes. Nous ayans reconnus, ils descendirent de leurs hautes tours, basties deuant la tour de Babel. Apres auoir fait paroistre, par leurs gestes, & par leurs yeux, le plaisir qu'ils prenoient de nous voir, ils nous firent excuse sur leur petit nombre, disans que leurs compatriote, cachés dans le fond des bois, n'auoient osé paroistre sur les riués

du grand fleuve, de peur d'y rencontrer leurs ennemis; nous assurons que quand nous les retournerions visiter au Printemps prochain, qu'ils viendroient en troupe pour m'escouter, & pour trafiquer avec nos Sauvages de Tadoussac, qui les venoient chercher pour ce sujet.

Après que nous nous fumes entretenus quelque temps les vns avec les autres, ie trouuay que mes Marchands estoient deuenus des Predicateurs; car festans apperceus que ces bonnes gens ignoroient ce que nous leur auons enseigné depuis peu d'années, l'un d'eux prit la parole, pour les disposer à me prester plus fauorablement l'oreille. Cet homme que vous voyez, leur disoit-il, (se tournant vers moy) est vn homme de consideration, c'est nostre Pere & nostre Maistre, il a lauë & purifié nos ames de toutes nos malices, par des eaux d'importance qu'il a versées sur nostrestes. Il nous enseigne tous les iours ce qu'il faut croire, & ce qu'il faut faire pour aller au Ciel. Il nous a fait entendre que celuy qui a tout fait, estoit vn Esprit tres-grand, qui gouverne le Ciel & la terre: Qu'il est par tout, qu'il void tout, encore qu'on ne le

74 *Relation de la Nouvelle France,*

voye pas; Qu'il a vn fils qui s'est fait homme pour estre de nos parens, & pour nous deliurer de nos offenses; Qu'il recompensera les bons, les mettant dans vne maison de plaisir, où l'on ne mourra iamais; Qu'il enuoyera les meschans dans des feux qui sont aux entrailles de la terre, & d'où ils ne sortiront iamais. Ce fils se nomme Iesus, estant sur la terre il a defendu les tambours, les tabernacles, les consultes du Demon, les festins à tout manger, la pluralité des femmes. Ne tuez personne injustement, a-t'il dit; ne debauchez point la femme d'autrui; ne dérobez point, ne mentez point, a-t'il dit. Je m'en vay au Ciel, d'où ie reuiendray vn iour pour resusciter tous les hommes, & pour emmener les bons avec moy, & ietter les meschans dans le feu, a-t'il dit. Voyez maintenât quel chemin vous voulez tenir? Le Pere vous apprendra celui qui est bon, escoutez-le, nous l'aimons tous, nous l'admirons.

Iamais, dit le Pere, ie n'ay ouy prescher, ny escouter le Predicateur avec plus d'affection, comme ces choses estoient nouvelles à la plupart de ces bonnes gens, ils les receuoient avec vne auidité

no
tou
ce
tou
Te
fai
exp
stie
de
res
de
no
im
mi
per
ne
lez
bar
tou
de
bre
par
Ce
fus
ne
leu
ret
feu

nompareille. Chaque personne, pendant tout le temps que nous sejournaſmes en ce lieu, auoit quasi son Predicateur : car tous ceux de ma brigade preschoient. Tout leur entretien, si tost qu'ils eurent fait leur petit negoce, qui fut bien tost expedié, n'estoit que des veritez Chreſtiennes. Je m'employayſelon l'eſtendüe de mon petit pouuoir, à cultiuier les plantes de cette nouvelle vigne, qui auoient desia pris quelque racine en la foy, pour nous auoir frequentez à Tadouſſac, & à imprimer dans l'eſprit des autres les premiers elemens du Chriſtianisme. En fin j'en trouuay deuant que partir vne vingtaine, & dauantage, capables d'estre enrollé au nombre des enfans de Dieu. Je les baptizay avec vne ioye reciproque de tous costez. Le Capitaine de cette Esquadre, & toute sa famille, furent de ce nombre. Si tost que l'Esprit de Dieu se fut emparé de son cœur, il luy delia la langue. Cet homme qui venoit de naistre en Ieſus-Chriſt, en parloit en des termes qui ne manquoient ny de lumiere, ny de chaleur. Pour conclusion, il nous conjura de retourner au premier Printemps, nous asſeurant qu'il ſ'en alloit communiquer à

76 *Relation de la Nouvelle France,*

tous ceux de son pays, les thresors dont nous l'auions enrichy. Non seulement ie me trouueray icy avec ma troupe, (disoit-il) mais j'en ameneray beaucoup d'autres, qui seront bien aises de gouster la douceur de vos paroles, & de iouir des benitez que vous nous auez departies. Ayans pris congé d'eux, nous nous embarquâmes, mes Nautonniers mirent la voile au vent, nous voguâmes assez heureusemēt, Nostre Seigneur nous fit la grace de le pouuoir tous les iours presenter en sacrifice à son Pere: Mes Mattelots estoient les Sacristins, qui dressoient, & qui paroient nostre Autel, avec plus d'amour & de volonté, que de gentillesse.

CHAPITRE VII.

De la Mission de l'Assomption au pays des Abnaquiois.

Quelques Sauvages du pays des Abnaquiois estans venus visiter Noël Negabamat, Capitaine des nouveaux Chrestiens de la Residence de saint Ioseph, qu'on appelle ordinairement la Re-

fid
ho
rau
de
stru
le,
au-
fai
let
l'E
cor
bo
tes
tot
Ies
lie
re
rei
re.
ni
qu
le
tri
ou
le
au
P.
Ils

fidence de Sillery ; & voyans que cet homme menoit vne vie toute nouvelle, ravis de la nouveauté de ses discours, & de la beauté de ses mœurs, se firent instruire en sa creance, qui leur parut si belle, & si raisonnable, qu'ils l'embrasserent avec ardeur: Et ayans en suite receu le saint Baptisme, ils s'en retournerent en leur pays tous remplis de ioye, comme l'Eunuque de la Reine de Candace, pour communiquer à leurs compatriotes les bonnes nouvelles de l'Euangile. Le Baptisme les fit Chrestiens & Predicateurs tout ensemble, ils parlent hautement de Iesus-Christ, & en public & en particulier. Les principaux de leur patrie, desirieux de participer à ce bonheur, deleguerent quelques-vns d'entr'eux vers le Pere Superieur de nos Missions, pour obtenir des Religieux de nostre Compagnie, qui leur enseignassent (cōme ils disoient) le chemin du Ciel, dont leurs compatriotes leur auoient donné la premiere ouverture. Ils arriuerent à saint Ioseph le 14. d'Aoust de l'année 1646. & apres auoir exposé le sujet de leur legation, le P. Gabriel Druilletes leur fut accordé. Ils s'embarquerent le 29. du mesme mois

78 *Relation de la Nouvelle France,*
d'Aouſt de la meſme année 1646. pour le
porter en leur païs: où les ayans inſtruits
pendant tout l'Automne, tout l'Hyuer, &
tout le Printemps, ils le rendirent enfin à
Kébec, tout chargé de Croix & de Pal-
mes. Le 15. de Iuin de l'année 1647. ces
bonnes gens attirez par le gouſt qu'ils
auoient pris en vne doctrine qui les eſton-
noit, & qui les conſoloit tout enſemble,
demandoient qu'on leur rendiſt leur Pe-
re, apres quelques iours de repos & de ra-
fraiſchiſſement. Mais on ne pût leur ac-
corder pour iuſtes raiſons. Ils retourne-
rent iuſques à deux & trois fois les années
48. & 49. ſans le pouuoir obtenir, dans
la creance que nous auions que d'autres
Religieux plus voiſins de leur contrée, les
pourroient ſainctement inſtruire. En fin
eſtans retournez l'an 1650. ils preſſerent fi
fort, & de ſi bonne grace pour auoir leur
Patriarche, (c'eſt ainſi qu'ils nomment le
Pere) qu'ils l'enleuerent le premier de Se-
ptembre de la meſme année, puis l'ayans
ramené au mois de Iuin de l'an 1651. ils ne
luy donnerent que quinze iours de relas-
che pour prendre des forces d'eſprit & de
corps, & en ſuite ils le conduiſirent dere-
chef au païs des Croix, d'où il eſt retour-

n
n
n
c
re
c
m
fr
q
be
te
qu
pe
fo
cc
pl
br
le
re
iar
de
nu
fa
au
io
ch
ab

né le 8. iour d'Avril de l'an passé 1652. Il n'auoit parmy ces peuples si esloignez de nos façons de faire, qu'un François pour compagnon de ses traueux, qu'on pourroit appeller en verité, les traueux d'Hercule. Mais suiuous les memoires qu'on m'a communiquez sur ses voyages.

Le premier iour de leur embarquemēt, fut le premier iour de leurs croix, encore qu'il n'y ait aucun chemin dans ces grands bois, ou plustost que tous les bois, & toutes les riuieres de ces contrées ne soient que des chemins faits pour les hommes & pour les bestes sauuages, & pour les poisons; si est-ce qu'on peut prendre le plus court, ou le plus long; le plus aisé, ou le plus difficile, pour arriuer au terme & au but qu'on pretend. Or les Nautonniers & les Guides qui conduisoient le Pere, prirent des routes nouuelles qu'ils n'auoient iamais frequentées, & nous auons sceu depuis, que tous ceux qui les auoient tenuës, estoient ou morts de fatigue & de faim, ou auoient pensé mourir. Apres auoir vogué, & en partie cheminé quinze iours durant, par des torrens & par des chemins tres-affreux: cōme ils croyoient aborder le país des Abnaquiois, ils trou-

80 *Relation de la Nouvelle France,*

uerent qu'ils n'auoient pas encore fait la troisieme partie de leur chemin ; & pour surcroist de leur malheur , ils estoient au bout de leurs viures & de leurs prouisions. Le Pere voyant ses gens dans ce dernier abandon , eut recours au Dieu des hommes & des animaux : Il luy offre le sacrifice de son Fils dans ces grandes forests, le conjurat par le Sang qu'il a respendu pour ces peuples , de les secourir dans leur necessite. La fin de son sacrifice fut la fin de leur disette. Comme il quittoit l'Autel, vn braue Carechumene, qui se estoit iette dans le fonds de ces bois pour chercher quelque remede à leur famine, luy vint offrir trois Orignaux, ou trois Elans qu'il venoit de mettre à mort. Cette manne qui leur rendit la vie, ne fut pas receüe sans estonnement, & sans actions de graces: Ils la gouterent avec autant plus de ioye, qu'ils l'attendoient moins, & qu'ils en auoient plus de besoin. Il est vray qu'apres vn bon repas ils en firent plusieurs de bien mauvais: car ils firent saler, à la façon des Sauvages, ce qui leur restoit de leur festin, c'est à dire, qu'ils firent bouccaner, ou seicher à la fumée cette viande pour la suite de leur voyage; ce bouccan fut leur
vnique

des années 1651. & 1652. §1

vnique mets. L'on ne sçait que c'est de pain, ny de vin, ny de sel, ny de saulce dans ces courses; Les trauaux appellent l'appetit, & l'appetit est le meilleur cuisinier du monde; tout est bon, tout est excellent dans ces rencontres. Apres ce petit rafraischissement, il fallut reprendre l'auiron pour monter contre le fil de la Riuiere saint Iean iusques à sa source. Les basses, les cailloux, les rochers, & les portages de cinq & six lieües qu'on deuoit rencontrer, donnerent tant d'espouuante à vn Sauvage Etechemin qui estoit de la bande, qu'il vouloit à toute force tourner le dos au pais des Abnaquiois, pour suivre le courant de la Riuiere, & s'en aller à Pentagouet en l'Acadie, où ce fleue se va dégorger dans l'Ocean. Le Catechumene dont ie viens de parler, luy ayant representé le déplaisir qu'il cause-
roit aux Abnaquiois, qui attendoient depuis vn si long-temps leur Patriarche, il reprit courage; ils bādent tous leurs nerfs, ils pouffent leur petit batteau d'escorce contre la rapidité des torrens, au trauers de mille naufrages: mais au troisieme iour ce pauvre Etechemin perdit cœur vne autrefois. Et encore qu'il sceut bien

82 *Relation de la Nouvelle France,*

que le Pere ne les eut pas égarez, ny engagéz dans ces détours, si est-ce que le regardant comme le premier objet de cette entreprise, il déchargeoit sur luy à tous momens le poids de sa colere, qui s'augmentoit à mesure que croissoient les difficultez & les souffrances. Enfin il fallut pour appaiser cet importun, que le Pere se separast de son compagnon, & qu'il abandonnast son petit bagage, pour alléger leur gondole. Cela fait, cet homme de mauuaise humeur prit le mort aux dents, comme on dit; il rame dans les torrens, il chemine dans les portages avec le Pere, & avec son Catechumene, sans prendre aucun repos depuis le matin iusques au soir. Les Guilledins d'Angleterre mangent quasi toute la nuit, & cheminent tout le iour sans débrider. Les Americains de ces contrées en font quasi de mesme, quand ils sont en voyage; le pauvre Pere partoit au point du iour, traualloit sans manger iusqu'à la nuit; son souper estoit vn peu de cette chair fumée, dure comme du bois; ou vn petit poisson, s'il en pouuoit prendre à la ligne; & apres auoir fait ses prieres, la terre estoit son liét, son cheuetvne buche, & avec tout cela il dor-

moit plus doucement que ceux qui ne font que refver sur la plume & sur le duvet. Enfin apres 23. ou 24. iours de bon exercice, ils arriuerent à l'vn des villages ou l'vne des bourgades des Abnaquiois, nommée, *Nazanohonak*: Le Capitaine du lieu appellé, *Oumamanradok*, les receut avec vne salve d'arquebusades, & embrasant le Pere s'escria: Je voy bien maintenant que le grand Esprit qui commande dans les Cieux, nous veut regarder de bon œil, puis qu'il nous renuoye nostre Patriarche. Sa harangue fut assez longue, à la fin de laquelle s'enquistant du Catechumene, si le Pere s'estoit bien porté en chemin, & si on l'auoit bien traicté: Comme il eut appris que le Sauvage, qui estoit du pais des Etechemins, l'auoit souuent molesté, il luy dit d'vn accent graue & fort serieux: Tu as fait paroistre, en ne portant point de respect à nostre Patriarche, que tu n'auois point d'esprit. Tu l'as voulu quitter au milieu du chemin, tu l'as cōtrains de se separer de son compaignon, & d'abandonner vn petit pacquet qu'il portoit avec soy. Si tu estois de mes subjects, ou de ma nation, ie te ferois ressentir le déplaisir que tu as causé à tout le pais.

84 *Relation de la Nouvelle France,*

Ce pauvre homme , au lieu de s'excuser, se condamna soy-mesme: Les Sauvages ne résistent pas aisément à la verité connue, quoy qu'ils ne la suivent pas toujours. Il est vray, respondit-il devant toute l'assemblée, que ie n'ay point d'esprit d'auoir si mal traité vne personne, à qui j'ay mesme de grandes obligations. Il m'a rendu ma santé par ses prieres, estant tombé malade, il veilla toute la nuict apres de moy, chassant par son oraison le Demon qui me vouloit oster la vie. Me voyant infirme, il ne se contentoit pas de porter son bagage ou son paquet aux lieux où il falloit cheminer, mais il se chargeoit encore du mien: Il obtient de celuy qui a tout fait, tout ce qu'il veut; les eaux où nous passions estans trop basses, il demanda de la pluye pour faire grossir les torrens, il fut exaucé tout sur l'heure, & nous bien soulagez. La faim estant presté de nous esgorger, il pria pour nous; & celuy qui est le maistre des animaux, nous donna de la chair plus qu'il n'en falloit pour le reste de nostre voyage: Luy n'en mangeoit pas pour l'ordinaire, lors qu'elle estoit fraische; il peschoit sur la nuict quelques petits poissons à la ligne,

dont il se contentoit, nous laissant les bons morceaux. Dans le temps que les eaux n'estoient pas assez profondes, & que nostre Canot estoit en danger de trouuer le fond, il descendoit à terre pour nous soulager, cheminant les six iours entiers par des brossailles & par des rochers espouuantables. Il ne mangeoit point dans ces trauaux, & le soir il se trouuoit plus frais, plus guay, & plus content que nous. Ce n'est pas vn homme, c'est vn *Nioueskou*, c'est vn Esprit, ou vn Genie extraordinaire: Moy ie suis vn chien de l'auoir si mal traité. Quand ie criois contre luy, ou que ie le menaçois, l'accusant d'estre la cause de nostre malheur, il ne disoit pas vn mot, ou s'il parloit, l'on eut creu qu'il estoit coupable, & que j'auois raison de le tancer, tant ses reparties estoient douces, & pleines de bonté. Ouy, il est vray, ie n'ay point d'esprit, mais j'en veux auoir: Ie veux aimer la priere, & me faire instruire par le Patriarche. Voila la confession de ce Sauvage Etechemin, & les remarques qu'il auoit faites sur la vie du Pere. Mais suivons nostre route.

Aussi tost qu'il eut finy son discours, il

86 *Relation de la Nouvelle France,*

ne se trouua ny homme, ny femme, ny enfant, qui ne vinst temoigner au Pere la ioye qu'ils ressentoyent de son retour. Ce n'estoyent que festins dans toutes les cabanes, on le venoit prendre & enleuer avec amour. Enfin te voila, luy disoyent-ils, nous te voyons, tu es nostre Pere, nostre patriarche, & nostre cher compatriote: car viuant comme nous, & demeurant avec nous tu es Abnaquiois comme nous. Tu ramene la ioye avec toy dans tous le pays, nous estions dans la pensée de quitter nostre patrie, pour t'aller chercher, voyans que plusieurs mourroyent en ton absence, nous perdions l'esperance d'aller au Ciel, ceux, que tu as instruits faisoient tout ce qu'ils ont appris de toy: mais estans malades, leur c eur te cherchoit, & ne te pouuoit trouuer, ceux qui sont morts, te regretoyent avec larmes, mais enfin te voila de retour.

Quelques-vns luy faisoient vn amoureux reproche, si tu nous a fait beaucoup de bien par ta presence, tu nous a cause de grands maux par ton absence, si tu fusse demeuré avec nous, tu nous aurois entierement instruits, nous ne sommes Chrestiens qu'  demy, pour ce que tu ne

nous a instruis qu'à demy, le Demon a desolé nostre pays, pour ce que nous ne sçauions pas bien comme il falloit, auoir recours à Iesus, qui est son maistre.

Vni Capitaine me fendit le cœur, dit le Pere, il me repetoit souuent en public & en particulier, qu'il aimoit ses enfans plus que soy-mesme; j'en ay perdu deux, adiou-toit-il depuis ton despart, leur mort n'est pas ma plus grande douleur, mais tu ne les a pas baptisés, voila ce qui me fait mourir. Il est vray que ie leur ay fait ce que tu m'auois recommandé, mais ie ne sçay si j'ay bien fait, & si iamais ie ne les verray dans le Ciel. Si toy-mesme les auois baptisés, ie ne les regretterois pas, ie ne serois pas marry de leur mort, au contraire j'en serois consolé. Du moins, si pour bannir ma tristesse, tu nous voulois promettre de ne penser de dix ans à Kebec, & de ne point nous abandonner pendant ce temps là, tu ferois voir que tu nous aime. La dessus il me mena au tombeau de ses deux enfans, sur lesquels il auoit planté deux belles Croix peintes en rouge, qu'il alloit saluer de temps en temps, à la veuë des Anglois mesmes qui demeurent à *Koussinok*, Lieu où est le Cimetiere de ces bon-

88 *Relation de la Nouvelle France,*

nes gens , pour ce qu'ils tiennent en cet endroit deux grandes assemblées, l'une au Printemps, & l'autre en l'Automne.

Vn ieune homme des plus accomplis que j'aye veu , me surprit, remarque le mesme Pere, le viens de bien loing , me dit-il, ie n'ay pas coustume de paroistre en ces quartiers ; Il y a fort long-temps que quelqu'un, que ie ne connoy pas, me presche & me sollicite au fond du cœur, de te venir trouver , & dobeir à ce que tu me diras , me voicy donc entre tes mains, enseigne moy, & si ie contreuiens à ce que tu m'auras dit chastie moy , ie te diray tout, mon cœur te sera ouvert, & tu y escriras ce qui est dans le liure de Iesus.

Si tost que la nouvelle du retour du Petite fut portée es autres bourgades des Abnaquiois, on le vint inuiter de tous costés avec de grandes & instantes prieres, d'instruire tout le pays. Il visita premierement les 12. ou 13. habitations ou bourgades de ces peuples, qui sont rangées en partie sur la riuere de Kenebek, que les François appellent vulgairement *Quinibequi*, & en partie sur la coste de l'Acadie que les Anglois occupent, il fut par tout receu comme vn Ange descendu du Ciel. Si les

a
I
tu
ie
se
le
c
a
q
cl
te
I
vr
vo
gu
ce
p
gr
p
g
p
gr
d
bi
la
a
q

années ont leur Hyuer, aussi ont elles leur Printemps, si ces Missions ont leurs amertumes, elle ne sont pas priuées de leurs ioies, & de leurs consolations, j'en ay resfenty, dit le Pere, de si grandes, qu'on ne les peut exprimer, voyant que la semence Euangelique que j'auois iettée il y auoit quatre ans, dedans des terres qui ne produisoient depuis tant de siècles que des ronces & des espines, portoient des fruiçts dignes de la table de Dieu. Pourroit-on bien sans ressentir vn plaisir plus grand que celuy des sens, voir des vieillards, & des malades languissans mourir quasi de ioye, ayant receu leur passeport pour le Ciel? Leur peut-on fermer les yeux dans cette allegresse, sans y participer? La mort qui fait peur à tout le monde, resiouyt vn Sauua-ge nouvellement baptizé, & la foy de ses parens change leurs hurlemens & leurs grands cris en des actions de graces, & en des resiouyssances de ce qu'ils se verront bien tost les vns les autres en Paradis, voila comme se comportent les vrays fideles au iour de leur trespas.

Après que le Pere eut fait sa visite, & qu'il eut employé quelque temps à culti-

90 *Relation de la Nouvelle France,*

uer les bourgades qui sont plus auant dans les terres, & plus esloignées des Anglois, il prit avec soy Noël Negabamat, ou Tekouerimat, Capitaine des Chrestiens de saint Ioseph, pour descendre en la nouvelle Angleterre. Ce braue Neophyte estoit delegué de la part des Algonquins du grand Fleuve, & le Pere estoit enuoyé comme Agent, ou comme Ambassadeur par ses bons Catechumenes Abnaquois, pour demander aux Anglois quelque secours contre les Hitoquois, qui s'efforcent d'exterminer ces pauvres peuples aussi bien que les Hurons & les Algonquins. Le Pere fut à Boston, à Pleymor, bref il parcourut quasi toute la nouvelle Angleterre, sans que les Anglois se misent beaucoup en peine de secourir ces pauvres nations qui leur sont voisines. Sa legation estant acheuée, il retourne vers ses chers enfans, il parle de faire vn tour vers ses freres qui estoient à Kebec. Ceux qu'il auoit instruits, & qu'il auoit engendrez en Iesus-Christ, le querellent amoureuxment: mais il fallut partir pour aller rendre compte de son employ.

Pour conclusion de ce Chapitre, ie dis (parlant comme les Sauuages) que les

fe
r.
q
fr
re
c
ri
n
d
se
F
n
g
E
se
q
g
c
f
e
b
n
n
ri
q
t
d
u

souffrances que le Pere & son compaignon rencontrèrent allans au pais des Abnaquois, dont nous venons de parler, n'estoient pas des souffrances, mais qu'ils en rencontrèrent à leur retour. Et luy & tous ceux qui le ramenoient, penserent mourir de faim & de froid, quelques-vns memes perdirent la vie dans les neiges, & dans l'excez des fatigues qu'il faut assez souvent souffrir dedans ces courses. Le Pere & son cher compaignon ont soutenu leur vie dix iours entiers sans rien manger, apres avoir ieusné tout le Carefme. Enfin ils s'aduiserent de faire bouillir leurs souliers, & en suite la camisole du Pere, qui estoit faite de cuir d'Elan, & les neiges se fondans, ils firent aussi bouillir les cordes ou les tresses des raquettes dont ils se seruoient pour ne point enfoncer quád elles estoient hautes. Tout cela leur sembloit de bon goust, la grace donna vn merueilleux assaisonnement aux amertumes prises pour Iesus-Christ. Bref ils arriuerent à Kebec le Lundy d'apres Pasques, n'ayans ny force ny vigueur, qu'autant que le zele du salut des ames en peut donner à vn squelet. *Non ex sola pane vivit homo.* L'Esprit de Dieu est vne bonne

92 *Relation de la Nouvelle France,*
& solide nourriture. Le visage défait, &
le corps abbatu de ce bon Pere, n'a pas
empesché qu'un autre ne soit party avec
cinq ou six Neophytes dans de petits Ca-
nots d'escorce, pour aller dans les costes
de l'Acadie, & par là trouuer vne entrée
plus facile aux peuples qu'on nomme les
Etechemins, les Abnaquiois, les Soko-
quiois, les Sourikois, les Chaouanaquiois,
les Mahinganiois, les Amirgankaniois,
& quantité d'autres nations sauuages qui
sont sedentaires, & qui ont des bourgs de
mille & deux mille combattans. Mais
poursuiuons ce qui reste de la Mission fait
aux Abnaquiois.

CHAPITRE VIII.

*Des bonnes dispositions qu'ont les Abna-
quiois pour la foy de Iesus-Christ.*

LE P. Gabriel Druillettes nous don-
ne dans ses Memoires quatre ou cinq
belles marques des riches dispositions, &
des grandes inclinations qu'ont les peu-
ples qu'il a visitez, à la foy de Iesus-
Christ.

o
P
n
&
&
t
&
re
fi
ti
ar
fi

m
b
f
le
b
m
vi
io
di
te
il
le
pr
p

La premiere est tirée de leur foy, qu'ils ont conseruée, & qu'ils ont augmentée pendant trois ou quatre ans, quoy qu'ils n'ayent eu aucun maistre, ny aucun Docteur pour cultiuier cette premiere graine, & cette premiere semence qu'il auoit ietée dans leurs cœurs, comme en passant, & fort à la haste. Cette foy leur fait croire que celuy qui se plaist dans les ames simples, les auoit extraordinairement fortifiez dans leurs tentations, & qu'il les auoit gueris miraculeusement de plusieurs maladies.

Ceux que j'auois instruits fort legerement, dit le Père, ne faisant encore que begayer en leur langue, ont recité constamment tous les iours les prieres que ie leur auois enseignées. Ceux que j'auois baptisez en des maladies que ie croyois mortelles, n'osant pas dans ma premiere visite confier ce Sacrement à ceux qui iouysoient d'une pleine santé : ceux-là, dis-je, publioient par tout, que le Baptisme leur auoit donné la vie ; & comme ils auoient appris qu'il falloit confesser les pechez où l'on tomboit apres la reception de ces eaux salutaires, ils n'attédoient pas qu'ils fussent à genoux aux pieds du

94 *Relation de la Nouvelle France,*

Prestre; ils s'en accusoient tout haut, demandans qu'on les punist pour des fautes bien legeres.

L'vn d'eux guary assez soudainement s'escrioit: Je marchois comme les bestes à quatre pieds, ie ne pouuois me tenir debout: & aussi tost que j'ay receu le Baptesme, j'ay couru & chassé comme les autres. Les peres & les meres me venoient presenter leurs petits enfans, que j'auois regeneré dans les eaux du Baptesme, croyant qu'ils estoient prests d'expirer: Voila (medisoient-ils) ccluy que tu as resuscité par ces eaux importantes que tu as versées sur leur testes.

Quelques-vns m'entretenoient iusques à minuit, me rendans vn compte fort naïf de leur conscience: Ils me racontotent les attaques que les Iongleurs leur auoient bien souuent liurées à l'occasion de leurs maladies, les voulans penser à leur mode, par des cris & par des heurlemens, & par des inuocations du Demon. Ils ont esté cause (disoient-ils) que nous auons redoublé nos prieres, demandans à Dieu la santé de nos malades, afin qu'on ne nous pressast point de les mettre entre les mains de ces Iongleurs, & souuent

nu
A
qu
au
T
pe
P
tu
co
no
lo

pr
16
bc
re
da
la
q
co
fo
re
re
fa
qu
de
C
lu

nous auons esté exaucez sur le champ. Apres auoir dit à celuy qui a tout fait, ce que nous sçauions, & ce qui nous venoit au cœur, nous adjoustions ces paroles: Tu connois nos cœurs, nous voulons faire pour le bien des malades, ce que fait le Patriarche; nous te disons ce qu'il te dit, tu le sçais, nous ne le sçauons pas: regarde ce qu'il fait, & ce qu'il te dit, c'est cela que nous voulons faire, & que nous te voulons dire.

J'ay rencontré vn vieillard, aagé à peu pres de cent ans, ie l'auois baptizé dès l'an 1647. le croyant sur le bord de sa fosse: ce bon Neophyte, que ie nommay Simeon, receut la vie du corps & de l'ame si soudainement, apres trois ou quatreans de langueur dans vne extreme vieillesse, qu'il causa de l'estonnement à tous ses compatriotes. Vous sçauiez bien, leur disoit il, que j'estois mort deuant mon baptisme, ie ne viuois plus, ie ne pouuois me remuer, & deux iours apres on me vit en santé. J'ay tué cet hyuer quatre Orignaux, que j'ay attrapez à la course: J'ay assommé deux Ours, & mis à mort quantité de Chevreux. Je pense incessamment à celuy qui a tout fait: Je parle souuent à Je-

96 *Relation de la Nouvelle France,*

fus, il me fortifie, il me console, ie suis demeuré seul de ma famille, j'ay veu mourir mon fils, & ma femme, & mes petits nepveux: j'en ay ressenty quelque douleur au commencement, mais si tost que ie me suis mis en prieres, mon cœur a esté consolé, sçachant que ceux qui croient, & qui sont baptizez, vont en Paradis. I'ay remercié celuy qui a tout fait, de ce qu'ils estoient morts Chrestiens, & ie sens vne joye dans mon ame, de ce que ie les verroy bien tost dans le Ciel. Quand mon cœur se veut égarer dans la tristesse, ie me mets à genoux deuant Dieu, & là priere me fait retrouver mon cœur.

Vn autre encore plus aagé, est si fort adonné à l'oraison, qu'il passe vne partie de la nuit s'entretenant tout seul avec Dieu, pendant que les autres prennent leur repos. Estant couché dans sa cabane, j'entendis vne fois qu'il se leuoit à la dérobée, les tenebres le déroboient de mes yeux, mais non pas de mes oreilles. Il commença son oraison par les prieres que ie luy auois enseignées, il en adjousta d'autres si à propos, & forma des actes si amoureux, qu'ils me rauirent: Il taschoit de parler bien bas, & moy de l'écouter bié
fort

fe
D
fo
su
pa
de
ne
ue
m
m
ac
le
to
ni
pe
&
se
ve

le
pa
au
set
les
le
de
C

fort attentiuemēt. Ses gēs me dirent que Dieu exauçoit souuēt les prieres qu'il faisoit pour des malades, ou pour d'autres sujets. P'ay remarqué cy dessus, qu'vne partie de ceux que le Pere auoit baptizez, dans l'extrémité de leurs maladies, retournans apres en fanté, attribuoient cette faueur à leurs Baptesmes. Ceux qui sont morts, adjoute le Pere, n'estoient pas moins auantagés, ils publioient par leurs actions ce que les autres preschoient par leurs paroles. Premieremēt ils rebutoient tous ceux, qui leur parloient de faire venir leurs medecins, ou leurs Jongleurs, pour les souffler, & pour chanter sur eux, & pour battre leur tambours afin de chasser le Demon, comme ils disent qui leur veut oster la vie.

En second lieu ils faisoient paroistre sur leur visage, & par leurs discours; qu'ils parloient de ce monde, pour aller au Ciel, avec tant de paix, & tant de ioie, que non seulement ils empeschoient les pleurs, & les lamentations de leurs parens, mais ils leur donnoient en outre vn ardent desir de se faire instruire en la foy de Iesus-Christ, pour jouir d'vne si douce mort.

Quelques femmes bien agées, malades

depuis deuxans , ne pouuant empescher que les Iongleurs du pays inuités par leurs parens , n'appliquassent sur elles leurs superstitions , demandoient à Dieu pendant leurs hurlemens , qu'il luy pleut de confondre leur Demon: en effet, elles se trouuoient plus mal apres ces tintamarres , & lors que ces beaux Medecins les abandonnoient, comme des personnes qui auoient desia vn pied dans le pays des morts, ces bonnes ames demandant la vie, & la santé à nostre Seigneur, la recouuroient soudainement à la veuë de ces Iongleurs.

Quantité de ces bonnes gens (poursuit le Pere) m'ont assuré, que leurs enfans morts incontinent apres le Baptesme, leur auoiēt paru venir du Ciel, pour les encourager a embrasser les verités Chrestiennes. Cette veuë, disoient-ils, nous combloit d'vne ioye que nous ne pouuons exprimer, & quelques-vns de nous estans malades guerisoient quasi tout à coup. Ces pauures Neophytes, me menoiēt sur le tombeau de ces petis Anges, pour me faire remercier Dieu de les auoir pris pour ses enfans. La les meres me dechargeoient leur cœur, me racomptans les recours qu'elles auoient eu à Dieu, & le se-

cours qu'il leur auoit donné. Nous estions inconsolables deuant qu'on nous eut parlé du Paradis, nous pleurions tous les matins & tous les soirs la mort de nos moins parents, mon cœur est maintenant tout changé, il ne ressent plus ces angoisses, mesme à la mort de mon mary, & de mes enfans; mes yeux iettent bien quelques larmes, au commencement, mais aussi tost que ie viens à penser que leurs ames sont au Ciel avec Dieu, ou quelles y entreront bien tost, ie sens vne ioie dans mon ame, & toute ma pensée n'est que de le prier, qu'il les mette bien tost avec luy. Que si le Demon veut par fois me ietter dans la tristesse, comme si i'auois perdu ceux que i'aymois, l'ay aussi tost recours à celuy qui a tout fait, lequel me fait connoistre que celuy qui est avec luy, n'est pas perdu.

Le second indice de l'amour qu'ont ces peuples pour Iesus-Christ, & pour sa doctrine, est fondée sur leur ferueur, & sur quelques actions tres-remarquables, pour des hommes conceus au milieu de la Barbarie. l'ardeur estoit si grande pour retenir les prieres, où les verités que ie leur enseignois, dit le Pere, qu'ils passioient les

nuicts à repeter leurs leçons: les vieillards le rendoient escolier de leurs petits enfans: les Catechumenes tres-peu versez en nostre science, estoient contrains de faire les Docteurs. Quelques-vns escriuoient leurs leçons à leur mode, ils se seruoient d'un petit charbon pour vne plume, & d'une escorce au lieu de papier. Leurs caracteres estoient nouveaux, & si particuliers, que l'un ne pouuoit connoistre, ny entendre l'escriture de l'autre: c'est à dire, qu'ils se seruoient de certaines marques selon leurs idées, comme d'une memoire locale, pour se souuenir des points, & des articles, & des maximes qu'ils auoient retenus. Ils emportoient ce papier avec eux pour estudier leur leçon dans le repos de la nuit. La ialousie & l'emulation se mettoit parmy eux, les petits combattoient avec les plus grands, à qui auroit plustost appris les prieres; & ceux à qui ie ne pouuois pas donner tout le temps qu'ils me demandoient, m'en faisoient des reproches.

Mais il me semble que les Anges prenoient sur tout vn grand plaisir de voir l'ardeur & le courage des plus petits enfans: Ils couroient tous apres moy pour

est
 tou
 gn
 toi
 me
 dir
 exc
 plu
 cor
 pro
 me
 I
 mo
 leu
 l'or
 pass
 tir l
 roie
 doi
 nes
 fiff
 toit
 loit
 des
 este
 nou
 Au
 tit

estre instruits : Ils venoient aux prieres tous les soirs & tous les matins : Ils ioinoient leurs petites mains, ils se mettoient à genoux, ils prononçoient apres moy fort posément ce que ie leur faisois dire, ils continuoient tous les iours cet exercice, de leur propre mouuement, ou plustost par le mouuement de celuy qui commanda aux Apostres de les laisser approcher de sa personne, puis que le royaume des Cieux leur appartient.

La troisieme marque consiste en l'amour qu'ils ont pour leur Pere & pour leur Patriarches. Les Sauvages, qui pour l'ordinaire sont assez froids dans leurs passions, luy ont fait bien souuent ressentir la chaleur de leur affection. Ils l'honoroient dans leurs festins, du mets qu'ils donnent ordinairement à leurs Capitaines. S'il faisoit voyage avec eux, on choissoit le meilleur Canot, on luy presentoit la place la plus commode; & s'il vouloit manier l'auiron, ils luy arrachioient des mains, disans que son occupation estoit de prier Dieu. Prie pour nous, & nous ramerons pour toy, disoient -ils. Aux endroits où il falloit porter leur petit Nauires, & tout leur bagage, pour pas-

102 *Relation de la Nouvelle France,*

ser d'un fleuve à un autre, ou pour éviter des precipices, & des cheutes d'eau, ils portoient son liect, son manteau, & bien souuent sa maison, & tout cela consistoit en vne couuerture, ou vne castelongne, qui luy seruoit à tous ces vsages. Or comme il se chargeoit toujours de sa Chapelle, quelques-vns le prioient de la mettre sur les sacs, ou sur les paquets qu'ils portoient sur leurs espaules, disans que ce petit fardeau de Iesus soulageoit la pesanteur de leur charge. Quelques-vns, pour l'obliger à demeurer toujours parmy eux, s'offrirent de luy défricher de la terre, & de luy donner des champs pour les faire cultiuer.

Si quelqu'un moins affectionné à nostre creance, laissoit eschaper quelque parole contre le Patriarche, il estoit aussi tost releué. Voicy vn exemple bien remarquable pour des Sauvages. Le Pere estant en vne bourgade assez voisine des habitations Angloises, le valet d'un Anglois se trouua certain iour dans vne cabane, où il instruisoit ses bons Catechumenes. Cet homme, ou par malice, ou pource qu'il n'entendoit pas bien la langue du pays, rapporta par apres à son maistre, que le

Pe
qu
No
for
for
ren
uit
ché
ten
nu
qu
tre
fai
fon
loy
per
me
vou
de
té
cor
plu
péc
auc
rer
l'at
Le
ha

Pere auoit parlé contre les Anglois ; ce qui n'estoit pas veritable. Ces braues Neophytes apprenans que ce maistre s'en formalisoit, se transporterent en sa maison, & luy tinrent ce langage: Nous entendons mieux nostre langue que ton seruiteur : nous estions proches du Patriarche quand il parloit, nous l'escoutions attentiuement, toutes ses paroles sont venues droit dans nos oreilles, sois assure qu'il n'a iamais dit aucun mal de vous autres. Il nous enseigne que celuy qui a tout fait, haït, & condamne, & punit le mensonge, puis que nous voulons receuoir sa loy, & luy rendre obeyssance, prends ces pensées dans ton cœur. Ces gens-là ne mentent point. Au reste, il est bon que vous sçachiez que le Pere est maintenant de nostre nation, que nous l'auons adopté pour nostre compatriote, que nous le considerons, & nous l'aimons comme le plus sage de nos Capitaines, & nous le respectons comme l'Ambassadeur de Iesus, auquel nous nous voulons donner entierement, & par consequent quiconque l'attaque, attaque tous les Abnaquiois. Le Capitaine qui prononça cette petite harangue, le fit d'un si bon accent, que les

104 *Relation de la Nouvelle France,*
principaux Anglois, qui demeurent sur la
riuere de Kenebek, l'ayant ouye, firent
venir le Pere, & le prierent par la bouche
d'un Anglois venu depuis peu de Boston,
lequel parloit fort bon François, d'ou-
blier tout ce qui f'estoit passé, l'assurans
qu'ils n'auoient plus aucune creance aux
faux rapports d'un valet estourdy : Qu'ils
voyoient bien que tous les Sauuages l'ai-
moient, qu'ils auoient de grands respects
pour luy, qu'eux-mesmes l'honoroient
comme vn Ministre du saint Euangile:
que la confiance que ces peuples auoient
en luy, nourriroit la bonne intelligence
entre les François, les Anglois, & les Sau-
uages de ces contrées; & là dessus paru-
rent les bouteilles & les tasses, & l'on beut
largement à la santé du Pere. Et comme
ils estoient de diuers endroits, chacun
prioit le Pere de luy donner vne visite en
son habitation, l'assurant qu'il y seroit
toujours receu avec honneur. En effect,
autant de fois que le Pere nauigeant sur le
fleuve de Kenebec, où ils habitent, les al-
loit saluer, ils le receuoient avec des té-
moignages d'une sensible bienueillance;
& depuis ce temps-là, ils ont toujours
parlé de luy fort auantageusement aux
Sauuages.

la
nt
e
1,
-
s
x
s
-
s

Ceux de *Naranchouak*, qui sont de tout temps les plus considerables de cette contrée, & qui ont de grandes alliances avec plusieurs nations de la nouvelle Angleterre, voulans donner des preuues de l'amour qu'ils portoient à leur Patriarche, & à sa doctrine, l'ont publiquement dans vne grande assemblée, naturalisé, & incorporé à leur Nation. Le Capitaine *Oumamanradok* qui harangua, dit hautement, que le Patriarche estoit non seulement leur maistre en la foy, mais qu'il estoit encore la meilleure teste du pays pour parler, & pour determiner de leurs affaires; & qu'encore qu'il y eust longtemps qu'il regardast le Soleil, qu'il n'estoit neantmoins qu'un enfant: que le Patriarche estoit vn vieillard tout remply de sagesse: cet homme est le meilleur cerueau de tous les Abnaquiois, & le plus affectionné à nostre creance.

La quatriesme preuue des affections qu'ont ces peuples pour Iesus-Christ, est tirée de leurs actions. *Cæpit Iesus facere, & docere*: Iesus commença d'operer nostre salut par ses actions, & puis par ses documens. Il ne veut pas que tous ceux qui luy appartiennent, soient des Docteurs,

mais il les veut tous obeyffans. Tu nous commandes (disoient-ils au Pere) de combattre, & de resister aux Demons qui nousattaquent: Ils sont en grand nombre, mais leurs forces diminuent de iour en iour, & nostre courage augmente.

Le Demon qui excite, & qui fomentele querelles & les inimitiez, est banny d'entre nous: Tu n'entends point de bruit dans nos cabanes: Les femmes ne s'ecrient point les vnes les autres. La mort soudaine de l'vn de nos Capitaines, en suite d'vn different qu'il auoit eu avec le Capitaine de ceux qui habitent sur l'embouchure de nostre Riuiere, nous a fait croire que cet homme tenu pour vn grand Sorcier, l'auoit tué secretement par ses sortileges: Nostre cœur réueilloit déjà les anciennes inimitiez que nous auons eües avec ces peuples, & nous estions sur le point de nous couper la gorge, & de nous faire la guerre: mais tes paroles ont banny ce Demon. Tu es nostre Pere, fais aussi nostre Arbitre: Parle dans nos conseils, tu seras escouté; nous remettrons toujours nos differens entre tes mains; nous voyons bien que tu nous aimes, souffrant, & ieusnant, & priant iour & nuit pour nous autre:

Pour le Demon de l'yurongnerie que tu auois chassé de nos cabanes en ton premier voyage, les Anglois l'ont ramené si tost que tu nous a quittez, mais il faut maintenant l'exterminer pour vn iamaï: car il nous oste la vie, il nous cause des meurtres, il nous fait perdre l'esprit, nous rendans semblables à des enragez. Allons presentement trouuer le Commis des Anglois, & luy tenons ce discours: Toy Commis de Pleimor & de Boston, peins nos paroles sur le papier, & les enuoye à ceux de qui tu dépends, & leur dis que tous les Sauuages alliez, qui demeurent sur le fleuue de Kenebek, haïssent autant la boïsson de feu, ou l'eau de vie, cōme ils haïssent les Hiroquois; & que s'ils en font encore apporter pour en vendre aux Sauuages, qu'ils croiront que les Anglois les veulent exterminer. Peins ces paroles, & nostre Patriarche nous seruira d'Ambassadeur, il les portera à vos Gouverneurs, accompagné des principaux d'entre nous: & apres cette defense, si quelqu'un s'en yure en cachette, on le fera punir selon que nostre Pere en aura ordonné.

Le Demon qui nous donne de la crainte de nos Sorciers, & de la creance pour

nos Pythonesse, qui deuinent les choses futures, & qui connoissent (à ce qu'elles disent) les choses absentes, ce Demon a perdu son credit. Tes prieres, & celles des petits enfans, & le recours que nous auõs à Dieu, nous font voir la vanité, & l'impuissance de ces Jongleurs, & de leurs sortilèges. Combien de fois auons-nous veu des personnes aux abois, que nous croyõs enforcelées, reuenir en santé, ayant prié celuy qui est le maistre de tous les Demõs? Il est vray que tous les Sorciers auoient maintenant leur foiblesse, & le pouuoir de Iesus. Quelques-vns mesme inuitent le Pere en leurs cabanes, & le traitent fort honorablement. Le plus remarquable, & le plus redouté d'entr'eux, nommé *Aranbinau*, qui autrefois auoit leuë la hache sur le Pere pour l'assommer, l'ayant trouué catechisant vn sien neveu, s'est rendu si docile aux paroles du Pere, qu'il fait maintenant profession de l'auoir pour amy intime.

Quant au Demon (disoient-ils) qui nous a fait aimer la polygamie, il est fort décrié parmy nous, puisque nous voyons bien les inconueniens & les desordres qui prouiennent de la pluralité des femmes.

C
f
c
d
a
t
l

n
b
n
n
n
n
l
q
a
l
r
u
f
g
t
e
e

Celuy qui dans cette bourgade pretend d'estre élu Capitaine, ne le sera iamais, fil ne quite l'une de ses deux femmes; & quand quelqu'un ne voudroit pas auoir de l'esprit, cela n'empescheroit pas que les autres ne se fissent Chrestiens. Ils adjouterent en suite de ces discours apostrofans le Pere.

Prends donc courage, demeure avec nous, puisque nous sommes prests de t'obeir. Tu es nostre compatriote; nous sommes tous de mesme nation. Tu es nostre maistre; nous sommes tes disciples. Tu es nostre pere; nous sommes tes enfans, ne nous abandonne pas à la furie des Demons. Ne croy pas qu'ils soient allez bien loing: ils nous viendront esgorger si tost que tu seras party: deliure-toy, & nous aussi, de la peine de tant de voyages, & si longs, & si fascheux, qu'on ne scauroit rien porter avec soy, ce qui nous met souuent en danger de mourir de faim. Nous sommes tesmoins que les principaux Anglois de ces contrées te respectent. Les Patriarches de l'Acadie nous ont dit qu'ils t'auoient escrit, que tu pouuois reuenir en nostre pays quand tu voudrois. Que deuiendront ceux qui mourront sans ba-

110 *Relation de la Nouvelle France,*

ptesme, ou sans confession en ton absence? Je vous aduoie, dit le Pere, qu'ils m'attendirent, & si ie n'eusse creu que Dieu me r'appelloit à Kebec par la voix de mon Superieur qui me mandoit, les travaux les plus horribles ne m'auroient iamais arraché du pays de ceux que j'aime plus que moy-mesme.

La dernière marque de la bonté de ces peuples pour la foy, est leur esprit desintereffé. Les Sauvages Hurons & les Algonquins peuuent attendre quelque secours de nos Peres, & par leur entremise, des Frâçois: mais les Abnaquiois ne peuuent pretendre de nous que leur instruction teute pure; ils voyent parmy eux vn Pere & son compagnon dans la necessité de toutes choses, n'ayant pour maison que leurs cabanes d'escorce, pour leur liét que la terre, pour leur nourriture que leurs salmigondis. Ils n'attendent aucune grace des Anglois, par la faueur des Iesuites: Ils n'ont point la pensèe de venir en marchandise à Kebec, leur ayant esté declaré dès l'an 1646. qu'vn ou deux Canots suffisoient, pour venir tous les ans renouveler les alliances qu'ils ont avec les nouveaux Chresttiens de saint Ioseph. Si bien

qu
pa
cu
Pe
leu
uei
pic
gu
au-
do
au
qu
les
me
ler
tab
poi
l'yu
cor
les
iug
ab
bai
me
dar
lais
son
cur

qu'ils n'ont point d'esperance, ny pour le particulier, ny pour le public, de tirer aucune vtilité temporelle de la venuë de nos Peres en leur pays. C'est Dieu seul qui leur a donné la grace, & la force de perseverer si long-temps dans des actions de pieté, sans maistre, sans docteur, & sans guide. C'est luy seul qui leur fait recevoir avec ardeur les enseignemens qu'on leur donne: C'est luy seul qui leur imprime au fond du cœur l'estime & l'affection qu'ils ont pour leur Pere; c'est luy seul qui les fait resister si fortement, & si constamment aux Demons dont ie viens de parler,, qui en verité paroissoient insurmontables, en vn pays où il n'y a point de loix portées contre les Sorciers, ny contre l'yurongnerie, ny contre la polygamie, ny contre les inimitiez & les haines mortelles: Dieu est leur seule & vnique loy. Or iugez maintenant, dit le Pere, si on peut abandonner ces peuples, à moins que d'abandonner Iesus Christ, qui prie fortement en leurs personnes, qu'on le tite du danger d'un precipice eternel. Peut-on laisser en proye aux Demons tant de personnes, & tant de nations, composées chacune de dix ou douze mille ames, sans en

112 *Relation de la Nouvelle France,*

auoir compassion? Les quitter, c'est quitter Iesus - Christ : les abandonner, c'est abandonner celuy qui nous dit aussi bien qu'à son Pere : *Vt quid dereliquisti me?* Pourquoy m'abandonnez-vous? Ces conquestes sont dignes des Princes & des Roys Chrestiens : mais bien peu se rendent dignes de recueillir ces palmes. On se bat bien souuent pour des roseaux, & on mesprise les lauriers & les palmes.

C H A P I T R E IX.

De la Guerre des Hiroquois.

VNe lettre enuoyée des TroisRiuieres, nous fournira vn Journal, de ce qu'ont fait cette année les Hiroquois en ce nouveau monde. Les voyes de Dieu ne sont pas moins iustes, pour estre cachées. Il abbaïsse souuent ceux qu'il veut exalter. Il enuoie vn homme chercher des Aneffes pour luy faire trouuer vn Royaume. Il exerce vn berger à tourner vne fronde, pour luy donner la victoire d'vn Geant, les Hiroquois ont quasi iusques à present, fait plus de bien en la Nouvelle France,

Fr
de
fe
rai
qua
stru
dou
re c
d'v
rité
Hu
Alg
de
ceu
accu
foie
stoie
che
tenc
com
venc
la ve
voir
pren
conr
les F
parn
raft l

France, qu'ils n'y ont fait de mal. Ils ont deliurés quantité d'ames des feux de l'Enfer, brullans leurs corps d'un feu elementaire. Car il est vray qu'ils ont conuertis quantité de personnes, & qu'ils sont les instrumés, dont Dieu s'est seruy pour tirer le doux de l'amer, la vie de la mort, la gloire de l'ignominie, vne eternité de plaisir d'un moment de souffrances, rudes à la verité; mais recompensées au centuple. Les Hurons estans dans l'abondance, & les Algonquins dans la prosperité, se rioient de l'Euangile. Ils vouloient massacrer ceux qui la publioient en leur país; ils les accusoient d'estre des sorciers, qui leur faisoient perdre secretement la vie, qui gastoient leurs bleds, qui causoient les feichesses, & les intemperies de l'air, ils les tenoient pour des traitres qui auoient communication avec leurs ennemis pour vendre leur país. Chose estrange, mais à la verité tres-remarquable, & qui fait voir que Dieu sçait bien par où il faut prendre les hommes, pour les attirer à sa connoissance, & à son amour! Si tost que les Hiroquois (vaincus pour l'ordinaire par nos Sauvages, deuant qu'on leur portast les bonnes nouuelles de l'Euangile)

114 *Relation de la Nouvelle France,*

les eurent iettés dans le precipice où ils sont encor, ces pauures gens se sont venus rendre entre nos bras, demandans l'abry & le couuert, à ceux qu'ils tenoient pour des traitres : recherchans l'amitié de ceux qu'ils auoient voulu massacrer, comme des Sorciers : pressans qu'on leur accordast, la vie de l'ame, puis qu'ils perdoient celle du corps : souhattans l'entrée du Ciel, puis qu'on les chassoit de leurs terres. Et il me semble que ie peux dire, avec vne tres-grande apparence de la verité, que les Algonquins, & les Hurons, & quantité d'autres Nations, que nous auons instruites, estoient perduës, si elles n'eussent esté perduës; & que la plus part de ceux qui sont venus chercher le baptesme dans l'affliction, ne l'auroient iamais trouué dans la prosperité, & que ceux qui ont rencõtré le Paradis dás l'Enfer de leurs tourmens, auroient trouué le veritable Enfer, dans leur Paradis terrestre. Disons donc que les Hiroquois ont rendu des hommes riches pensans les rendre pauures : qu'ils ont fait des saints, pensans faire des miserables : en vn mot, qu'on leur doit (sans toutefois qu'on leur en ait aucune obligation) la conuersion, & la fan-

et
q
pa
ne
fo
de
fo
br
tie
gi
nu
en
po
pl
me
les
est
rui
liu
ou
ce
pre
pel
me
rer
Fra
bar
c'el
dise

Étification de plusieurs ames. Mais il faut que ie confesse, que s'ils ont fait du bien par cy-deuant, qu'ils paroissent maintenant à nos yeux comme des monstres, qui sont prests de nous engloutir. Qu'on perde les biens, qu'on perde la vie, qu'on soit tué, qu'on soit massacré, qu'on soit brulé, rosty, grillé & mangé tout vif, patience: il n'importe, pourueu que l'Euangile ait son cours, & que Dieu soit connu, & les ames sauuées: on gagne plus en ce trafic qu'on n'y perd. Mais que la porte du salut soit fermée aux nations plus peuplées qui habitent les riués de la mer douce des Hurons? Que les nouvelles Eglises de Iesus-Christ, fondées & establies par la pieté de la France, soient ruinées, & tant de nouveaux Chrestiens liurez à la gueule de ces Lions? Que les ouuiers Euangeliques, & les Pasteurs de ce bercail soient bannis & chassés d'apres de leur troupeaux: C'est ce qu'on appelle vn grand malheur, auquel neantmoins les hautes puisances peuuent aisémēt remedier, nonobstant les desordres de la France, causez par des Hiroquois aussi barbares que ceux de l'Amerique: mais c'est trop s'écarter de mon but, entrons en discours.

116 *Relation de la Nouvelle France,*

Le sixiesme de Mars de l'année dernière 1652. les Hiroquois, qui ont rodé tout le Printemps & tout l'Esté à l'entour des habitations Françoises, désirerent vne Escouade de Hurons qui les alloient chercher bien loing, & qui les trouuerent bien pres sans y penser. Ils estoient en embuscade à la riuere de la Magdelaine, six lieues ou enuiron au dessus des trois Riuieres: Cette Escouade commandée par vn nommé *Toratati*, tomba entre leurs mains, & fut entierement défaire.

Le 10. de May, le Pere Iacques Buteux (comme il a esté remarqué au premier Chap. de cette Relatoin) fut mis à mort avec vn François qui l'accompagnoit, nommé Fontarabie.

Le 13. du mesme mois, vne troupe d'Algonquins s'en allans au pays des Attikamegues, & passans par le lieu où le Pere Buteux auoit esté massacré, furent surpris, & défaits. Vn ieune homme ayant tué vn des Hiroquois qui les surprirent, fut au mesme lieu bruslé, & tourmenté d'vne façon horrible.

Le 16. du mesme mois, les Algonquins des trois Riuieres ayans appris la défaire de leurs gens, s'en allerent attendre les

Hiroquois au passage : mais ils tomberent dans les pieges qu'ils vouloient tendre à leurs ennemis, vne autre bande d'Hiroquois cachée dans le Lac de S. Pierre, où ils alloient dresser leur embusche, les tailla en piece pour la pluspart.

Le mesme iour arriua à Montreal vn soldat Huron, de la compagnie de Torarati, qui s'estoit sauué des mains des Hiroquois ; il rapporta que ce Capitaine auoit esté brulé, & qu'on auoit donné la vie à ceux qui restoient de sa bande. C'est ainsi que les Hiroquois grossissent leurs troupes.

Le 15. du mesme mois, vne femme Huronne trauaillant à Montreal à cultiuier du bled d'Inde, fut enleuée par les Hiroquois, avec deux de ses enfans. Ces miserables se cachent dans les bois, derriere des fouches, dans des trous qu'ils font en terre, où ils passent les deux & trois iours quelquefois sans manger, pour attendre, & pour surprendre leur proye.

Le 21. vn soldat François & vn Sauvage trauerfans le grand Fleuve dans vn Canot, deuant le Fort des trois Riuieres, furent attaquez, & tous deux blesez ; le Sauvage mourut deux iours apres de ses blessures.

118 *Relation de la Nouvelle France,*

Le 26. du mesme mois de May, vn François qui gardoit du bestial à Montreal, fut mis à mort, & vne femme Françoisë fut blessée de cinq ou six coups bien fauorables, puis qu'elle n'en mourut pas, son courage la tira du danger. Ces Lutins sont par tout, & en tout temps.

Le 8. de Iuin, deux Hurons tendans vne ligne pour prendre du poisson, proche des Isles du fleuue appellé les trois Riuieres, furent massacrez. Comme ce lieu est tout proche des habitations Françoises, on accourut au bruit, on poursuivit les Hiroquois, qui se sauuerent, abandonnans leur bagage, & les cheueleurs de deux hommes qu'ils auoient tuez.

Le 19. du mesme mois, trois Canots arriuerent par le fleuue des trois Riuieres, portās nouvelle que les Hiroquois estoient entrez bien auant dans le pays des Artikamegues, & qu'ils les auoient defaits pour la troisieme fois.

Le 2. de Iuillet, à cinq heures du matin, quelques Hurons s'en allans à la pesche vis-à-vis du Fort des François, à l'autre bord du grand fleuue, qui est assez large en cet endroit, les Hiroquois qui estoient en embuscade, leur courent sus : mais ils

se ietterent dans la chaloupe des François, qui les estoient venus escorter. Les Hiroquois montent dās leurs Canots, ils font feu de tous costez, poursuiuans cette chaloupe; qui mettant la voile au vent, setira de ce danger. Estant abordée proche du Fort des François, quelques soldats s'embarquent, les Sauvages les suivent dans leurs Canots, ils donnent la chasse aux Hiroquois, les pressent de fort pres: mais comme ils sont adroits, ils firent alte, se mettant à l'abry de nos armes à feu; & voyans que la peau de Lyon ne les pouuoit pas couvrir, ils se voulurent seruir de la peau du Renard. Ils enuoyent vn Canot vers nos gens, poussé par deux hōmes, qui demandent à parlementer. On leur enuoye vn Canot de nostre costé, conduit par deux Hurons, & vn Algonquin: ces deux Canots se parlerent enuoye de l'autre de la portée d'vn pistolet. Les Hiroquois dirent qu'ils estoient conduits par vn nommé *Aontarifat*, leur Capitaine, & qu'il vouloit parler aux François & aux Sauvages leurs alliez. On leur fit responce qu'ils descendissent vis-à-vis le Fort des François, & que là on leur parleroit: Ils sy

120 *Relation de la Nouvelle France,*
transporterent en vn moment, & de là ils
enuoyerent deux Canots au quartier des
François : l'vn portoit vn ieune Huron
qu'ils auoient pris, & qu'ils mirent à terre
en vn lieu vn peu au dessus du Fort, pour
aller voir ses parens qui estoient parmy les
François, c'estoit pour les solliciter à qui-
ter leur party. L'autre Canot n'approcha
pas de la terre, il s'escria de dessus l'eau, &
demanda que les trois Capitaines, des
François, des Algonquins, & des Hurons
passassent la riuere, pour aller traiter
avec leurs gens, & qu'ils enuoyeroient
de leur costé les trois hommes les plus
considerables d'entr'eux. On se mocqua
de cette proposition, & cependant quel-
ques Canots s'approchans pour desbau-
cher nos Hurons, & les tirer à leur party,
on en prit vn qui portoit trois Hiroquois,
dont les deux estoient Capitaines fort si-
gnez pour leurs meurtres, en toutes les
habitations Françoises. Ils furent plus
heureux que les autres: car nos Peres les
instruisirent, & les baptiserent deuant
leur mort.

Le 25. du mesme mois de Iuillet, vne
Escouïade composée de plus de cent Sau-
uages, se doutans bien que les ennemis

estoyent respandus en diuers endroits, partirent pour en découvrir quelques-uns, ils firent deux rencontres, se battirent fort & ferme, sans que nous sçachions avec quel succez du costé des Hiroquois; pour nos gens, ils retournerent le septiesme d'Aoult, ayant perdu deux hommes, & rapportans fort blesez.

Le 18. d'Aoult, quatre habitans des trois Riuieres descendans vn peu au dessous de la demeure des François, furent poursuiuis des Hiroquois, qui en tuerent deux, à ce qu'on dit, & emmenerent les deux autres pour les sacrifier à leur rage.

Le 19. l'eschee fut bien plus grád. Monsieur du Plessis Kerbodot, Gouverneur des trois Riuieres, prenant avec soy quarante ou cinquante François, & dix ou douze Sauvages, les fit embarquer dans des chaloupes, pour donner la chasse à l'ennemy, & recouurer, si on pouuoit, les prisonniers, & le bestial des François, que l'on croyoit enleué. Ayant vogué environ deux lieües au dessus du Fort, il aperceut les ennemis dans des broffailles, sur le bord des bois: il met pied à terre dans vn lieu plein de vases, & fort desavantageux. Quelqu'vn luy represente l'a-

122 *Relation de la Nouvelle France,*

uantage de l'ennemy, qui auoit la forest pour retraite; il passe outre, marche teste baissée: mais son courage luy fit perdre la vie, & à quinze François. Pendant ce combat, quelques Hiroquois destachez de leur gros, casserét la teste à vn pauvre Huron & à sa femme qui traualloient en leur champ, non loing des habitations Françaises. Dieu qui balance les victoires, & qui leur donne des limites, monstra dans ce desastre qu'il nous vouloit conseruer: car si les Hiroquois se fussent seruis de leur auantage, comme la terreur festoit iettée parmy nos gens qui auoient perdu leur Chef, ils auroient bien esbranlez les habitans des trois Riuieres: mais ils se retirerent comme des gens qui ne sçauoient pas iouyr de leur victoire, & laisserent les François acheuer leurs moissons, & faire leur recolte en paix, mais non pas sans douleur.

Le 23. du mesme mois d'Aouft, on alla visiter le lieu du combat, l'on trouua ces paroles escrites sur vn bouclier d'Hiroquois: *Normanville, Francheuille, Poisson, la Palme, Turgot, Chaillou, S. Germain, Onnejochronons & Agnechronons. Je n'ay encore perdu qu'un ongle. Normanville ieu-*

ne homme, adroit & vaillant, qui entendoit la langue Algonquine & l'Hiroquoise, auoit escrit ces paroles avec vn charbon, voulant donner à entendre que les sept personnes dont on voyoit les noms, estoient prises des Hiroquois, appellez, *Onieochronnons, & Agnechronnons*, & que l'on ne luy auoit fait encor autre mal que de luy arracher vn ongle. Je crains fort que ces pauures victimes ne soient immolées à la rage, & à la fureur de ces Barbares. Vne Dame honorée pour sa vertu, a escrit à quelque personne en France, qui auoit connoissance du sieur de Normanville, qu'il sembloit auoir eu quelque presentiment de sa prise. Il est probable (disoit-il à cette Dame vn peu deuant que de tomber entre les mains de ces Barbares) qu'estant tous les iours dans les occasions, ie pourray estre pris des Hiroquois : mais j'espere que Dieu me fera la grace de souffrir constammēt leurs feux, & que j'auray le bonheur de baptiser quelques enfans moribons, & mesme quelques malades adultes, que j'instruiray dans leur pays deuant ma mort.

Le 30. du mesme mois d'Aouſt, les Hiroquois prirent encore vn ieune Huron,

124 *Relation de la Nouvelle France,*
& l'emmenèrent tout vif en leur pays.

Vne lettre dattée du premier de No-
uembre, parle en ces termes. Quelques
Hurons nous viennent d'apprendre, que
deux François ont esté recément tuez aux
Trois Riuieres, & que deux autres ont eu
les bras cassez. Ils adjoustent qu'en passant
la nuit vers la Roche bruslée, ils ont ouy
chanter les Hiroquois, côme ils ont cou-
stume de chanter quand ils tourmentent
leurs prisonniers.

Vn Algonquin vient d'arriuer à Sillery,
qui dit que ces mesmes Barbares se saisi-
rent hier, vis-à-vis de sainte Crois, d'vn
Sauuage & de deux femmes de sa nation.
Quantité de nos Neophytes sont allez à
la chasse en ce quartier-là, ie crains fort
qu'ils ne donnēt dans les pãeaux de ces
chasseurs d'hommes. Noël Tekotierimat
sen va promptement armer la ieunesse,
qui est icy en assez bon nombre, pour ob-
uier à ce malheur : mais il souhaiteroit
bien que Monsieur nostre Gouverneur
luy donnast vne escorte Françoisse. Voila
ce que porte certe lettre.

Pour comble de toutes nos calamitez,
on nous assure que les Hiroquois veulēt
rassembler toutes leurs forces, pour nous

venir perdre l'Hyuer prochain, c'est le rapport qu'en ont fait les fugitifs, & la raison qu'ils en donnent, est fort probable. Ils disent donc que les Hiroquois d'endas, nommés, *Agneehronnons*, demanderent l'an passé, du secours aux Hiroquois des pays plus hautes, nommés les *Sontouaheronnons*, pour venir combattre les François: mais que les *Sontouaheronnons*, repondirent qu'ils auoient des ennemis voyfins sur les bras, & que s'ils les vouloient venir aider à les destruire, qu'ils se ioindroient à eux par apres, pour perdre les François. Les Hiroquois *Agneehronnons*, ont accepté la condition, ils ont enuoié leurs troupes avec celles des *Sontouaheronnons*, qui, avec ce secours, ont destruit la nation Neutre, qui leur estoit voisine. Si bien qu'ils sont obligés de se ioindre avec les Hiroquois nommés *Agneehronnons*, pour venir combattre les François, voilà ce que portent les memoires qui ont seruy de matereaux, pour bastir ce Chapitre.

Le Demon sçait bien prendre son temps. Voyant que l'ancienne France est déchirée par ses propres enfans, il veut destruire la nouvelle, pour retablir son Do-

126 *Relation de la Nouvelle France,*
maine & son Royaume , qu'il va perdant
tous les iours , par la conuersion de ces
pauvres Americains septentrionaux, dont
desia quelques Milliers sont entrez au
Ciel, par la porte de la foy , du Baptisme,
& d'une sainte vie. Ceux qui restent &
qui forment vne Eglise fort innocente ,
s'ecrient, secourés nous vous autres, qui
dites, que vous estes nos freres : ne laissez
pas estouffer par les Hiroquois le germe
de vostre creance, & la graine de la foy, &
la semence de l'Euangile, que nous auons
receuë par vostre entremise. Si vous ay-
mez Iesus-Christ deffendez ceux qui l'ay-
ment, & qui sont baptifez en son nom.

Il y a quelque temps qu'on demandoit
des soldats; & leur folde : ou leur appoin-
temens , on demandoit leurs viures , &
leurs armes , & leur passage , à present
que le pays donne des bleds : pour nour-
rir ses habitans , & qu'il se fait tous les
iours , on ne demande plus pour le sou-
tient de ces grandes contrées , que le
payement du passage de deux ou trois
cens hommes de trauail , chaque année:
les habitans du pays , les nourriront , &
payeront leurs gages. La France , qui se
descharge incessamment dans les pays

c
c
l
C
q
ic
n
q
n
n
t
qu
er
pl

estrangeurs, ne manque pas d'hommes pour dresser des Colonies, Dieu vueille qu'elle ait assez de charité, pour les faire passer en vn lieu, où ils viueroyent plus saintement, & plus à leur aise, & où ils seroyent, la deffence, & le secours, de Iesus-Christ, qui honore tant les hommes, qu'il les veut sauuer par le secours des hommes. C'est assés, finissons ce Chapitre par vne lettre, qu'un Capitaine Sauuage, & bon Chrestien, à enuoyée au Pere Paulle Ieune, qui trauaille en l'ancienne France pour le salut de la nouvelle.

Pere le Ieune il me semble que ie te voy quand on me lit ta lettre, & il me semble que ie suis avec te, quand ie te parle, par la bouche, ou par la plume du Pere de Quen. Je ne mens point, il me semble que c'est auiourd'hui que tu m'as baptizé, ie vicilly, mais la foy me vieillit point en moy. J'ayme autant la priere au bout de quinze ans, que le premier iour, que tu m'as instruit. Nous Changeons en tout, nous autres gens de ce pays cy, mais ie t'affure, que ie ne changeray iamais, en ce que tu m'as enseigné, & en ce que nous enseigne celuy qui nous gouerne en ta place. Voire mesme ie ne change quasi

plus de lieu, ie passeray l'Hyuer prochain à *Ka-Miskouaouangachii*, que vous n'omez S. Ioseph, comme j'y ay passé le precedent. Ie suis quasi tout François. I'ay ris quand le Pere de *Quen* m'a dit que tu auois monstré la robe que ie t'enuoyay l'Automne passé, à des Dames d'importance de vostre pays, & qu'elle leur auoit agréé: Ce n'est pas qu'elle soit belle, c'est qu'elles aiment, & qu'elles voyent volontiers ce qui vient de nous autres. I'eusse volontiers veu la robe que tu m'enuoyes; on dit qu'il y a de l'or dessus. N'as-tu point eu cette pensée, Noël deuiendra orgueilleux quand il s'en seruira. Ne laisse pas de l'enuoyer le Printemps prochain, si ie meurs cet Hyuer, mon fils, quand il sera plus grand, la portera, & il logera dans la maison qu'on a fait pour nous au Fort de *Sillery*: haste-toy de venir, & de nous amener quantité de porteurs d'espées, pour esloigner de nos testes les *Hiroquois*. Nous serons bien tost des ames de trespassez: n'attends pas que nous soyons au tombeau pour nous venir voir, c'est ton bon amy Noël *Tekouerimat* qui t'escrit, & qui te dit, qu'il priera toujours Dieu pour toy, & pour ceux qui nous assistent.

Parle

Parle au grand Capitaine de la France, & luy dis que les Hollandois de ces costes nous font mourir, fournissans des armes à feu, & en abondance, & à bon prix, aux Hiroquois nos ennemis. Dis-luy qu'il donne secours à ceux qui croient à celuy qui a tout fait, & qui sont baptisez. C'est la fin de mon discours.

CHAPITRE X.

De la vie & de la mort de la Mere Marie de S. Ioseph, decedée au Seminaire des Ursulines de Kebec.

LA Mere Marie de l'Incarnation, Superieure du Seminaire des Ursulines de Kebec, en la nouvelle France, voulant consoler ses Sœurs sur la mort de la Mere Marie de saint Ioseph, leur a enuoyé vn abregé de sa vie, de sa mort, & de ses vertus. Ces Memoires estans tombez entre mes mains, j'ay creu que ce seroit faire tort au public de renfermer ce thesor dans les seules Maisons des Ursulines. Ten ay donc tiré la pluspart des choses que ie vay déduite dans ce Chapitre.

De son Enfance.

LA Mere Marie de saint Ioseph naquit en Anjou le septiesme de Septembre de l'année 1616. Elle estoit fille de Monsieur & de Madame de la Troche de saint Germain, ses pere & mere, personnes de vertu, de merite, & de condition. Le Saint Esprit la preuint dès sa plus tendre enfance, de mille graces, & de mille benedictions, qu'elle attribuoit toutes à la sainte Vierge, disant que Madame sa mere l'auoit dediée & consacrée à cette Reyne des Vierges dès le moment de sa naissance, & que c'estoit pour ce sujet qu'elle luy fit donner le beau nom de Marie, qui luy estoit bien si agreable, que iamais elle ne s'est ouïe appeller de ce nom, qu'elle n'en ait ressenty de la douceur. Cette Vierge Reyne, & Mere des Vierges, respandit dans le cœur de cette petite l'amour de la pureté & de la Religion, deuant qu'elle sceust que c'estoit que pureté & que Religion, si ce n'est que l'ondie, ce que quelques personnes ont remarqué, que l'usage de raison luy auoit esté notablement auancé.

Messieurs ses parens se pourmenans certain iour dans l'allée d'un bois de l'une de leurs maisons, enuoyerent querir leur petite Marie, qui n'auoit pour lors que quatre ans: Le valet de chambre ou le laquais qui la portoit entre ses bras, luy fit en chemin quelques caresses melleantes, la pauvre enfant se mit à pleurer, & à se debatre d'une façon si estrange, que cet homme estonné eut bien de la peine de forger vn mensonge pour cacher le sujet de ses pleurs. Or ie dirois volontiers que c'est là le plus grand peché qu'elle ait iamais commis contre la pureté. M'ayant rendu en la nouvelle France vn compte fort exact de toutes les actions de sa vie, ie puis dire (pour rendre hōneur & gloire à la source de toutes les bontez) que ie ne me souuiens pas d'auoir remarqué aucune faute qui approchast de loing d'un peché grief. Me parlant puis apres des caresses de cet homme, qui passerent en vn moment, elle pleuroit encote à chaudes larmes, non pas qu'elle creust y auoir commis aucune offense, mais par vne sainte ialousie pour la pureté, se plaignant avec douleur, de ce qu'estant si particulièrement dediée & attachée à la sainte Vic-

132 *Relation de la Nouvelle France,*
ge, elle eut fait ce miserable rencontre,
injurieux à sa pureté.

Elle fuyoit l'abord des hommes dès ce petit aage, non par grande conduite de la raison, mais par l'instinct d'un Esprit superieur, qui luy faisoit parler d'estre Religieuse, sans les connoistre que de nom. Monsieur son pere la voyant d'une humeur gentille, prenoit plaisir de la contrarier dans cette inclination, il luy disoit souuent qu'il la vouloit marier à un petit Gentilhomme qui estoit de son aage, & souuent luy faisoit de petits presens, qu'il disoit luy estre enuoyez de sa part. La pauvre enfant se demenoit, & s'affligeoit si fort, prenant cette raillerie pour vne verité, que Madame sa mere s'apperceuant que la tristesse commençoit à la desfecher, pria Monsieur son mary de se priver de cette recreation. Arriuua certain iour qu'un homme de condition la voulant agacer, la baissa par surprise; elle, en se retournant, luy donna un soufflet si serré qu'il le sentit bien, quoy qu'il ne fust porté que de la main d'un enfant.

Ayant remarqué que Madame sa mere donnoit l'aumosne aux pauvres, & qu'elle parloit d'eux avec compassion: sou-

uent elle se déroboit d'aupres d'elle pour leur porter son déjeufner, & sa collation, & mesme ce qu'elle pouuoit trouuer en la cuisine. Sa bonne mere s'en estant aperceüe, non seulement ne l'improoua point, au contraire elle l'embrassa, la careffa, & luy donna toute permission de donner l'aumosne, & de visiter les pauvres qu'elle nourrissoit, la menant avec elle pour la resiouyr quand elle alloit distribuer ses charitez. *Bona arbor, bonos fructus facit.* D'un bon arbre il vient de bons fruitcs.

Elle auoit vne auersion naturelle aux bijoux, aux affiquers, & à ces petits menus fatras, qui font bien souuent les plus belles occupations des filles qui aiment le monde. Elle portoit enuie à la condition d'une petite bergere qu'elle voyoit en certain endroit, pource qu'elle estoit deliurée du soin de porter des gands, d'ajuster vn masque, de conseruer de petits ornemens qu'on luy donnoit, & de se composer à la mode. Messieurs ses parens qui la voyoient gentille, & d'un naturel si aimable, & d'ailleurs si esloignée des façons de faire des personnes de sa condition, qu'on eleue pour le monde, la voulurent

mettre dans les dispositions de se consacrer entièrement à Dieu, si l'on daignoit l'appeller à son service. Madame sa mère la conduisit elle mesme à Tours, en l'age de huit à neuf ans, & la confia aux bonnes Meres Ursulines, à qui Nostre Seigneur a donné beaucoup de graces pour élever la ieunesse en sa crainte & en son amour.

Cette ieune Damoiselle rait bien tost les cœurs de toutes ses compagnes; elle prit sur elles un empire par ses deferen-ces, par les civilités, & par les petits services qu'elle leur rendoit, si bien qu'elles la regardoient cōme leur petite maistresse; & iamais ne furent jalouses de la voir aimée par dessus les autres, iusques-là, que les Religieuses se seruoient d'elle pour l'instruction des autres. Et encore qu'elle fust fort gaie, & qu'elle aimast ses petits diuertissemens, c'estoit toujours sans prejudice de ses deuotions, s'appliquant avec un grand plaisir à la lecture de la vie des Saints, notamment de ceux qui auoient trauillé à la conuersion des ames. De là vient qu'elle aimoit, & qu'elle honoroit uniquement l'Apostre des Indes, S. François Xavier, faisant de sa vie ses innocen-

res delices , en sorte qu'elle se déroboit souuent de ses compagnes , & se priuoit de ses recreations, pour trouuer le temps de la lire.

Je ne sçay si la delicateffe de son naturel , ou la contention qu'elle apportoit pour acquerir la vertu , la firent tomber malade: quoy qu'il en soit , les Medecins iugerent qu'il la falloit remettre en son air natal: elle ne fut pas long-temps chez ses parens, qu'elle ne retournaist à sa premiere santé. Elle ne quitta point ses deuotions, pour estre esloignée de la maison , & de la conduite des Meres Ursulines. Elle se confessoit, & se communioit fort souuent; elle donnoit quelque temps à l'oraïson mentale; elle parloit de Dieu, & portoit les domestiques à la pratique des vertus, avec vn raisonnement si solide, que Monsieur & Mada. de la Troche ne pouuoient conceuoir qu'une fille de son aage pût monter si haut, à moins que d'estre douée d'une grace fort extraordinaire.

Comme elle se sentit entierement guerrie, elle demanda permission de retourner en son petit Paradis: Elle l'obtint, mais non pas sans peine: car le nouveau

136 *Relation de la Nouvelle France,*

commerce, & les nouveaux entretiens qu'elle auoit eüe-auec ses parens, les auoit si estroitement liez de part & d'autre, que quand il fut question de se separer, ie ne scay qui souffrit dauantage, des parens ou de l'enfant. Elle a dit depuis, que l'amour qu'ils luy portoient, que la confiance que luy tesmoignoit sa bonne mere par dessus ses freres & ses sœurs, l'auoient si doucement charmée, que la violence qu'elle se fit pour les quitter la pensa faire tomber, & pasmer de douleur. D'autre costé, Messieurs ses parens iamais neluy peurent dire Adieu; & Madame sa mere craignant d'exceder dans les tendresses qu'elle auoit pour sa fille, ne la pût reconduire, elle pria vne sienne parente de luy rendre cet office d'amour & de charité.

Nostre ieune Damoiselle ayant rompu ses Liens, & ses chaines; par vn desir d'estre toute à Dieu, ne fut pas si tost éloignée de la maison de son Pere, que la ioie s'empara de son cœur. Vous eussies dit que l'Esprit de Dieu la faisoit voler, & qu'il la faisoit iouir du triomphe apres cette noble victoire. A mesme temps qu'elle est renduë à la maison des Ursulines, elle

entre dans vn nouveau Combat. Elle prie, elle coniuure les Meres de la receuoir en leur Nouitiat, pour estre Religieuse. On luy dit qu'elle n'a pas l'age, qu'elle n'a que treize ans ou enuiron, & qu'il en faut quatorze; ce rebut, & ses ferueurs, la faisoient deseicher, elle prenoit garde par où la Superieure, & les Religieuses deuoient passer, elle les attendoit, & les supplioit les deux genoux en terre d'auoir pitié d'elle. On luy repart, qu'elle n'a point de santé, & qu'il faut plustoit parler de la renuoyer chés Messieurs ses parens, que de l'admettre au Nouitiat. La pauvre enfant soupiroit, & protestoit que le Nouitiat seroit sa guerison. La Mere de sainct Bernard qui l'aymoit vniquement, iugea qu'il luy falloit donner ce contentement, avec obligation neanmoins de sortir si Messieurs ses parens la vouloient retirer: elle s'acorde à ce qu'on luy demande, pour iouir de ce qu'elle demandoit, & Dieu luy fit la grace de trouuer sa santé dans ce lieu de benediction. La crainte apres tout qu'elle eut d'é sortir, luy fit mettre aussi-tost des messagers, & des lettres en campagne, pour obtenir de Monsieur son pere, & de Madame, sa me-

138 *Relation de la Nouvelle France,*
re, la grace d'estre Religieuse Ursuline,
sans toutefois leur dire qu'elle eut desia
fait le premier pas. Voicy comme cette
faueur luy fut accordée.

De son Nouriat & de sa Profession.

Monsieur & Madame de la Troche
voyans que leur fille entroit sur sa
quatorzième année, & qu'elles les pres-
soit fortement de luy accorder l'entrée en
Religion, ils se transporterent à Tours, à
dessein de la bien esprouer : car quoy
qu'ils l'eussent offert à Dieu dès son ber-
ceau, en cas qu'il luy pleut l'aggrer pour
sa maison, si est-ce neantmoins que l'a-
mour qu'ils luy portoient, leur fit prendre
resolution de ne la point quitter, qu'à
bonnes enseignes, & qu'il ne fussent en-
tierement conuaincus, de la solidité de
son appel. Si tost qu'ils sont arriués, ils la
retirent du Monastere, & la renans au-
pres deux, ils dresrent deux bateries, ca-
pables de renuerser toute autre vocation
moins forte que la sienne. P'auoué qu'il est
bon que les parens fondent les volontés
de leurs enfans : car il ne faut pas croire à
toutes sortes d'esprits : mais aussi faut-il

co
ha
en
le
fr
fal
foi
rité
vn
me
de
lor
rot
que
dar
offr
ne i
tes
l'am
mab
elle
M
gen
dres
luy
pass
fées
de l

confesser que Dieu ne crie pas tousiours si haut , & qu'il ne se fait pas si fortement entendre , qu'on ne puisse diuertir l'oreille d'un enfant , & le retirer du lieu , où Nostre Seigneur luy destinoit les graces de sō salut. Monsieur de la Troche qui connoissoit la trépe de l'esprit de sa fille , qui en verité ne tenoit riē de la fille , l'attaque par un fort raisonnement , luy faisant voir les moyens de se sauuer , sans se donner tant de peine , luy representāt les dangers d'un long repētir , quand on se voit liée & garrōtée par vne lōgue chaine de souffrāces , que la vie religieuse traîne apres soy. Madame sa mere la baisoit , la caressoit , luy offroit tout ce qui peut gagner le cœur d'une ieune Damoiselle de sa cōdition. Toutes ces offres ne la touchoient point ; mais l'amour qu'elle sentoit pour vne mere si aimable , luy dechiroit les entrailles , quand elle pensoit à la separation.

Mais comme elle estoit d'un naturel fort genereux , elle resista fortement aux tendresses de la nature , & Nostre Seigneur luy mit pour lors en bouche , de si beaux passages de l'Escriture , & de si belles pensées des sains peres , touchant le bonheur de la vie Religieuse , elle les deduisoit

140 *Relation de la Nouvelle France,*
avec vne telle fluidité & avec vne telle
eloquence , que ses parens , & plusieurs
personnes de condition, qui l'ecouroient;
demeurans surpris , conclurent qu'il ne
falloit pas resister dauantage à l'esprit, qui
rend diserte la langue des enfans.

On la fit donc rentrer au Couuent des
Meres Ursulines, où le Demon qui preuoit
la sainteté de ce braue sujet , luy li-
ura vne furieuse attaque. Il luy étalle dans
vn beau iour , toutes les raisons que Mon-
sieur son pere luy auoit apportées pour la
diuertir de son dessein : Il efface de sa me-
moire toutes les reparties, que Dieu luy
auoit suggeréz. Il reueille toutes les ten-
dresses qu'elle auoit pour vne mere , qui
iamais ne se l'assoit de la voir , & de l'ai-
mer, la secouffe fut si grande, & les tene-
bres si epaisses , que sentant ses forces
ebranlées, elle se ietta comme à corps per-
du , entre les bras de la sainte Vierge,
faisant toutes les deuotions qui luy ve-
noient en l'esprit, pour gagner son cœur,
& pour obtenir par son entremise, la deli-
urance de cette tentation. La pensée de
quitter sa mere pour vn iamais l'espou-
uantoit; mais enfin le desir d'estre à Dieu,
& de s'iuire les maximes de l'Euangile;

li
f
n
u
q
a

R

b

c

m

le

fi

qu

le

&

q'

p'

d'

te

C

ye

pr

tr

oi

ne

lu

Be

luy firent prendre resolution , en la presence de la sainte Vierge , de boire l'amertume du calice de son fils , & de perseverer constamment dans sa maison , quand tous ces tourmens , la deuroient accompagner iusques à la mort.

Le iour qu'elle prit le saint habit de la Religion, luy fut encore vn iour de combat. On a coustume d'habiller les filles en ce dernier iour de leur siecle, conformément à l'estat qu'elles auroient tenu dans le monde. Nostre Nouice parut si ajustée, si modeste aux yeux de Madame sa mere, que s'approchant d'elle pour luy donner le dernier Adieu, elle la saisit, l'embrassa, & la tint si long-temps colée sur son sein, que Monsieur de la Troche la voyant sans parole, & comme pasmée, luy arracha d'entre les bras, pour la conduire à la porte du Monastere d'où elle estoit sortie. Cette separation tira quelques larmes des yeux de la fille, & laissa la mere dans vne profonde douleur. Si tost qu'elle fut entrée, on luy oste ses habits de parade, & on luy donne avec les ceremonies ordinaires, celuy qu'elle auoit tant desiré. On luy fit aussi porter le nom de saint Bernard : nous dirons cy-apres comme

142 *Relation de la Nouvelle France,*
elle prit celuy de saint Ioseph.

Nostre Seigneur la reuestit interieurement de l'onction & de la grace, signifiée par son voile, & par les autres appartenances de son habit. Vous eussiez dit qu'elle commençoit par où plusieurs acheuent. P'estois rauie d'estonnement, dit la Mere de l'Incarnation, de voir en vne fille de quatorze ans, non seulement la maturité de celles qui en ont plus de vingt-cinq, mais encore la vertu d'une Religieuse desia bien auancée. Rien de puerile ne paroissoit en sa ieunesse, elle gardoit ses Regles dans vne si grande exactitude, qu'on eut dit qu'elle estoit née pour ces actions. Et le haut sacrifice de l'entendement & de la volonté, qui fait suer tant de personnes, luy estoit comme naturel. En vn mot, son esprit toujours esgalement ioyeux, la rendoit tres-aimable, & tres-agreable à toute la Communauté, & elle veilloit si soigneusement sur soy-mesme, qu'il ne falloit pas luy donner deux fois des aduis sur vne mesme chose, voire-mesme elle se tenoit pour auisée, & pour reprise des fautes qu'elle voyoit corriger en ses compaignes. Je ne diray rien de ses deuotions, notamment

f
ti
fi
el
fi

el
dr
m.
m.
ar
fa.
ue.
ble
pre
sep
pre
qu'
sion
parc
n'y
Leu
mai
dée
L
souu

de l'amour qu'elle auoit pour la saincte Vierge, nous en parlerons en son lieu, il suffit de rendre ce tesmoignage tres-authentique, & tres-veritable, que depuis son entrée au Nouuiat iusques à sa mort, elle s'est toujours efforcée de respondre fidelement à la grace de sa vocation.

Les deux ans de son Nouuiat sainctemēt escoulez, Messieurs ses parens luy vindrent liurer la derniere bataille: Mada. sa mere déplie le reste de sa rhetorique, elle met au iour toutes ses affections, tout son amour, & toutes ses tendresses, assurant sa chere fille qu'elle la receura à bras ouuerts, si la vie d'une Religion assez penible luy est tant soit peu desagreable: elle proteste qu'elle ne peur, sans violence, se separer d'elle. Monsieur son pere luy presente, qu'il n'y a encore rien de fait, qu'elle est encore dans la plaine possession de sa liberté, qu'il ne faut que trois paroles pour l'enchaîner, en sorte qu'il n'y aura plus de remede à son repentir. Leur dessein n'estoit pas de resister à Dieu: mais de faire la guerre à vne vocation fondée sur le sable mouuant.

La liaison des cœurs ne se rompt bien souuent qu'avec violence. Qui dit mere,

144 *Relation de la Nouvelle France,*

dit vne amante; & qui parle d'un enfant bien né, parle d'un cœur plein d'amour, & de respect. Nostre Nouice ne pouuoit quitter Dieu, ny ses parens: Elle eust désiré, ou que sa mere se fust faite Religieuse avec elle, ou que ses parens eussent conuerty leur maison en vn Monastere de son Ordre: car parler de separation, c'étoit parler de mort; elle eust mieux aimé mourir mille fois que de quitter le manche de la charruë, pour retourner en arriere: Et la pauvre nature souffroit en elle des conuulsions & des angoisses estranges à la pensée qu'elle s'alloit priuer pour le reste de ses iours, de l'aimable conuersation de sa bonne mere.

Celuy qui tient de ses doigts toute la nature suspenduë, qui sçait le nombre des estoilles, qui donne du poids aux vents, & des limites aux flots & aux tempestes de la mer, la guerit de cette tentation en vn moment. Il luy fit voir dans son sommeil, vne eschelle semblable à celle de Iacob: D'un bout elle touchoit les cieux, & de l'autre elle estoit appuyée sur la terre. Quantité de personnes montoient par cette eschelle, aidez de leurs bons Anges, qui essuyoient doucement la sueur
que

I
I
c
P
fi
fo
ti
P
li
e
fu
er
le
pa
ch
ne
far
bre
ma
am
ne
n'e
fav

que le trauail & l'effort leur tiroit du front & de tout le visage. Elle en voyoit plusieurs qui tomboient à la renuerse dès le premier pas, ou dès le premier degré de l'eschelle : Les autres culburoient du milieu, & vn petit nombre surmontant les difficultez d'vn chemin si droit & si roide, arriuoient enfin au sommet, & remportoient la victoire. L'effet de cette veüe fit voir que ce n'estoit pas vn simple songe forgé dans la boutique de son imagination : mais vn remede à son mal, appliqué par les mains de son bon Ange. Il ne faut point chercher d'Oedipe pour l'explication de cet enigme, l'Esprit de Dieu en fut l'interprete ; il cassa le noyau, & luy en fit gouster l'amande. Cet amour de l'enfant d'Adam, qui la tenoit attachée par des yeux, & par vn cœur de chair, se changea en vn instant en vn amour, qui ne destruit point la nature, mais qui la sanctifie ; amour plus fort, mais plus libre ; amour qui regarde non le temps, mais l'eternité. Sa fidelité à resister à cet amour estouffant ; sa generosité à iamais ne le decouurir à ses parens, de peur qu'ils n'en prissent auantage, pour combattre sa vocation ; sa resolution à souffrir le reste

des iours la tyrannie de cet amour, plustost que de lascher le pied, & sortir de son poste, luy meriterent cet amour sainct, cet amour dégagé, qui l'ayant deliurée de son esclavage, luy donna le moyen de presenter à Dieu, dans vne profonde paix, vn veritable sacrifice, ou plustost vn entier holocauste d'elle-mesme, s'vnissant estroitement à luy, en se separant de toutes les creatures par les vœux de sa profession, qu'elle fit à l'age de seize ans. Et iamais depuis ce temps-là, l'amour des parens ne l'a embarassée; & la crainte de s'en separer fut tellement bannie de son cœur, qu'elle s'en estoigna par apres de plus de mille lieues loing sans aucune peine.

Si tost que nostre ieune Professe fut enrollée en la milice de Iesus-Christ, on luy mit les armes en la main pour combattre ses ennemis, sçauoir est l'ignorance des petites filles qu'on luy donna à instruire, & les mauuaises inclinations de leur nature. Cet exercice qui est bas dans les ames mercenaires, l'esleuoit à la dignité des Anges gardiens. Son but estoit d'anter Iesus-Christ sur ces petits sauuaçons, de leur faire connoistre leurs pas-

sions, & leurs mauuaises pantes, & de leur suggerer les moyens de les combattre. Si elle les instruisoit dans la ciuilité, si elle leur enseignoit à lire ou à escrire, ou si elle leur faisoit apprendre quelque ouvrage, c'estoit toujours par rapport à leur salut, leur inculquant doucement comme elles deuoient sanctifier ces occupations, & en tirer vnaide pour se sauuer. En vn mot, sa fin n'a esté quasi toute sa vie, que de faire connoistre & aimer Dieu à ceux avec lesquels elle conuersoit.

Dans les occasions qui l'obligeoient de paroistre à la Grille, on remarquoit en son port & en son maintien (disent les Memoires que j'ay deuant les yeux) vne grauité & vne modestie toute extraordinaire: elle ne pouuoit souffrir d'autres entretiens que de la pieté, & si quelqu'vn (par quelque épanchement trop libre) la vouloit icter sur vn discours qui ressentist le monde, elle le ramenoit avec vne sainte industrie; ou s'il estoit retif, elle se retiroit de la Grille, ou bien elle se donnoit la liberté de luy parler selon ses sentimens, sans aucun respect humain, disant qu'il ne falloit pas estre moins libre, & moins forte pour soustenir le bien, que quel-

148 *Relation de la Nouvelle France,*
ques-vns l'estoient pour le destruire. De
là vient qu'assez souuent elle demandoit
à sa Superieure dispense de voir les per-
sonnes dont elle croyoit que la conuersa-
tion se passeroit sans fruit.

*Comme Dieu l'appella, & la fit passer
en la nouvelle France.*

LA Mere de S. Ioseph auoit l'esprit
vif, & net, & beaucoup éclairé. Sa
conuersation estoit aymable, son indu-
strie à gagner les cœurs de ceux qui te-
noient le timon, estoit rauissante. Com-
me elle se vit dans la suite du temps, ap-
prouuée & soustenuë des premières colô-
nes de sa maison, sa ieunesse qui auoit en-
core du feu dedans les veines, la porta à
deux doigts d'un precipice, la mettant (dit
mon papier) dans le danger de prendre
vn chemin, qui luy auroit esté fort dom-
mageable, & qui sous ombre d'un bien
apparent, l'alloit ieter dans vne vanité
fort subtile. Estant donc sur le point de
prendre cet effor, Nostre Seigneur luy fit
voir ce que ie vay raconter. Elle se trouua
dans le repos de la nuit, à l'entrée d'une
grande place, enuironnée de boutiques

de tous costez : ces boutiques luy paroissent remplies de tous les objets, & de toutes les delices capables de toucher les yeux, de gagner les cœurs, & de charmer les esprits. Ces beautez mises en leur iour, brilloient avec vn merueilleux éclat : si bien que tous ceux qui entroient dans cette place, en estoient incontinct espris. Elle y vit entrer vn Religieux de sa connoissance, qui fut incontinct enchanté aussi bien que les autres. Ce qui l'espouuenta plus fortement dans ce danger, fut, que ne pouuant retourner en arriere, elle se voyoit comme dans la containte de se ietter dans ce precipice. Mais au moment qu'elle se croyoit perduë, il parut vne troupe ou vne compagnie de ieunes gens, faits iustement comme les Sauvages de la nouvelle France, qu'elle n'auoit pas encore veus : L'vn d'eux portoit vn guidon escrit de certains mots d'vne langue estrangere. Elle bien estonnée, entendit vne voix qui prouenoit de ces gens oliuastres, & qui luy disoit : Ne craignez point, c'est par nous que vous serez sauuée ; & là dessus, se mettans en haye de part & d'autre, la firent passer au milieu d'eux, & au trauers de cette place, sans qu'elle fust ar-

150 *Relation de la Nouvelle France,*

restée, ny charmée par ses beautez ; en vn mot, ils la mirent en vn lieu d'assurance. Or il est aisé à voir par la suite de sa vie, & par ce qui arriua à ce miserable Religieux, qui auoit pour lors la reputation de bien viure, & qui se fit apostat quelque temps apres; que cette veüe n'estoit pas vne chimere, mais vne verité. Il est vray qu'elle n'en eut pas si tost la cōnoissance, & qu'elle ne prenoit pas ses Bienfaiteurs pour des Sauvages: mais aussi faut-il confesser que l'affection qu'elle auoit toujours etie pour le salut des ames, s'eschauffa tous les iours de plus en plus dedans son cœur depuis cette veüe, & que la lecture des Relations qu'on enuoyoit tous les ans de Canada, luy donnoit des desirs tres-ardens d'entreprendre des choses qu'elle tenoit pour chimeriques, ne croyant pas que iamais il se deust presenter aucun iour de les effectuer. Elle en parloit souuent à la Mere Marie de l'Incarnation, qui brûloit d'vn mesme feu, qu'elles prenoient toutes deux pour vne folie, ne voyans pas de quel bois on le pourroit nourrir, & ne pouuans comprendre qu'on deust iamais enuoyer des personnes de leur sexe, & de leur condition, iusques au bour du monde.

Enuiron ce temps-là, Madame de la Pelterie ayant leu dans les mesmes Relations, que l'on souhaitoit en la nouvelle France que quelque Amazone entreprist vn voyage plus long que celuy d'Ænée, afin de pouruoir à l'instruction des petites filles Sauuages, prit resolution de fonder vn Seminaire en ce pays de Croix, & d'y conduire elle-mesme des Religieuses Ursulines pour le gouuerner. En suite de ce dessein, elle se transporta à Tours pour en obtenir quelques-vnes de Monseign. l'Archeuesque, & de la Mere Françoisse de S. Bernard, Superieure de leur Monastere. Monsieur l'Archeuesque approuua cette entreprise, contre l'attente de ceux qui sçauoient combien il estoit naturellement aliené de choses si nouuelles, & qui estoient sans exemples. Il commande à la Superieure de donner à Madame de la Pelterie, la Mere Marie de l'Incarnation, qu'elle demandoit nommément, & de luy choisir vne compagne, par l'aduis de quelques personnes qu'il luy nommoit. Toute la Maison des Ursulines estoit en feu- il n'y en auoit pas vne qui ne souhaitât cette seconde place, exceptée nostre ieune Professe. Vous eussiez dit que le Demon

152 *Relation de la Nouvelle France,*
luy auoit donné vn coup de massüe sur la
tête : elle estoit plus froide que la glace,
elle paroissoit stupide, & interdite; & ce
grand amour qu'elle auoit pour vn bien,
dont la conqueste luy auoit paru si aduan-
tageuse, mais impossible, se changea en
vne grande auersion, quand elle se vit
dans le pouuoir d'y pretendre. Et quoy
qu'elle honoraist Madame de la Pelterie,
comme vne sainte, elle la regardoit neant-
moins, & celle qu'on luy auoit accordée,
comme des personnes perduës. C'est cho-
se estrange, que les affaires de Dieu sont
toujours accompagnées d'horreurs & de
croix ! Toutes ses lumieres estoient chan-
gées en des tenebres, ses affections en
esloignemens, & son amour en haine. Il
est vray que ce bruit & ce tintamarre n'é-
roit qu'en la cuisine, ou dans la basse-cour
parmy les valets, ie veux dire au bas esta-
ge des passions : car elle auoit toujours
vne secreete estime au plus profond de son
cœur, & dans la plus haute portion de son
esprit, pour vne vocation si releuée. C'est
pourquoy s'estant ouuerte à sa chere com-
pagnie la Mere de l'Incarnation, ces fan-
tômes s'éuanouïrent, le rideau fut tiré, &
le iour luy parut plus beau que iamais.

El
re
ma
m
fice
me
fes
ce
loi
re
con
de-
d'e
Sac
te h
éle
gra
cet
qu'
auc
qu
dor
elle
estr
cor
ble
mo
vne

Elle se va ietter aux pieds de sa Superieure, pour entrer en partage de ce bonheur: mais elle n'eut pour responce qu'un commandement de prendre la chambre & l'Office de celle qui deuoit partir, & de demeurer en repos. Ceux qui connoissoient ses talens, & qui auoient de l'amour pour ce grand ouurage, creurent qu'il n'en falloit pas demeurer là, ils sollicitent la Mere de l'Incarnation de la demander pour compagne: la Superieure luy fit la sourde-oreille. Là-dessus on se met en deuoir d'en choisir vne autre. On expose le saint Sacrement, on fait les Prieres de quarante heures, afin que Dieu presidast à cette élection. Chose estrange! que dans vn si grand nombre, ceux de qui dépendoit cette élection, ne pûrent rien conclure qu'en faueur de nostre Postulante; il y auoit dans toutes les autres ie ne sçay quoy, qui rompoit l'affaire. Elle s'en alla donc derechef trouuer la Mere Prieure; elle se iette par terre, & la conjure de luy estre fauorable en ce rencontre, si elle ne connoist que Dieu ne l'ait pas pour agreable. Sa Prieure demeura sans parole: L'amour luy donnoit de la crainte de perdre vne fille qu'elle auoit tendrement éleuée,

154 *Relation de la Nouvelle France,*
qui luy auoit donné tant de satisfaction,
& qui promettoit beaucoup pour sa mai-
son, ces demandes reiterés, & la peur de
resister à Dieu, & de ne luy pas accorder
ce qu'il desiroit, luy firent passer toute la
nuit sans dormir; & dans ce silence, No-
stre Seigneur l'occuppa si fortement, &
luy donna tant de connoissance sur la vo-
cation de sa chere fille, qu'elle se rendit,
pourueu neanmoins, que Messieurs ses
parensy consentirent.

Aussi tost on leur enuoie vn courrier
tout exprés, pour demander vn congé,
dont on ne deuoit attendre qu'vn refus.
Cependant on continuë les prieres dans
la maison, & nostre ieune Amazone,
prend pour auocat dans sa cause le grand
sainct Ioseph, luy demandant, non l'en-
trée dans le Canadas, mais qu'il disposast
les cœurs de ses parens, à suiure les mou-
uemens de l'esprit de Dieu, que si sa bon-
té luy ouuroit cette porte, elle luy faisoit
vœu de prendre, & de porter son nom, &
de marcher sous ses auspices, en ce bout
du monde.

Le courrier trouua Messieurs ses parens
à Angers. Il leur presenta les lettres de
leur chere fille. Monsieur de la Troche les

li
N
ir
le
re
le
Pé
vr
m
pi
re
de
re
ve
ve
vr
qu
se
C
pa
l't
N
fil
ve
le
D
te
ck

lisant demeura tout pâmé d'étonnement. Madame sa mere leuant la bonde à ses larmes; & abandonnant les rênes à sa douleur, remplit toute sa maison d'effroy, tout le monde accourt, chacun se plaint, le mot de Canadas, leur donne à tous de l'épouuante. Madame de la Troche; ayant vn peu repris ses esprits, commande qu'on mette les cheuaux au carosse pour aller promptemēt empescher ce voyage. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Comme elle auoit desia vn pied dans le carosse, parut vn Pere Carme, qui ayant appris le sujet d'vn voyage si soudain, luy dit, Madame ie vous arreste, permettez que ie vous die vn mot en vostre maison. Elle obeit, quoy qu'avec peine, ils s'en vont tous deux ensemble trouuer Monsieur de la Troche. Ce bon Religieux remply de Dieu, leur parla si hautement, & si efficacement de l'honneur, & de la grace, que leur faisoit Nostre Seigneur, d'appeller leur chere fille en vne si sainte Mission. Il leur fit voir par tant de raisons, & si preignantes, le dommage qu'ils se causeroient deuant Dieu, & les tors qu'ils feroient à la sainteté de cette ame genereuse, s'ils empeschoient le cours de son voyage; qu'ils

n'eurent autre repartie , qu'un aquiescement au plus haut de l'esprit, aux ordres de celuy qui en estoit le maistre ; s'abbaisans, deuant luy, & adorans sa conduite , quoy qu'ils la trouuassent bien amere. Ne voila pas des parens, dignes d'auoir esté honorez d'une si sainte fille ? Que diront deuant Dieu, les Communautés, à qui on ne demande pas des sujets si eeminens, voyans vne maison, donner ce qu'elle à de plus cher, & des parens se priuer de leur amour & de leur tendresse ?

Madame de la Troche ayant fait son sacrifice, ne demandoit plus que la satisfaction d'aller embrasser encor vne fois sa chere fille; de luy pouoir aller donner le dernier adieu : & de luy porter à mesme temps, le congé, & la benediction de Monsieur son pere, qui se trouuoit mal. Ce bon Religieux luy dit, avec vne sainte franchise, non Madame vous n'irez pas : vos tendresses pourroient affoiblir en quelque façon, la generosité de vostre Amazone. Faites l'holocauste tout entier; il suffit que vous luy escriuiez, selon les sentimens que Dieu vous donne. Son conseil fut suiuy. Monsieur & Madame de la Troche escriuient deux lettres si

fa
rc
fo

pc
le
va
de
de
pr
ell
lier
mil
qu'

M

que

fit v

leur

emb

fil

les

enu

cha

Ag

Vier

Ec.

voir

Am

estoi

saintes , & si Chrestiennes , qu'elles tiroient les larmes de tous ceux qui les lisoient.

Ces nouvelles estans arriuées , on fait porter à la Mere Marie de saint Bernard, le nom de Marie de S. Ioseph , suiuant le vœu qu'elle en auoit fait , elle triomphe de ioye , se remettant en memoire la suite de sa vocation : elle adore avec amour , le procedé de Dieu dans sa conduite : bref elle se dispose à ce grand voyage , de mille lieuës en droite ligne , & de plus de trois mille dans les détours & dans les bolines qu'il faut faire.

Monsieur l'Archeuesque ayant appris que le choix des deux Meres estoit fait , les fit venir en son Palais , ce saint vieillard leur donna sa benediction : il les porta à embrasser courageusement la Croix du fils de Dieu , se seruant des mesmes paroles qu'il dit à ses Apostres , lors qu'il les enuoya en Mission , & leur ayant fait chanter le Pseaume. *In exitu Israël de Ægypto, &c.* Et le Cantique de la sainte Vierge. *Magnificat anima mea Dominum, &c.* Il les congedia avec estonnement , de voir la force & la constance de ces trois Amazones : car Madame leur fondatrice estoit de la partie.

158 *Relation de la Nouvelle France,*

Ayant reçu sa benediction, & celle de Messieurs ses parens, il falut prendre congé de sa chere Mere Prieure, & de ses cheres sœurs. La plus part luy portoient enuie de son bien-heureux sort, quelques vnes trembloient, à la pensée des dangers, qu'elle pouuoit rencontrer sur la terre, & sur les eaux: quoy qu'il en soit, elle sortit de Tours avec sa chere compagne, le vingtiesme iour de Fevrier, de l'année mille six cents trente neuf. Elle n'auoit lors que vingt & deux ans & demy, & neantmoins dans tous les voyages qu'il fallut faire de Tours à Paris, de Paris à Diepe, & de Diepe en la nouvelle France; dans toutes les compagnies où elle se rencontra, en la Cour, dans les maisons particulieres, dans les Monasteres de Religieuses, elle a laissé par tout vne telle odeur de sa modestie & de sa vertu, que ie puis assureur qu'elle dure encore à present en plusieurs endroits. Elle estoit agreable dans les dangers, elle en scauoit diuertir la crainte par quelque petit mot, & porter le monde à la priere, qu'elle commençoit fort guayement la premiere. On ne remarquoit aucune ieunesse dans cette grande ieunesse, ce n'estoit que

i
l
f
l
c
a
at
d
g
d
n
pa
co
là
etc
de
Esp
ne

maturité. Son assurance parut vn iour à la veüe de la mort qui se presenta, notamment vne fois, non pas armée d'vne faux, mais vestuë d'vne horrible glace, contre laquelle leur vaisseau s'alloit briser, si Dieu par vne espece de miracle ne le eust preseruez: sa fermeté donnoit de la couleur aux visages passés, & affermissoit les cœurs tremblans de peur. En fin apres auoir essuyé les tempestes de l'Ocean; apres auoir soustenu le poids des vents & des flots; apres auoir franchy mille dangers, & enduré constamment les fatigues de la mer, Dieu la fit entrer la mesme année de son depart, au pays tant desiré, au pays de souffrance & de ioye, au pays des combats & des victoires, pour passer de là au sejour de la gloire d'vn triomphe eternal. Disons maintenant deux mots de ses vertus, & des faueurs que son Espoux luy a departies en ce pays de benediction.

de
on-
ses
nt
es
n-
la
t,
n
t
l
r

De son amour, & de son application à
Iesus-Christ, & à ses souffrances.

LA Mere Marie de sain& Ioseph a eu
dés son enfance de grandes tendres-
ses pour le Verbe incarné. Le R. P. Iean
Bago, Religieux bien connu dans nostre
Compagnie, m'a dit, que s'estant rencon-
tré en la maison de Monsieur son pere, au
temps de sa premiere communion, il fut
surpris, voyant les lumieres de cette en-
fant: sa confession si naïue & si iudicieu-
se pour son aage, l'estonna; & les tendres-
ses qu'elle auoit pour Nostre Seigneur en
cette communion, le raut. Il ne luy par-
lois iamais du Fils de Dieu dans le peu de
sejour que ie fis aupres de Messieurs ses
parens, adjouste le Pere, que ie ne visse
ses petites ioües toutes trempées de ses
larmes: ses yeux tout baignez, estoient si
fortemét colez sur moy, que ie ne pû me
tenir, voyant cette sainte auidité, & ce grad
amour pour son Sauueur, dans vne si ten-
dre ieunesse, de dire à Mada. sa mere que
cette enfant mōteroit quelque iour bien
haut: *Quia virtus Domini erat cum illa.*

Toutes les lumieres, toutes les con-
noissances,

r
f
e
p
r
e
n
ch
E
se
p
le
pe
Il
fi
qu
le
re
m
di
na
M
&
vir
vn
de
pr
de
vo

noiffances, tous les amours, & tous les sentimens qu'elle a eu de ce diuin Espoux en l'ancienne France, n'estoient que les preludes & les essais de ce qu'elle deuoit receuoir en la nouvelle. Estant vn matin en oraison, quelques six ans deuant sa mort son ame luy parut sous la figure d'vn chasteau rauissant, & à mesme temps cet Espoux, le Fils du Tout-puissant se presentant à la porte, se fit voir à son esprit par vne communication purement intellectuelle, où le Démon n'a point de part, pour estre indépendante de tous les sens. Il estoit si éclatant, & si plein de gloire, & si rauissant en beauté: (dit la personne de qui j'ay receu les memoires) Il luy tendoit les bras, & luy iettoit des regards si amoureux, qu'elle fut morte de ioye & d'amour s'il ne l'eust soustenuë. Enfin il luy dit, en la retenant entre ses bras, & prenant vne entiere possession de son ame: Ma fille, aye soin du dehors du chasteau, & ie conserueray le dedans. Comme il vint à se retirer, elle le voulut suivre: mais vn crespé ou vn voile se mettant entre-deux, elle entendit bien qu'il falloit reprendre le chemin de la foy, & ne iouyr de ces lumieres qu'en passant, comme on voit briller les esclairs.

162 *Relation de la Nouvelle France,*

Elle fut neantmoins enuiron vne semaine en extase, sans tourefois perdre les sens; & son Bien-aimé l'instruisit dans cette apparition de tous les mysteres de de son adorable humanité: Il la reuestit de son Esprit, & la changea entierement en vne nouvelle creature. Depuis ce temps-là, son cœur n'estoit plus à elle, & on ne pouuoit parler de Iesus-Christ en sa presence, sans que son ame se fondist, & se liquefiast en amour: Elle en parloit quelquefois si hautement, qu'on voyoit bien d'où procedoient ses connoissances.

Nostre Seigneur luy tenoit souuent vn langage fort interieur. Chantant vn iour le *Credo* à la sainte Messe, elle entra dans vne complaisance amoureuse en prononçant ces paroles, *Per quem omnia facta sūt*, se resiouyffant en son cœur, de ce que toutes choses auoient esté faites par son Espoux. Et comme cette ioye & cette complaisance la faisoient quasi defaillir, il luy dit: Oüy, ma fille, toutes choses ont esté faites par moy, mais ie seray refait en toy. Elle pensa s'aneantir entendant ces paroles, qui ne signifioient autre chose, qu'vne sainte transformation en celuy, dans lequel elle viuoit plus qu'en elle-mesme.

Je ne ſçauois rapporter tous les eſſers que ces communications diuines ope- roient dans ſon ame; ce n'eſtoient qu'a- ctions de graces, que loüanges, que be- nedictions: Elle eſtoit dans de continuel- les reconnoiſſances d'eſtre venuë au mon- de ſous la loy de grace, pour auoir le moyen de poſſeder pleinement Ieſus- Chriſt. Elle portoit grande compaſſion aux ames qui ignoroient ce grand thre- ſor, & ſçauoit mauuais gré à celles, qui en ayant connoiſſance, ne le poſſedoient pas.

La veüe des beautez de ſon Bien-aymé, luy fit voir ſi à découuert la baſſeſſe & la laideur des creatures, en vn mor, le neant de toute choſe, que quelques perſonnes la tenoient incapable long-temps deuant ſa mort, de vaine gloire, & de tout autre amour, que celuy qui tend à Dieu. En eſ- fet, les yeux bien purifiez qui voyent les choſes dans la verité, ne ſont pas beau- coup touchez du menſonge.

Il me vient en penſée que quelques- vnes de ſes ſœurs liſant ce petit abbregé de ſa vie, pourroient bien ſouhaiter les meſmes douceurs, & les meſmes familig- ritez avec leur Sauueur. Il faut confeſſer

que ce sucre est doux, & que cette ambrosie est pleine de delices : mais elles ne permettront de leur dire, que ces grandes consolations passageres ne se communiquent ordinairement qu'aux ames que Iesus-Christ met en croix avec luy : ce n'est qu'un alimét & un soustien qu'il leur donne, pour porter le fardeau de ses souffrances. Nous le verrons dans ce qui suit.

Comme Nostre Seigneur luy parloit souuent, il luy dit quatre ans & demy deuant son trespas, qu'elle ne viuroit plus de là en auant que de foy, & de croix. Ces paroles veritablement substantielles, eurent leur effet : Elle n'aymoit plus rien que les souffrances, & son Espoux luy en donnoit abondamment. Elle portoit sans cesse un estat de peines interieures si cachées, si penetrantes & si viues, que peu de personnes les pouuoient comprendre. Elle souffroit en son corps des douleurs & des foiblesses quasi continuelles : si bien que les paroles de saint Paul, *Ie suis attaché en croix avec Iesus-Christ, se trouuoient fort veritables en cette victime de l'amour souffrant.* Souuent cet Amant des ames souffrantes la chargeoit du poids

de sa Justice, de sa Saincteté, & de ses autres attributs, par des impressions si pesantes, que sa vie n'estoit plus qu'un martyre. Estant certain iour dans les languieurs, elle dit ces paroles à sa compagne: Si l'on me demandoit qui me fait souffrir, ie ne pourrois respondre autre chose, sinon que c'est le Verbe Incarné, que c'est celuy que j'ayme, qui me tourmente d'une façon inexplicable. Quelquefois elle auoit des oppressions de cœur si grandes, & des impressions des souffrances de Iesus-Christ si viues, qu'il luy sembloit souffrir vne mort plus dure que la mort mesme. Les desirs de mourir, pour iouyr de celuy qu'elle auoit veu si beau & si rauissant, allumoient en son ame vn feu si cuisant, & si douloureux, qu'elle ne le pouuoit esteindre que par vne autre douleur: Elle appaisoit l'amour de la ioye par l'amour des souffrances. Ce langage n'est pas estranger à ceux qui ayment, & qui sçauent que pour estre haurement semblable à Iesus-Christ dedans sa gloire, il faut luy estre conforme, comme parle S. Paul, dans ses souffrances.

L'Espouse des Cantiques va chercher son Espoux, quand il est absent. L'ame

166 *Relation de la Nouvelle France,*

que Dieu occupe en l'oraison , demeure en repos : mais si elle se cache , elle eleue son esprit , fait marcher ses affections , pour chercher , & pour trouuer son bien-aimé ! Nostre Canadienne suiuoit cette maxime dedans ses Croix , quand son Epoux luy en donnoit , elle les portoit avec vne paix , & vne soumission à ses ordres , & à sa conduite toute rauissante : elle prenoit ce faisceau de myrrhe & le cachoit dans son sein avec amour , & quand il la priuoit de cette faueur , elle se faisoit elle mesme des Croix elle cherchoit des mortifications , qui l'auroient bien-tost enleuée , de ce monde , si ses Superieurs n'eussent donné des bornes & des limites à sa ferueur.

Comme elle connoissoit la malice , & la finesse de la fille d'Adam , ie veux dire de la nature corrompue , elle auoit vne merueilleuse adresse , non seulement pour la tuër , mais encor pour empescher , que la Charité de ses sœurs , ne luy donnassent quelque soulagement. C'estoit la quereller que de luy dire , que ses infirmités la dispensoient de suiure la Communauté , & on luy formoit vn procès , quand on la pressoit de prendre quelque soulagement dans ses foiblesses , si elles n'estoient

extresmes.. Ses resistances ne procedoient pas , d'un petit compliment , formé du bout des levres : mais d'une veüe de sa bassesse , se croyant estre à charge à sa Communauté: elle cedit d'ailleurs, facilement , & se soumettoit , aisement , à ceux qui la gouvernoient , quand ils n'écoutoient pas ses raisons ; ce qui arriuoit peu souuent , car elle estoit fort eloquente , lors qu'elle plaidoit la cause des souffrances de Iesus-Christ , contre les delicatesses du vieil Adam.

*De sa deuotion enuers la sainte Vierge &
enuers saint Ioseph.*

IL est bien difficile d'aimer Iesus , sans aymer Marie , & d'honorer Marie , sans respecter saint Ioseph. Je puis dire avec verité , que cette sainte famille , à esté la premiere , la plus noble , & la plus continuelle occupation de la Mere Marie de saint Ioseph , dans toutes les années de son pelerinage sur la terre. Iesus-Christ la tirée a soy , la Vierge la receüe , & elle a recherché saint Ioseph , elle est née dans la deuotion enuers la sainte Vierge ; c'est le premier lait qu'elle a succé : sa bonne

168 *Relation de la Nouvelle France,*

mere la dédia & la consacra des le berceau à cette Reine des Anges; & luy fit passer sa premiere enfance dans cette pieté. Nous auons desia dit que le nom de Marie luy fit donné dans cette veuë, & que ce nom, luy estoit vn sucre en la bouche, autant de fois qu'elle le prononçoit; & que ses oreilles, & son cœur, sentoient toujours vn nouveau plaisir, quand on l'appelloit du beau nom de Marie, cette ioye prouenoit de l'amour, qu'elle portoit à cette Reine des Anges, & on peut dire, que cet amour, estoit vn amour de ialousie: car elle ne pouuoit supporter; qu'on n'eut pas vn grand recours, & vne grande confiance en celle, dont elle experimentoit si souuent les bontés, elle luy attribuoit son education sainte en sa petite ieunesse: ses desirs d'estre à Dieu, & d'y porter les autres. Sa vocation en vn ordre qui traueille au salut des ames: l'amour de son cher fils; la deliurance de ses peines, & de ses tentations: en vn mot, toutes les graces, & les faueurs, qu'elle receuoit de la bonté de son cher enfant: elle a dit souuentefois, que depuis sa naissance, iusques à l'âge de vingt-ans, tous les iours, routes les sepmaines, & tous les mois de sa

vi
co
ce
toi
pa
Vi
leu
de
for
ses
bei
doi
auc
auss
este
qu'
rech
l'ho
tant
louï
soie
l'Ar
luy
dan
ame
lacc
beat
son

vie , luy auoient esté consacrés d'une façon toute particuliere elle fut deliurée de cet amour bas , & empressé , qu'elle portoit à Messieurs ses parens , par l'amour , & par la confiance qu'elle auoit en la sainte Vierge. l'Amour saint & dégagé qu'elle leur porta depuis , n'estoit qu'un rapport de l'amour , que cette Princesse portoit à son souuerain seigneur. Si elle obeissoit à ses Regles ; c'estoit dans l'union de l'obeissance , que cette aimable Mere rendoit à son fils , & à son cher Espoux ; si elle auoit quelque petit temps à soy , il estoit aussi-tost consacré à la sainte Vierge , elle estoit tousiours , les premieres années qu'elle fut en la maison de Dieu , dans les recherches de nouvelles inuentions pour l'honorer ; tantost par des Pseaumes ; tantost par des Hymnes , & puis par des loüanges , & par des vœux , qui ne finissoient iamais. Souuent elle recitoit avec l'Ange , mille fois le premier salut , qu'il luy a fait. Si quelquefois elle tomboit dans quelque imperfection , elle sen alloit amoureusement flatter sa bonne Mere , la coniuant de couvrir cette faute , de la beauté de ses vertus , afin que les yeux de son fils n'en fussent point blecés , & que

le tort qu'elle luy faisoit par son offence, fut réparé, par sa tres-aimable fidelité: & la dessus, repandant son cœur à ses pieds, elle luy promettoit d'estre vne autrefois plus fidele, & de faire telles mortifications, ou de reciter telles deuotions en son honneur: elle entroit dans ses ioyes, & dans ses tristesses: elle la seruoit dans ses voyages, en vn mot, ce n'estoit que confiance, & qu'amour, pour sa tres-honorée Dame & Maistresse.

Elle ne sentoit pas cette douceur enuers saint Ioseph: elle en eut quasi volontiers, intenté vn procès à la sainte Vierge; luy reprochant, qu'elle ne luy donnoit aucun accez, aupres de son cher Epoux. Elle la pressoit, & la coniueroit d'auoir pitié d'elle, & de luy accorder cette grace: de la presenter à cet aimable Espoux. Je crains, disoit elle, que cette insensibilité, ne soit vne marque de ma reprobation. Estant à Tours retirée en solitude, elle s'en alla trouuer sa Superieure au milieu de sa retraite, pleurant comme vn enfant, de ce qu'elle n'auoit aucune deuotion enuers saint Ioseph, cela la faisoit trembler. Sa Prieure luy dit en se souriant, que ses larmes, & ses angoisses, estoient vne marque

de cette deuotion. Mais cela ne la conso-
loit point , pour ce qu'elle ne ressentoit
pas, la protection de ce grand Patriarche,
comme elle experimentoit celle de sa
chere Espouse.

Au temps de ses plus grandes angouisses,
la Superieure des Vrsulines de Loudun
s'en allant au tombeau du B. Monsieur de
Sales, passa par Tours, & logea dans le
Monastere de nostre Canadienne: Tou-
tes les Religieuses, & elle à son tour, bai-
ferent le sacré baume, dont saint Ioseph
s'estoit feruy pour guerir cette bonne Me-
re, & la tirer de l'agonie. Il n'y en eut pas
vne qui ne sentit vne odeur, & vn effect
de ce baume, qui ne venoit point de la
terre, excepté nostre Canadienne, laquel-
le fut priuée de cette grace; l'odeur de ce
baume ne toucha ny ses narines, ny ne
produisit aucun mouuement en son cœur.
Dieu sçait de quelle douleur fut faisie sa
pauvre ame! C'est bien pour lors qu'elle
creut, que celuy dont elle recherchoit si
sainctement l'amitié, l'auoit rebutée. Si
Dieu prend ses delices avec les hommes,
les Saints n'en font pas moins. Ce grand
Patriarche prenoit plaisir de voir cette
ame innocente courre apres ce quelle

172 *Relation de la Nouvelle France,*

possedoit desia d'une façon plus noble, que celle que son ardeur pretendoit. En fin il la voulut consoler.

Cette bonne Mere de Loudun retournant de son voyage, & passant vne autre fois par Tours, entra dans le mesme Monastere, & donna à baiser pour la seconde fois le saint baume, qu'elle portoit toujours avec elle. La Mere Marie de S. Ioseph trembloit en s'en approchant, elle craignoit vn second rebut, elle se presenta à genoux avec vn esprit humilié, rempli neantmoins de confiance, que la tres-sainte Vierge, sa bonne mere, la donneroit pour ce coup à son Espoux. Son attente ne fut pas vaine; elle n'eut pas si tost touché cette onction, que non seulement elle en sentit l'odeur, mais elle en fut penetrée iusques au fonds de l'ame, avec l'effect de la grace qu'elle auoit tant demandée. Le transport d'esprit qu'elle eut pour lors, fut si sensible, que la Mere de Loudun s'en apperceuant, luy dit en souriant, Voicy vn cœur puissamment pressé de Dieu. Elle toute transportée, se retira doucement, & s'alla ietter dans vne grotte de saint Ioseph, qui est dans le Monastere, où elle se tint enfermée enuiron

d
S
se
fi
fi

r
f
ic
l
f
l
ic
v
a
a
f
v
P
q
se
F
c
r
r
I

le,
En
ir-
re
o-
a-
it
S.
le
1-
-
-
-

deux heures, & dans ce temps-là Nostre Seigneur luy donna saint Ioseph pour son Pere & pour son Protecteur, luy faisant entendre qu'elle estoit maintenant fille de la Vierge, & de saint Ioseph.

Cette operation toute diuine, & ces caresses si amoureuses l'aneantissoient, & la faisoient fondre en larmes d'amour & de ioye: elle sentoit dans le fonds de son ame les effects puissans de cette grace, qui l'as-seuroient de cette filiation, en sorte qu'elle n'en a iamais pû douter le reste de ses iours, experimentant dans la suite de sa vie, les secours d'un Pere si puissant, & si aymable: elle en prit le nom, comme nous auons remarqué, lors qu'il luy fit donner son passeport pour aller en son pays, ie veux dire en la nouvelle France, qu'on peut appeller le pays de S. Ioseph, puis que ces grandes contrées marchent sous ses estendars, & l'honorent comme leur Pere & leur Patron. Il la conduisit dans cette glorieuse region, dans ce Royaume des souffrances, pour estre l'une des pierres fondamentales d'un Seminaire & d'un Monastere erigé sous le nom de saint Ioseph.

De quelques-unes de ses Vertus.

Les grandes lumieres , & les hautes contemplations, qui n'engendrent point la vertu, sont semblables à ces fleurs qui ne portent aucun fruit : l'arbre en est beau , mais il n'est pas vtile. Il se trouue assez de personnes qui parlent de la vertu, ou qui se plaisent d'en oüyr parler, qui l'approuent, & qui l'honorent: mais le nombre de ceux qui la pratiquent solidement, est bien petit. Nostre Canadienne en faisoit son principal; elle croyoit que toutes les veües qui ne tendoient pas là, s'écartoient du vray chemin; & que tous les brillans qui ne representoient pas la vertu, n'estoient que de faux iours: Aussi est-elle morte en vn pays, où l'on ayme la verité, & d'où l'on bannit les apparences. La gloire d'une belle ame n'est pas d'auoir de beaux yeux, mais d'auoir des mains faites au tour, comme celles de l'Espouse, propres pour exercer les vertus. Voicy quelques petites marques de celles dont nostre Canadienne a esté hautement enrichie. Commençons par son humilité.

Il me semble que ie pourrois dire, que

le
ci
n
ce
ne
he
L
de
pe
ve
ce
qu
qu
pe
ch
fo
D
for
les
Ph
iug
gn
lv
mé
de
F
d'e
ro

le defaut de lumiere est cause que nous craignons les loüanges, & le mépris. L'ame qui voit nettement le neant de tout ce qui n'est pas Dieu, se met peu en peine d'estre aymée, ou d'estre haye; d'estre honorée, ou d'estre méprisée de ce neant. La Mere de S. Ioseph estoit si conuacüe de ses bassesses, elle estoit si remplie des pensées de la grandeur de Dieu: elle voyoit si euidentement que de luy seul procedoit vn solide & vn veritable iugement qu'elle pouuoit quasi dire avec S. Paul, que le iugement des hommes luy estoit de peu d'importance. Ceux qui ne recherchent que l'approbation du Roy, ne se foucient gueres de l'opinion d'un payfan. De là vient qu'elle receuoit au fonds de son ame les mépris comme des veritez, les voyant tres-conformes à son estat: & l'honneur comme des mensonges, s'en iugeant deuant Dieu veritablement indigne: disons plustost, qu'elle méprisoit l'un & l'autre, comme vn homme sage méprise le ieu des noix, ou l'occupation des petits enfans.

Elle receuoit avec vne grande égalité d'esprit, voire mesme avec plaisir, les paroles & les actions qui tendoient à son ab-

176 *Relation de la Nouvelle France,*
baisement, disant qu'elles tendoient à la
verité. Elle auoit de l'amour & de la dou-
ceur pour les personnes qui la mortifioiēt:
elle les defendoit dans les rencontres, &
leur rendoit volontiers seruice dans leurs
besoins.

Elle ne pouuoit souffrir qu'on s'éleuast
pour sa naissance, ne reconnoissant autre
noblesse que la vertu: Elle disoit que la
Religion rendoit tous ses sujets égaux,
leur donnant à tous vne mesme naissan-
ce; & que la vertu, & les vices faisoient
les nobles, & les roturiers. Quelqu'un luy
ayant fait demander quelque esclarcisse-
ment touchant l'un de ses ancestres: elle
fit responce, qu'elle ne s'estoit iamais mise
en peine de sçauoir les auantages que la
Nature luy auoit donnez en ses parens!
que sa gloire estoit d'estre fille de Dieu,
& de son Eglise: qu'elle mettoit tout son
bonheur & sa felicité dans cette gloire.
Ce n'est pas qu'elle n'aymatt, & qu'elle
n'honorast Messieurs ses parens: mais cet
amour & cet honneur se rendoit en celuy
duquel ils tiroient leur veritable gran-
deur.

La seule pensée que Iesus - Christ son
Sauueur auoit passé trente ans dans vne
vie

F
c
c
c
g
d
n
n
b
la
fa
D
ce
à
re
ny
ra
or
rit
vo
&
fer
est
vra
qu
Di
far

vie obscure & cachée, arrestant toutes ses productions au dehors, elle ne pouvoit cacher ses talens naturels, qui la rendoient fort aimable, & fort recommandable à tout le monde: Mais toutes les graces, & toutes les faueurs dont ie viens de parler, estoient inconnuës aux personnes qui l'approchoient de plus pres, elle-mesme en détournoit la veüe, sçachant bien que l'éclair blesse l'œil, & engendre la foudre & le tonnerre. Elle suiuoit parfaitement en ce point, la conduite de ses Directeurs, qui passoient legerement sur ces faueurs extraordinaires, laissant faire à Dieu son ouurage, & portant sa creature à luy estre fidele. Iamais ils ne parloient ny dehors, ny dedans la maison, des operations qui ne sont pas de nostre estage; on exaltoit l'humilité, la patience, la charité, & les autres verrus. C'est dans ces voyes qu'on tenoit cette ame occupée, & ie m'assure qu'une partie de ses Sœurs sera estonnée, lisant ce qu'elles ont peut-estre ignoré iusques à maintenant. Il est vray qu'on luy auoit commandé depuis quelque temps d'escrire la conduite que Dieu auoit tenu sur elle depuis son enfance: afin (disoit-on) de pene-
r plus

178 *Relation de la Nouvelle France,*

auant dans son ame, qui se produisoit assez peu; on ne vouloit pas perdre ces thresors, mais l'incendie de leur maison nous les a ravis.

Voicy vne action qui part de son humilité, & de son obeysance. La veüe qu'elle auoit de son neant luy donnoit vn grand amour pour la vie, cachée, & cet amour luy donnoit quelquefois de la peur & de la crainte qu'on ne la tirast de dessous le muid, pour la placer sur le chandelier. Vn certain iour que le temps de faire élection de la Superieure s'approchoit, l'apprehension d'estre élüe luy donnant quelque trouble, elle se iette aux pieds de son Espoux, elle le caresse, elle l'amadoüe, elle luy represente qu'il a passé toute sa vie dans la bassesse; qu'il a protesté que son Royaume n'estoit point de ce monde; elle le coniuere de luy accorder la grace que sa vie ait quelque rapport à la sienne: qu'elle soit vn hommage de sa creiche, vne dépendance de sa croix, vne suite de ses aneantissemens, puis qu'il vouloit que nostre vie fust cachée dans la sienne. Je vous promets, & vous fais vœu, luy disoit-elle, que j'aymeray, que j'honoreray, celle que vous aurez élüe, que ie

vo
m
vo
fin
fu
qu
tr
for
ch
&
fin
ce
lai
ne
en
ge
foi
rie
uo
qu
qu
I
art
co
re
toi
vo
fes

vous obeïray fidelement en elle tant qu'il me sera possible : Je vous verray en la voyant, ie vous aimeray en l'aimant : En fin elle me tiendra vostre place. Sa priere fut exaucée, & son vœu accompli. Si tost que la Superieure fut élüe, elle l'alla trouuer, luy rendit vn compte fidele de son ame, & luy declara les voyes & les chemins que Dieu tenoit en sa conduite, & tout cela avec la candeur & avec la simplicité d'un enfant, avec vne deference toute naïue, & toute aimable. Je vous laisse à penser si vne Superieure pouuoit ne pas aimer vne ame si soumise, vne ame enrichie de tres-beaux talens, vne ame genereuse, qui faisoit plus qu'elle ne disoit : vne ame qui n'aimoit rien de mol, rien de bas dans sa conuersation, qui n'auoit rien de puerile deuant le monde, & qui se rendoit souple & traitable à ceux qui la dirigeoient.

Je suis tesmoin oculaire de ce dernier article, comme elle me decouuroit son cœur en ce temps-là : Je fus le depositaire de ses craintes, & de ses vœux, & de tout son procedé. Quelques personnes voyant qu'elle estoit toujours aimée de ses Superieurs, & n'en sçachant pas le se-

180 *Relation de la Nouvelle France,*

cret, disoient qu'elle se trouuoit toujours du costé des plus forts : qu'elle sçauoit gagner ceux qui commandoient; que son industrie la mettoit toujours à l'abry des tempestes qui venoient d'enhaut : Elles disoient la verité, mais elles attribuoient à vne bassesse d'esprit, ce qui prouenoit d'vne haute generosité.

Ie sçay encore qu'vne personne luy a donné bien de l'exercice, & ie n'ay iamais sceu que sa bouche & son cœur se soient eschapez à son esgard. Puis qu'il n'y a point de danger maintenant de reueler les secrets de l'eschole, ie feray encore vn pas. On l'accusoit quelquefois, non pas de trop d'attache, car c'estoit vn esprit fort libre, mais de rendre trop de complaisance à quelques personnes, soit par quelque sympathie, ou pour quelque interest trop humain. Moy qui connoissois son cœur si dégagé, ie souriois sans mot dire : car ie sçauois qu'elle auoit vne antipathie naturelle contre ceux à qui elle rendoit ces complaisances : leur humeur estoit desagreable à ses sens : mais comme ses sens n'estoient chez elle que des valets, elle les faisoit plier sous la raison, & sous la grace avec vne si grande fidelité, qu'on eut dit

q
e
le
fi
co
ti
se
d
fi
te
it
ou
p
te

P
ai
fo
le
fe
cc
ne
se
d
te
p
fo
se

que ce qui leur estoit amer, se changeoit en douceur & en miel. Elle agissoit d'ailleurs avec des principes, mesme naturels, si dégagez, & si genereux, qu'il luy estoit comme impossible de rechercher l'amitié, ou l'appuy d'aucune creature par vne soumission basse. La conduite purement d'un homme, ou d'une femme, ou d'une fille, luy estoit insupportable: La conduite de Dieu par un enfant l'eut abbaissée iusques au neant: elle aimoit le canal par où les ordres luy venoient du Ciel, sans prendre garde s'il estoit de bois, ou de terre; de plomb, ou d'or.

L'un de ses attraitz pour le Canadas étoit l'amour qu'elle portoit à la pauvereté; elle aimoit le pays qui la rendoit semblable à son Espoux: Le viure pauvre & grossier, les froids tres-lôgs & tres-piquâs estoient fort contraires à ses infirmitéz, mais tres-conformes à ses affections. Il falloit deviner ses besoins, tant elle estoit industrieuse à les dissimuler. Iamais on n'entendoit de plaintes, iamais de poursuites pour obtenir, non pas ce qui auroit repugné à la perfection, mais ce qui auroit esté tant soit peu moins conforme à la saincteté de ses vœux.

Le ne dy rien de sa pureté toute Angeli- que, elle estoit si bien preparée, & si bien armée contre les objets, qui l'auroient pû tenir, tant soit peu, qu'on eut dit qu'ils n'eussent osé l'approcher de mille lieues loing, tant elle estoit sur ses gardes, & tant elle auoit d'horreur de ce qui auroit pû blesser l'innocence des Vierges, qui suiuent par tout l'Agneau dans les Cieux.

Sa conuersation n'estoit point melancolique, on ne luy voyoit iamais vn visage refrongné, vne humeur saturnienne, ou bigare: elle estoit guaye, d'vn entretien aimable: mais toujours modeste; elle sçauoit disposer les cœurs, par de petites rencontres agreables, pour donner son coup bien à propos: ses discours, quoy que de Dieu, n'estoient point ennuieux, mais profitables, à ceux mesmes, qui n'aimoient pas beaucoup la vertu. Ce n'estoit point vn esprit pointilleux, ny ombra- geux; mais vn esprit franc, rond, droit, & si ferme, que ie puis dire, que dans toutes les affaires qu'elle ma communiquées, qui n'estoient pas quelque fois de petite importance, soit pour la paix soit pour le repos & pour l'auancement de leur maison, que j'ay toujours trouué en elle, vn Juge-

ment, non de fille, mais d'un homme de bon sens.

Ces talens, & ses graces, luy donnoient un ascendant, sur l'esprit des François, & des Americains, qui en estoient charmés. Jamais ils ne l'approchoient, qu'ils ne sentissent, & ne remportassent, quelque bluette du feu qui bruloit dans son ame; & apres tout, elle estoit si Religieuse, & portoit tant de respect à ses Reigles, notamment au service diuin, qu'elle tranchoit tout court, si tost que la cloche l'appelloit au Chœur. On luy dit vne fois, qu'elle auoit quitté trop tost, vne personne de consideration, qui souhaitoit un plus long entretien. Dieu ne se paye pas, repondit-elle, de nos paroles, mais de nostre obeissance: ie quitterois un Roy de la terre, pour obeir au Roy du Ciel.

Elle ne fut pas si tost arriuée en la Nouvelle France, quelle s'appliqua à l'estude des langues du pays, elle apprit la langue Algonquine, & la langue Huronne, avec assez de facilité. On peut dire que ces deux langues, luy estoient deux langues saintes, deux langues innocentes, ne s'en estant iamais seruies, que pour Dieu.

Quand elle eut aquis ces deux thresors,

184 *Relation de la Nouvelle France,*

elle departoit le pain de la parole de Dieu, avec tant de grace, à ces pauvres peuples, que les peris, & les grands l'aymoient comme leur mere. Elle en a instruits quantité, depuis les premiers eleuans du christianisme, iusques à les rendre dignes du saint Baptesme, & des autres Sacremens de l'Eglise: elle seruoit de Mere Spirituelle à plusieurs; leur donnans des auis, & des conseils si Chrestiens, pour leur conduite dans les voyes de leur salut, qu'ils en estoient ravis. Non seulement les femmes, mais encor quelques hommes, tant Hurons qu'Algonquins, luy ouuroient leurs cœurs: ils luy proposoit leurs peines, & leurs difficultés, avec vne entiere confiance: & toujours ils s'en retournoient fort soulagés, & fort édifiés. Son nom estoit connu dans tout le pays des Algonquins, & des Hurons: ils l'appelloient tantost Marie Ioseph en nostre langue, tantost la fille sainte, & la fille de Capitaine, en langue Huronne & Algonquine, ce sont les deux noms qu'ils donnent en general, aux Religieuses de ce nouveau monde.

Sices nouvelles plantes auoient de l'amour & du respect pour la Mere Marie de

fa
el
el
pe
m
fa
M
qu
m
C
cc
M
N
iu

&
ell
ua
au
fer
ne
n'a
vo
co
tos
de
tai
oat

sainct Ioseph , il ne se peut dire combien elle les cherissoit , & combien sainctement elle les caressoit , c'estoient ses creatures , pour le salut desquelles elle eut donné mille vies , & eut souffert mille morts. Elle faisoit tous les ans son possible , aupres de Madame sa bonne mere , & aupres de quelques autres personnes de pieté , pour mandier quelque aumoine , & quelque Charitez , pour les bons Neophytes , & en contre échange , elle leur procuroit des Mediateurs , & des Mediatrices aupres de Nostre Seigneur , ce qu'elle a continué iusques à la mort.

Elle ne prenoit pas facilement l'effort , & ne croyoit pas à toutes sortes d'esprits , elle consideroit les choses en Dieu , deuant que de les embrasser , & quand elle auoit reçu quelques ordres de sa part , luy seul s'en pouuoit dispenser. Les creatures ne l'en faisoient iamais demordre. *Que n'a-t'on pas fait , pour l'ebranler dans sa vocation de Canadas ? on luy a tiré des coups capables d'abbattre vn Geant. Si tost qu'elle eut fait le premier pas sortant de Tours , pour aller en cette Region lointaine , ou Dieu l'appelloit , le bruit , & la cause de son voyage , s'estant repandu*

186 *Relation de la Nouvelle France,*

bien loing, ceux qui s'interressoient dans l'honneur de sa maison, informerent Messieurs ses parens si chaudement du malheur où ils iettoient leur fille, leur disans que le Canadas estoit vn pays perdu de reputation, que le vice y tenoit le haut bout, qu'on auoit vŕé de surprise en leur endroit; mais qu'il estoit encor aisé de rompre ce dessein. La dessus Monsieur de la Troche, enuoye des lettres à sa fille tres-puissantes, & des ordres de l'arrester la part ou elle se trouuera. Nostre Canadienne qui vit bien que ces donneurs d'auis, n'entendoient pas la Geographie, prenant l'Amerique Septentrionale pour la Meridionale, ne se trompans que de huit cent lieues, & dauantage, ne sestonna point: elle eut recours à l'oraïson, & à sa plume: elle agit aupres de Dieu, & aupres de Monsieur son pere: le premier estoit de son party; elle eut plus de peine à gagner le second, elle respondit si clairement, & si sagement, & avec tant de zele, qu'on fit arrester toute la violence qu'on luy preparoit: mais on remit l'affaire; entre les mains du R. P. Dom Raymond de sain& Bernard, Prouincial des R R. P P. Fueillans, qui pour ce sujer se trāsporta ius-

ques à Dieppe. Comme il auoit les yeux faits aux lumieres, qui viennent d'un lieu, plus releué que le Soleil, & les oreilles degagées, il se rendit bien-tôt, aux raisons de nostre Canadienne, portant sentence en sa faueur.

Sa vocation ne fut pas seulement combattüe en France, on luy fit la guerre iusques en Canadas, La nouvelle que les Hiroquois, auançoient tous les iours de plus en plus, dans le quartier des François, & que les infirmités de cette bonne mere, croissoient à veü d'œil, donna tant de crainte à des parens, qui aimoient tendrement vne si sage fille, qu'ils la presserent, & la coniuèrent, par tout ce qu'il auoient de plus cher au monde, de se rendre encor vne fois visible en France. Cette ame courageuse n'auoit garde de descendre de sa Croix; comme elle estoit eloquente sur ce sujet, elle les conuainquit par des raisons si fortes, tirées de la volonté, de celuy qui l'auoit appellée en ce pays de benediction, & de la fidelité qu'elle estoit obligée de luy rendre, qu'ils n'osèrent plus l'attaquer par eux mesmes, demeurans edifiés de son courage, & surpris de la force de son raisonnement.

Monseigneur l'Euesque de la Rochelle, son oncle dit franchement au R. P. Hierôme Lallemand, qui se donna l'honneur, de l'aller saluër, repassant en Canadas; qu'il auoit resolu de la rappeler en France: mais que les lettres l'en auoient empesché, il les voyoit si puissantes en raisons, elles parloient si hautement de la perseuerance qu'on doit auoir en sa vocation, qu'il creut, qu'un esprit plus haut que le sien, les auoit dictées: c'est pourquoy il la laissa en paix Elle aimoit cette chere contrée, comme vn parterre emailé de fleurs, comme vn champ planté de lauriers, comme vn pays, où il y a plus de Dieu, qu'il y a moins de la creature, ce n'est pas qu'il ne soit fort bon, estant parallele à la France; mais n'estant pas encor bien cultiué, il porte plus de fruits pour le Ciel, que pour la terre.

De sa Patience & de sa mort.

IL me semble qu'on peut dire, que la patience est l'une des plus fortes marques, & des preuues plus autanques de la vertu. Le moyen d'estre humble, d'estre pauvre euangeliquement, d'estre

obeyffant, & de posseder beaucoup d'autres vertus, si on n'est bien armé, & bien couuert du bouclier de la patience? Depuis que Nostre Seigneur eut dit à cette Amazone Canadienne, qu'elle ne viuroit plus que de foy & de croix, elle ne fit plus que languir, elle fut attaquée d'un asme, & d'une maladie de poulmon, & d'une oppression de poitrine, qui la faisoit tousser incessamment: Elle crachoit le sang, & ne se pouuoit quasi mouuoir sans douleur. Elle dit confidemment à la Mere de l'Incarnation, en sa derniere maladie, qu'elle n'auoit point porté de santé depuis ces bienheureuses paroles. La fièvre ne la quittoit quasi iamais, le mal la faisoit souffrir, mais iamais plaindre: Iamais elle ne demandoit de particularitez: Iamais elle ne s'absentoit des obseruances, elle gardoit ses Regles ponctuellement; il ne falloit ny Rome, ny Banquiers, ny dispenses pour elle. Comme elle auoit vne belle voix, & qu'elle entendoit bien la Musique, non seulement elle chantoit, & psalmodioit, mais elle conduisoit encore le Chœur, à quoy sans doute elle auoit grace: car elle y reüssissoit à merueille, notwithstanding ses difficultez de poulmon. La

le,
ie-
n-
na-
en-
nt
ai-
la
a-
rt
r-
te
il-
e
e
r
r

190 *Relation de la Nouvelle France,*

perseuerance dans cet exercice iusques à la mort, a fait voir que sa patience estoit heroique : aussi peut-on dire que cette patience s'estoit changée en amour de complaisance aux adorables desseins de Dieu sur sa conduite.

Si on la plaignoit, on luy donnoit de la honte : si on luy vouloit rendre quelque petit seruice, on la iettoit dans la confusion. Les autres, à son dire, auoient bien plus de besoin d'estre soulagée que non pas elle; Lors que le mal estoit si grand, qu'elle estoit contrainte de demeurer au liét, elle rendoit vne si aimable obeissance à ses Infirmieres, elle receuoit leurs seruices avec tant de reconnoissance, elle se rendoit si complaisante à la façon dont elles la gouernoient, qu'il n'y en auoit aucune dans la maison qui ne se tint heureuse de la seruir. Ayant passé plus de quatre ans en des maladies, qui sembloient luy donner de temps en temps quelque peu de relasche : enfin elle sentit le iour de la Purification de la sainte Vierge de l'année precedente 1652. le coup qui la deuoit emporter.

Tous ses maux redoublerent, elle n'auoit repos ny iour ny nuict, & cependant

e
ce
fe
er
el
lu
C
m
P

A
ce
p
vi
le
tr
bo
le
da
te
C
le
ch
se
ay
fu
to
&

elle ne laissoit pas d'aller au Chœur pour y communier, & pour participer aux conferences saintes qu'on y faisoit de temps en temps. Le quatriesme iour de Mars elle tomba dans vne telle extremité, qu'on luy fit receuoit le Viatique, & l'Extreme-Onction: mais Dieu la laissa encore vn mois en Purgatoire, c'est ainsi que j'appelle les derniers iours de la vie.

Remarquez, s'il vous plaist, que son Monastere ayant esté brulé, & réduit en cendres l'année qui a precedé sa mort, les pauvres Ursulines estoient logées dans vn trou, pour ainsi dire: leurs lits, ou leurs cabanes estoient les vnes sur les autres, comme on voit ces rayons dans les boutiques des Marchands, où ils rangent leurs marchandises. Elle estoit couchée dans l'vn de ces rayons. Le bruit des petites escolieres, le chant & la psalmodie du Chœur dans vne maison toute ramassée: le tintamarre qui se faisoit sur vn plancher d'aix par des sandales de bois dont se seruoient les Religieuses, le feu leur ayant dérobé leurs autres chausses: la fumée qui se glissoit par tout, & qui n'estoit pas bien propre pour arrester sa toux, & guerir son poulmon, & mille autres in-

192 *Relation de la Nouvelle France,*

commoditez qui se rencontrent dans les maisons de ceux qui ont tout perdu par vn grand incendie: toutes ces croix, disje, n'ont iamais troublé la serenité de son cœur, ny alteré la douceur de sa patience. Toutes ces incommoditez ne sont encore que des roses, Nostre Seigneur luy a donné les degrez de fer & de souffrance, à proportion qu'il l'a voulu hautement élever dans les Cieux.

Elle apprehendoit vne maladie qui exigeast des seruices fascheux à la malade, & aux Infirmeries: Elle craignoit des douleurs trop aiguës, de peur que sa foiblesse ne fist faire naufrage à sa patience: Elle souhaitoit d'estre libre des grands delaissemens interieurs qu'elle auoit souffert autrefois, de crainte de ne pas rendre avec amour la fidelité qu'elle auoit vouée à son Seigneur. Elle tomba iustement dans ces trois espreuues: mais celuy qui la ierra dans ces combats, luy fit remporter hautement la victoire.

Elle deuint si fortement & si pleinement hydropique, qu'on prit resolution de luy faire des ouuertures aux iambes pour attirer les eaux qui la vouloient suffoquer. Le Chirurgien luy fit de grandes
& de

& c
ue,
dou
de
te f
bier
se e
me
autr
gni
souf
qu'e
Le
voy
iam
des
si cu
iour
men
C
com
des
Elle
des c
quif
il est
& q
son a

& de profondes incisions dans la chair vive, en sorte qu'on voyoit la membrane: la douleur luy fit prononcer le saint Nom de IESVS. Puis s'apperceuant de sa plainte fort innocente: Helas! dit-elle, ie suis bien sensible, pardonnez-moy la mauuaise edification que ie vous donne. Ce remede appliqué la sepmaine sainte, n'eut autre effect que de luy faire tenir compagnie à son Redempteur en ce temps de souffrances. Le ne dis rien des douleurs qu'elle souffrit quād on pensoit ses playes. Le Chirurgien, homme experimenté, voyant que la cangrene s'emparoit de ses iambes, appliqua vn appareil dans ces grandes ouuertes, qui luy causa des douleurs si cuisantes, si aiguës, & si continuelles 3. iours durant, qu'on croyoit à tous momens qu'elle allast expirer.

Ces tourmens luy sembloient doux, à comparaisson des angoisses interieures, & des abandons qu'elle souffroit en l'ame: Elle auoit ressenty assez souuent ces grandes croix, & ces delaissemés: mais ce coup, qui fut le dernier, fut le plus violēt de tous, il est croyable qu'il la purifia iusqu'au vif, & qu'il emporta les plus petites taches de son ame. Elle parloit de Dieu incessam-

194 Relation de la Nouvelle France,

ment, & il luy sembloit qu'elle ne croyoit quasi pas qu'il fust ny au Ciel, ny en la terre: Elle agissoit, & elle ne le scauoit pas: elle aimoit, & elle ne le connoissoit pas. Dieu luy auoit osté la veüe & la reflexion sur les sanctes operations de son ame. En vn mot, ce coup fut la consommation de sa vie, qu'elle acceproit avec des soumissions heroïques à sa diuine Majesté, pour honorer le *Consummatum est*, que son bien-aimé Fils prononça sur l'arbre de la Croix. C'est veritablemēt dans ces derniers iours de sa vie, qu'elle ne vivoit plus que de foy, & de eroix, & cela estoit si peu connu de ceux à qui elle n'ouuroit pas son cœœur, que l'on eut dit qu'elle regorgeoit de delices. Ses colloques avec Dieu n'estoient que d'amour, que de soumission, que de resignation à ses adorables volontez. Elle ne parloit dans ses entretiens avec les personnes qui la visitoient, que des biens de l'autre vie, des bassesses de tout ce qui est sur la terre, des richesses de la sainte Religion, de la fidelité qu'on doit rendre à la vocation. Ah! que ie suis heureuse, disoit-elle à ses Sœurs, de mourir en vn lieu pauvre, d'estre priuée des petites delices de la France: Ecrivez, ie vous en prie, à Monsieur de

la
à r
me
tea
do
mo
ve
leu
bie
de
ben
auc
de
dar
ere
Pai
qui
d'ic
scau
L
vou
gra
ce
deu
dis
osté
sées
son

la Rochelle, à nos cheres Meres de Frâce, à mes parens, & les aſſeurez bien que ie meurs tres-contente de les auoir tous quittez. Ah! que ie ſuis ſatisfaite d'auoir abandonné ce que ie pouuois pretendre dans le monde! Que mon ame eſt contente d'eſtre venue en ces nouvelles contrées! Faites-leur ſçauoir, & n'y manquez pas, les grâds biens que ie reſſens de ma vocation au païs des Sauuages. Elle ne ſe pouuoit laſſer de benir Dieu des grandes graces qu'il luy auoit faites en ſuite de cette vocation, & de cet appel. Elle diſoit toutes ces choſes dans ſon abandon, ioüiſſant d'vne paix ſecrete, qui n'exclud pas les ſouffrances: Paix qui nage au deſſus de tous les ſens, qui eſt logée ſi haut, que toutes les choſes d'icy bas n'y ſçauoient atteindre, & ne la ſçauoient troubler.

Dieu qui fait tout pour le mieux, ne voulut pas accorder à ſa fidele Amante la grace de paſſer de cette vie en l'autre dans ce ſaint abandon, il luy donna trois iours deuant ſa mort, des auant-gouſts du Paradis, toutes les veües de ſes peines luy furent oſtées, toutes ſes douleurs furent appaiſées, ce n'eſtoit que ioye & que delices dâs ſon cœur: Elle dit au R. P. Hier. Lalle-

196 *Relation de la Nouvelle France,*

mant, qui la dirigeoit depuis quelques années: Je sçay, mon Pere, que Dieu a promis à ceux qui quitteroient quelque chose en son nom, le centuple dès cette vie, & la vie eternelle en l'autre. Pour le centuple de cette vie, ie luy en donneray quittance quand il luy plaira, j'en suis tres-abondamment payée: pour la vie eternelle, ie l'attends bien-tost. Elle renouuella ses vœux de Religion, demanda pardon aux Assistans, receut le S. Viatique, remercia bien humblement le R. P. Paul Ragueneau, Supérieur de nos Missions, des grandes assistances qu'il auoit renduës à leur Maison, notamment depuis leur incendie, le suppliant de continuer ses bontez enuers ses cheres Sœurs: Elle rendit ses actions de graces aux Medecins du pais qui l'auoient charitablemēt assistée, les assuret qu'elle prioit Dieu pour eux dans le Ciel, si luy faisoit misericorde. M. le Gouverneur l'enuoya visiter de sa part, pour se recommander à ses prieres, la suppliant en outre, de se souuenir deuant Dieu des grâdes necessitez du pais qu'elle quittoit. Sa respõse fut toute pleine de respect & d'humilité.

Encor qu'elle baissât de momens en momens, elle auoit neantmoins l'esprit si pre-

l
c
f
f
l
d
v
L
q
n
e
f
p
n
r
N
ti-
fe
h
&
q

m
E
lu
n
lu

sent à foy, & si libre, que parlât à ses Sœurs dans le particulier, vn peu de temps avant sa mort, elle les entretenoit de son enterrement. Comme vous estes peu, leur disoit elle, il ne faut pas que vous preniez la peine de me porter en terre, seruez-vous des mains d'autres personnes: Ce travail vous empescheroit de prier, & de louer Dieu, & de bien garder les ceremonies que l'Eglise a ordonnées pour l'enterrement des Religieuses. Et là-dessus comme elle aimoit vniquement l'Eglise, respectant ses plus petites ordonnances, elle leur expliquoit doucement ces ceremonies; & montant de là iusques dans les Cieux, elle rapportoit des merueilles de l'autre vie. Nos cœurs, dit la Mere qui l'a cõnu si particulierement, estoient frappez de deux fortes passions: la ioye de la voir dans ces hautes dispositions, dilatoit leurs cœurs; & à mesme temps, la tristesse de la perte que nous faisons, les resserroit.

Elle fut 24. heures en l'agonie, sans jamais perdre ny le iugement, ny la parole. Elle repõdoit à toutes les questions qu'on luy faisoit, elle formoit tous les actes d'amour, de soumission, de resignation qu'on luy suggeroit, & mesme en expirant elle

198 *Relation de la Nouvelle France,*
fit connoistre qu'elle estoit presente à soy,
& attentive à ce qu'on luy disoit.

Enfin le 4. iour d'Avril de l'année
1652. sur les 8. heures du soir, cette
ame sainte faisant diuorce avec son corps,
quitta la terre pour mōter dans les Cieux:
Sa face en mourant parut si belle, & si An-
gelique, qu'au lieu de nous donner de la
douleur de son depart, dit la Mere de l'In-
carnation, Dieu nous fit sentir vn petit
eschantillon de sa gloire, par vne onction
interieure, si douce & si favoureuse, qu'el-
le remplit tous nos cœurs de ioye: Il n'y
en eut pas vne de nous qui n'experimentât
l'effect d'vne grace tres-presente, & fort
extraordinaire, & comme vne certitude
que nous auions vne bonne Aduocate au-
pres de Dieu. On se sentoit porté à l'inuo-
quer, & en l'inuoquant on ressentoit le
fruct de sa demande. Plusieurs ont fait
cette experience depuis sa mort.

Son conuoy se fit pas avec les pom-
pes de l'Europe, mais avec tout ce qu'il y
auoit d'honorable au pais, avec toutes les
affections, & tous les regrets des François,
& des Sauvages qui l'auoient, & qui la
cherissoient pendant sa vie, & qui la res-
pectent comme vne sainte apres sa mort.

Vne heure après, ou enuiron; que ce sacré deposit fut mis en terre, vne personne digne de foy (dit la Mere qui a fait ces remarques) s'en allât pour quelque action de charité, à vne lieüe de Kebec, nostre chere defuncte luy apparut par vne vision intellectuelle: Son port estoit remply de majesté, sa face couuerte de rayons de lumiere & de gloire, ses yeux capables de consumer vn cœur; Il m'a assuré (adjoûte-elle) que ses regards causerent vn tel affant d'amour de Dieu au fond de son ame, qu'il en pensa mourir. Elle l'accompagna iusqu'au lieu où sa charité le portoit, & se rendit encoir presente au retour, par vne façon fort interieute, mais tres-certaine, traitant avec luy par voye d'intelligence, sur des sujets particuliers dont ie ne puis parler.

Le lendemain, la mesme personne s'en allant à l'Isle d'Orleans sur le grand Fleuve glacé, à deux lieües de Kebec, le flux de la mer qui monte iusques-là, fauorisé de la chaleur du Printéps, auoit destaché, & abysmé quelques-vnes de ces glaces espaisles, qui chargét tous les ans le grand fleuve de S. Laurens, & le froid de la nuit auoit formé vne petite croûte, ou vne pe-

200 *Rel de la No. Fr. des an. 1651. & 52.*

tit e glace , sur ces endroits d'où les grandes estoïent parties. La personne dont nous parlons , marchant sur cette glace fort mince, sans y faire reflexion , nostre defuncte luy parlant au fond du cœur, luy dit clairement cette parole : *Arreste-toy.* Il s'arrest, il leue les yeux qu'il tenoit baïssés, & regardant à l'entour de soy, il se vit enuironné d'eau de tous costez, il perce cette petite glace avec son baston, pour voir s'il n'y en auroit point vne autre plus espaisse au dessous, comme il arriue assez souuënt, il ne trouue que des abysmes sous soy: Il se recommande à celle qui l'auoit arresté, & tout faisly de crainte, il retourne au plustost sur ses pas. *Quand* il fut en lieu d'assurance, il reçonnut qu'il auoit marché vn long espace de chemin sur les eaux sans enfoncer; aussi ne luy sembloit-il pas qu'il marchât, tât il se sentoit supporté. En fin il a rendu témoignage que la Mere Marie de S. Ioseph luy auoit faué la vie, qu'il ne pouüoit sortir de ce dâger sans miracle. Il l'appelle maintenât son Ange, assurant qu'il a receu depuis ce temps là de nouvelles faueurs de cette Ame d'élite.

Le trouue icy la fin des Memoires qui sont tombez entre mes mains, encore que ie sçache bien que le pays ne découure les graces & les faueurs extraordinaires qu'il reçoit de Dieu, qu'à tres-peu de personnes; si faut-il qu'il souffre, puis qu'il nous a dôné la peine de dresser en France la Relation, qu'on fasse part au public de ce petit thresor.

F I N.

52:

randes
us par-
mince,
de luy
remet
il leue
dant à
eau de
e avec
point
me il
e des
celle
nte, il
il fut
auoit
r les
dit-il
orté.
Merc
vic,
mi-
assu-
nou-
ont
ça-
aces
de
t-il
ine
asse

COINTE DE W. MONTLIG